

LES LIAISONS
DANGEREUSES.

TOME SECOND.





FRONTISPICE .

Tome II.



C. Monet del.

P. L. sculp.

LES
LIAISONS
DANGEREUSES.
LETTRES RECUEILLIES

DANS UNE SOCIÉTÉ,
Et publiées pour l'instruction de quelques
autres.

PAR C***. DE L***.

J'ai vu les mœurs de mon temps, et j'ai publié ces
Lettres. J. J. ROUS. *Préf. de la nouv. Héloïse.*

TOME SECOND.

LONDRES.

1796.



LES LIAISONS

DANGEREUSES.

LETTRE LXXXIX.

*Le vicomte DE VALMONT au chevalier
DANCENY.*

SI vos affaires ne vont pas toujours aussi vite que vous le voudriez, mon ami, ce n'est pas tout-à-fait à moi qu'il faut vous en prendre. J'ai ici plus d'un obstacle à vaincre. La vigilance et la sévérité de madame de Volanges ne sont pas les seuls ; votre jeune amie m'en oppose aussi quelques-uns. Soit froideur ou timidité, elle ne fait pas toujours ce que je lui conseille ; et je crois cependant savoir mieux qu'elle ce qu'il faut faire.

J'avois trouvé un moyen simple, commode et sûr de lui remettre vos lettres, et même de faciliter, par la suite, les entrevues que vous desirez : mais je n'ai pu la décider à

s'en servir. J'en suis d'autant plus affligé ; que je n'en vois pas d'autre pour vous rapprocher d'elle ; et que même pour votre correspondance , je crains sans cesse de nous compromettre tous trois. Or , vous jugez que je ne veux ni courir ce risque - là , ni vous y exposer l'un et l'autre.

Je serois pourtant vraiment peiné que le peu de confiance de votre petite amie , m'empêchât de vous être utile ; peut-être feriez-vous bien de lui en écrire. Voyez ce que vous voulez faire , c'est à vous seul à décider ; car ce n'est pas assez de servir ses amis , il faut encore les servir à leur manière. Ce pourroit être aussi une façon de plus , de vous assurer de ses sentimens pour vous ; car la femme qui garde une volonté à elle , n'aime pas autant qu'elle le dit.

Ce n'est pas que je soupçonne votre maîtresse d'inconstance : mais elle est bien jeune ; elle a grand-peur de sa maman , qui , comme vous le savez , ne cherche qu'à vous nuire ; et peut-être seroit-il dangereux de rester trop long-temps sans l'occuper de vous. N'allez pas cependant vous inquiéter à un certain point , de ce que je vous dis-là.

Je n'ai dans le fond nulle raison de méfiance ; c'est uniquement la sollicitude de l'amitié.

Je ne vous écris pas plus longuement , parce que j'ai bien aussi quelques affaires pour mon compte. Je ne suis pas aussi avancé que vous : mais j'aime autant , et cela console ; et quand je ne réussirois pas pour moi , si je parviens à vous être utile , je trouverai que j'ai bien employé mon temps. Adieu , mon ami.

Au château de . . . ce 26 septembre 17**.

LETTRE XC.

*La présidente DE TOURVEL au vicomte
DE VALMONT.*

JE desire beaucoup, Monsieur, que cette lettre ne vous fasse aucune peine ; ou , si elle doit vous en causer , qu'au moins elle puisse être adoucie par celle que j'éprouve en vous l'écrivant. Vous devez me connoître assez à présent pour être bien sûr que ma volonté n'est pas de vous affliger ; mais vous, sans doute , vous ne voudriez pas non plus

me plonger dans un désespoir éternel. Je vous conjure donc , au nom de l'amitié tendre que je vous ai promise , au nom même des sentimens peut-être plus vifs , mais à coup sûr pas plus sincères , que vous avez pour moi , ne nous voyons plus ; partez ; et , jusques - là , fuyons sur-tout ces entretiens particuliers et trop dangereux , où , par une inconcevable puissance , sans jamais parvenir à vous dire ce que je veux , je passe mon temps à écouter ce que je ne devrois pas entendre.

Hier encore , quand vous vîntes me rejoindre dans le parc , j'avois bien pour unique objet de vous dire ce que je vous écris aujourd'hui ; et cependant qu'ai-je fait , que m'occuper de votre amour de votre amour auquel jamais je ne dois répondre ! Ah ! de grace , éloignez - vous de moi.

Ne craignez pas que mon absence altère jamais mes sentimens pour vous : comment parviendrois-je à les vaincre , quand je n'ai plus le courage de les combattre ? Vous le voyez , je vous dis tout ; je crains moins d'avouer ma foiblesse , que d'y succomber : mais cet empire que j'ai perdu sur mes sen-

timens , je le conserverai sur mes actions ; oui , je le conserverai , j'y suis résolue , fût-ce aux dépens de ma vie.

Hélas ! le temps n'est pas loin , où je me croyois bien sûre de n'avoir jamais de pareils combats à soutenir. Je m'en félicitois ; je m'en glorifiois peut-être trop. Le ciel a puni , cruellement puni cet orgueil : mais plein de miséricorde au moment même qu'il nous frappe , il m'avertit encore avant la chute ; et je serois doublement coupable , si je continuois à manquer de prudence , déjà prévenue que je n'ai plus de force.

Vous m'avez dit cent fois , que vous ne voudriez pas d'un bonheur acheté par mes larmes. Ah ! ne parlons plus de bonheur , mais laissez-moi reprendre quelque tranquillité.

En accordant ma demande , quels nouveaux droits n'acquerrez-vous pas sur mon cœur ? et ceux-là , fondés sur la vertu , je n'aurai point à m'en défendre. Combien je me plairai dans ma reconnoissance ! Je vous devrai la douceur de goûter sans remords un sentiment délicieux. A présent , au contraire , effrayée de mes sentimens , de mes pen-

sées , je crains également de m'occuper de vous et de moi ; votre idée même m'épouvante : quand je ne peux la fuir , je la combats ; je ne l'éloigne pas , mais je la repousse.

Ne vaut-il pas mieux pour tous deux faire cesser cet état de trouble et d'anxiété ? O vous , dont l'ame toujours sensible , même au milieu de ses erreurs , est restée amie de la vertu ; vous aurez égard à ma situation douloureuse , vous ne rejetterez pas ma prière ! Un intérêt plus doux , mais non moins tendre , succédera à ces agitations violentes : alors , respirant par vos bienfaits , je chérirai mon existence , et je dirai dans la joie de mon cœur : Ce calme que je ressens , je le dois à mon ami.

En vous soumettant à quelques privations légères , que je ne vous impose point , mais que je vous demande , croirez-vous donc acheter trop cher la fin de mes tourmens ? Ah ! si pour vous rendre heureux , il ne falloit que consentir à être malheureuse , vous pouvez m'en croire , je n'hésiterois pas un moment Mais devenir coupable ! . . . non , mon ami , non ; plutôt mourir mille fois.

Déjà assaillie par la honte , à la veille des remords , je redoute et les autres et moi-même ; je rougis dans le cercle , et frémis dans la solitude ; je n'ai plus qu'une vie de douleur ; je n'aurai de tranquillité que par votre consentement. Mes résolutions les plus louables ne suffisent pas pour me rassurer ; j'ai formé celle-ci dès hier , et cependant j'ai passé cette nuit dans les larmes.

Voyez votre amie , celle que vous aimez , confuse et suppliante , vous demander le repos de l'innocence. Ah Dieu ! sans vous , eût-elle jamais été réduite à cette humiliante demande ? Je ne vous reproche rien ; je sens trop par moi-même , combien il est difficile de résister à un sentiment impérieux. Une plainte n'est pas un murmure. Faites par générosité ce que je fais par devoir ; et à tous les sentimens que vous m'avez inspirés , je joindrai celui d'une éternelle reconnoissance. Adieu , adieu , Monsieur.

De . . . ce 27 septembre 17**.

LETTRE XCI.

*Le vicomte DE VALMONT à la présidente
DE TOURVEL.*

CONSTERNÉ par votre lettre , j'ignore encore , Madame , comment je pourrai y répondre. Sans doute , s'il faut choisir entre votre malheur et le mien , c'est à moi à me sacrifier , et je ne balance pas : mais de si grands intérêts méritent bien , ce me semble , d'être avant tout discutés et éclaircis ; et comment y parvenir , si nous ne devons plus nous parler ni nous voir ?

Quoi ! tandis que les sentimens les plus doux nous unissent , une vaine terreur suffira pour nous séparer , peut-être sans retour ! En vain l'amitié tendre , l'ardent amour , réclameront leurs droits ; leurs voix ne seront point entendues : et pourquoi ? quel est donc ce danger pressant qui vous menace ? Ah ! croyez-moi , de pareilles craintes , et si légèrement conçues , sont déjà , ce me semble , d'assez puissans motifs de sécurité.

Permettez-moi de vous le dire : je retrouve

ici la trace des impressions défavorables qu'on vous a données sur moi. On ne tremble point auprès de l'homme qu'on estime ; on n'éloigne pas , sur-tout , celui qu'on a jugé digne de quelque amitié : c'est l'homme dangereux qu'on redoute et qu'on fuit.

Cependant , qui fut jamais plus respectueux et plus soumis que moi ? Déjà , vous le voyez , je m'observe dans mon langage ; je ne me permets plus ces noms si doux , si chers à mon cœur , et qu'il ne cesse de vous donner en secret. Ce n'est plus l'amant fidèle et malheureux , recevant les conseils et les consolations d'une amie tendre et sensible ; c'est l'accusé devant son juge , l'esclave devant son maître. Ces nouveaux titres imposent sans doute de nouveaux devoirs ; je m'engage à les remplir tous. Ecoutez-moi , et si vous me condamnez , j'y souscris , et je pars. Je promets davantage : préférez-vous ce despotisme qui juge sans entendre ? vous sentez-vous le courage d'être injuste ? ordonnez , et j'obéis encore.

Mais ce jugement , ou cet ordre , que je l'entende de votre bouche. Et pourquoi , m'allez-vous dire à votre tour ? Ah ! que si

vous faites cette question , vous connoissez peu l'amour et mon cœur ! n'est-ce donc rien que de vous voir encore une fois ? Eh ! quand vous porterez le désespoir dans mon ame , peut-être un regard consolateur l'empêchera d'y succomber. Enfin , s'il me faut renoncer à l'amour , à l'amitié , pour qui seuls j'existe , au moins vous verrez votre ouvrage , et votre pitié me restera : cette faveur légère , quand même je ne la mériterois pas , je me sou mets , ce me semble , à la payer assez cher , pour espérer de l'obtenir.

Quoi ! vous allez m'éloigner de vous ! Vous consentez donc à ce que nous devenions étrangers l'un à l'autre ! que dis-je ? vous le desirez ; et tandis que vous m'assurez que mon absence n'altérera point vos sentimens , vous ne pressez mon départ que pour travailler plus facilement à les détruire !

Déjà vous me parlez de les remplacer par de la reconnoissance. Ainsi , le sentiment qu'obtiendrait de vous un inconnu pour le plus léger service , votre ennemi même , en cessant de vous nuire , voilà ce que vous m'offrez ! et vous voulez que mon cœur s'en contente ! Interrogez le vôtre : si votre

amant , si votre ami , venoient un jour vous parler de leur reconnoissance , ne leur diriez-vous pas avec indignation : retirez-vous , vous êtes des ingrats ?

Je m'arrête et réclame votre indulgence. Pardonnez l'expression d'une douleur que vous faites naître : elle ne nuira point à ma soumission parfaite. Mais , je vous en conjure à mon tour , au nom de ces sentimens si doux que vous-même vous réclamez , ne refusez pas de m'entendre , et par pitié du moins pour le trouble mortel où vous m'avez plongé , n'en éloignez pas le moment. Adieu , Madame.

De ... ce 7 septembre 17**, au soir.

LETTRE XCII.

*Le chevalier DANCENY au vicomte
DE VALMONT.*

O mon ami ! votre lettre m'a glacé d'effroi. Cécile . . . O Dieu ! est-il possible ? Cécile ne m'aime plus. Oui , je vois cette affreuse vérité à travers le voile dont votre amitié l'entoure. Vous avez voulu me préparer à recevoir ce coup mortel ; je vous remercie de vos soins ; mais peut-on en imposer à l'amour ? Il court au-devant de ce qui l'intéresse : il n'apprend pas son sort , il le devine. Je ne doute plus du mien : parlez-moi sans détour , vous le pouvez , et je vous en prie. Mandez - moi tout ; ce qui a fait naître vos soupçons , ce qui les a confirmés. Les moindres détails sont précieux. Tâchez , sur-tout , de vous rappeler ses paroles. Un mot pour l'autre peut changer toute une phrase ; le même a quelquefois deux sens..... Vous pouvez vous être trompé : hélas ! je cherche à me flatter encore. Que vous a-t-elle dit ? me fait-elle quelque reproche ?

au moins ne se défend-elle pas de ses torts ? J'aurois dû prévoir ce changement , par les difficultés que , depuis un temps , elle trouve à tout. L'amour ne connoît pas tant d'obstacles.

Quel parti dois-je prendre ? que me conseillez-vous ? Si je tentois de la voir ? cela est-il donc impossible ? L'absence est si cruelle , si funeste . . . et elle a refusé un moyen de me voir ! Vous ne me dites pas quel'il étoit ; s'il y avoit en effet trop de danger , elle sait bien que je ne veux pas qu'elle se risque trop. Mais aussi je connois votre prudence ; et , pour mon malheur , je ne peux pas ne pas y croire.

Que vais-je faire à présent ? comment lui écrire ? Si je lui laisse voir mes soupçons , ils la chagrineront peut-être ; et s'ils sont injustes , me pardonnerois-je de l'avoir affligée ? Si je les lui cache , c'est la tromper , et je ne sais point dissimuler avec elle.

Oh ! si elle pouvoit savoir ce que je souffre , ma peine la toucheroit. Je la connois sensible ; elle a le cœur excellent , et j'ai mille preuves de son amour. Trop de timidité , quelque embarras , elle est si jeune !

et sa mère la traite avec tant de sévérité ! Je vais lui écrire ; je me contendrai ; je lui demanderai seulement de s'en remettre entièrement à vous. Quand même elle refuseroit encore , elle ne pourra pas au moins se fâcher de ma prière ; et peut-être elle consentira.

Vous , mon ami , je vous fais mille excuses , et pour elle et pour moi. Je vous assure qu'elle sent le prix de vos soins , qu'elle en est reconnoissante. Ce n'est pas méfiance , c'est timidité. Ayez de l'indulgence ; c'est le plus beau caractère de l'amitié. La vôtre m'est bien précieuse , et je ne sais comment reconnoître tout ce que vous faites pour moi. Adieu , je vais écrire tout de suite.

Je sens toutes mes craintes revenir : qui m'eût dit que jamais il m'en coûteroit de lui écrire ! Hélas ! hier encore c'étoit mon plaisir le plus doux.

Adieu , mon ami ; continuez - moi vos soins , et plaignez-moi beaucoup.

Paris, ce 27 septembre 17**.

LETTRE XCIII.

*Le chevalier DANCENY à CÉCILE
VOLANGES.*

(Jointe à la précédente.)

JE ne puis vous dissimuler combien j'ai été affligé en apprenant de Valmont, le peu de confiance que vous continuez à avoir en lui. Vous n'ignorez pas qu'il est mon ami, qu'il est la seule personne qui puisse nous rapprocher l'un de l'autre : j'avois cru que ces titres seroient suffisans auprès de vous ; je vois avec peine que je me suis trompé. Puis-je espérer qu'au moins vous m'instruirez de vos raisons ? ne trouvez-vous pas encore quelques difficultés qui vous en empêcheront ? Je ne puis cependant deviner, sans vous, le mystère de cette conduite. Je n'ose soupçonner votre amour, sans doute aussi vous n'oseriez trahir le mien. Ah ! Cécile....

Il est donc vrai que vous avez refusé un moyen de me voir ? un moyen *simple*, com-

mode et sûr (1) ? Et c'est ainsi que vous m'aimez ! Une si courte absence a bien changé vos sentimens. Mais pourquoi me tromper ? pourquoi me dire que vous m'aimez toujours , que vous m'aimez davantage ? Votre maman , en détruisant votre amour , a-t-elle aussi détruit votre candeur ? Si au moins elle vous a laissé quelque pitié , vous n'apprendrez pas sans peine les tourmens affreux que vous me causez. Ah ! je souffrirois moins pour mourir.

Dites-moi donc , votre cœur m'est-il fermé sans retour ? m'avez-vous entièrement oublié ? Grace à vos refus , je ne sais , ni quand vous entendrez mes plaintes , ni quand vous y répondrez. L'amitié de Valmont avoit assuré notre correspondance : mais vous , vous n'avez pas voulu ; vous la trouviez pénible , vous avez préféré qu'elle fût rare. Non , je ne croirai plus à l'amour , à la bonne foi. Eh ! qui peut-on croire , si Cécile m'a trompé ?

Répondez-moi donc : est il vrai que vous ne m'aimez plus ? Non , cela n'est pas pos-

(1) Danceny ne sait pas quel étoit ce moyen ; il répète seulement l'expression de Valmont.

sible ;

sible ; vous vous faites illusion ; vous calomniez votre cœur. Une crainte passagère , un moment de découragement , mais que l'amour a bientôt fait disparaître ; n'est-il pas vrai ma Cécile ? ah ! sans doute , et j'ai tort de vous accuser. Que je serois heureux d'avoir tort ! que j'aimerois à vous faire de tendres excuses , à réparer ce moment d'injustice par une éternité d'amour !

Cécile , Cécile , ayez pitié de moi ! Consentez à me voir ; prenez-en tous les moyens ! Voyez ce que produit l'absence ! des craintes , des soupçons , peut-être de la froideur ! un seul regard , un seul mot , et nous serons heureux. Mais quoi ! puis-je encore parler de bonheur ? peut-être est-il perdu pour moi , perdu pour jamais. Tourmenté par la crainte , cruellement pressé , entre les soupçons injustes et la vérité plus cruelle , je ne puis m'arrêter à aucune pensée ; je ne conserve d'existence que pour souffrir et vous aimer. Ah ! Cécile ! vous seule avez le droit de me la rendre chère ; et j'attends du premier mot que vous prononcerez , le retour du bonheur ou la certitude d'un désespoir éternel.

Paris , ce 27 septembre 17**.

Tome II.

B

LETTRE XCIV.

CÉCILE VOLANGES au chevalier DANCENY.

JE ne connois rien à votre lettre , sinon la peine qu'elle me cause. Qu'est-ce que M. de Valmont vous a donc mandé , et qu'est-ce qui a pu vous faire croire que je ne vous aimois plus ? Cela seroit peut-être bien heureux pour moi , car sûrement j'en serois moins tourmentée ; et il est bien dur , quand je vous aime comme je fais , de voir que vous croyez toujours qué j'ai tort , et qu'au lieu de me consoler , ce soit de vous que me viennent toujours les peines qui me font le plus de chagrin. Vous croyez que je vous trompe , et que je vous dis ce qui n'est pas ! vous avez là une jolie idée de moi ! Mais quand je serois menteuse comme vous me le reprochez , quel intérêt y aurois-je ? Assurément , si je ne vous aimois plus , je n'aurois qu'à le dire , et tout le monde m'en loueroit ; mais , par malheur , c'est plus fort que moi ; et il faut que ce soit pour quelqu'un qui ne m'en a pas d'obligation du tout !

Qu'est-ce que j'ai donc fait pour vous tant fâcher ? Je n'ai pas osé prendre une clef , parce que je craignois que maman ne s'en apperçût , et que cela ne me causât encore du chagrin , et à vous aussi à cause de moi ; et puis encore , parce qu'il me semble que c'est mal fait. Mais ce n'étoit que M. de Valmont qui m'en avoit parlé ; je ne pouvois pas savoir si vous le vouliez ou non , puisque vous n'en saviez rien. A présent que je sais que vous le desirez , est-ce que je refuse de la prendre , cette clef ? Je la prendrai dès demain ; et puis nous verrons ce que vous aurez encore à dire.

M. de Valmont a beau être votre ami ; je crois que je vous aime bien autant qu'il peut vous aimer , pour le moins ; et cependant c'est toujours lui qui a raison , et moi j'ai toujours tort. Je vous assure que je suis bien fâchée. Ça vous est bien égal , parce que vous savez que je m'appaise tout de suite : mais à présent que j'aurai la clef , je pourrai vous voir quand je voudrai ; et je vous assure que je ne voudrai pas quand vous agirez comme ça. J'aime mieux avoir du chagrin qui me vienne de moi , que s'il

me venoit de vous : voyez ce que vous voulez faire.

Si vous vouliez, nous nous aimerions tant ! et au moins n'aurions-nous de peines que celles qu'on nous fait ! Je vous assure bien que si j'étois maîtresse, vous n'auriez jamais à vous plaindre de moi : mais si vous ne me croyez pas, nous serons toujours bien malheureux, et ce ne sera pas ma faute. J'espère que bientôt nous pourrons nous voir, et qu'alors nous n'aurons plus d'occasions de nous chagriner comme à présent.

Si j'avois pu prévoir ça, j'aurois pris cette clef tout de suite : mais, en vérité, je croyois bien faire. Ne m'en voulez donc pas, je vous en prie. Ne soyez plus triste, et aimez-moi toujours autant que je vous aime : alors je serai bien contente. Adieu, mon cher ami.

Du château de . . . ce 28 septembre 17**.

L E T T R E X C V.

*CÉCILE VOLANGES au vicomte
DE VALMONT.*

JE vous prie, Monsieur, de vouloir bien avoir la bonté de me remettre cette clef que vous m'aviez donnée pour mettre à la place de l'autre ; puisque tout le monde le veut, il faut bien que j'y consente aussi.

Je ne sais pas pourquoi vous avez mandé à M. Danceny que je ne l'aimois plus ; je ne crois pas vous avoir jamais donné lieu de le penser ; et cela lui a fait bien de la peine, et à moi aussi. Je sais bien que vous êtes son ami ; mais ce n'est pas une raison pour le chagriner, ni moi non plus. Vous me feriez bien plaisir de lui mander le contraire, la première fois que vous lui écrierez, et que vous en êtes sûr : car c'est en vous qu'il a le plus de confiance ; et moi, quand j'ai dit une chose, et qu'on ne la croit pas, je ne sais plus comment faire.

Pour ce qui est de la clef, vous pouvez être tranquille ; j'ai bien retenu tout ce que

vous me recommandiez dans votre lettre. Cependant, si vous l'avez encore, et que vous vouliez me la donner en même temps, je vous promets que j'y ferai bien attention. Si ce pouvoit être demain en allant dîner, je vous donnerois l'autre clef après-demain à déjeuner, et vous me la remettriez de la même façon que la première. Je voudrois bien que cela ne fût pas plus long, parce qu'il y auroit moins de temps à risquer que maman ne s'en aperçût.

Et puis, quand une fois vous aurez cette clef là, vous aurez bien la bonté de vous en servir aussi pour prendre mes lettres; et comme cela, M. Danceny aura plus souvent de mes nouvelles. Il est vrai que ce sera bien plus commode qu'à présent; mais c'est que d'abord, cela m'a fait trop peur : je vous prie de m'excuser, et j'espère que vous n'en continuerez pas moins d'être aussi complaisant que par le passé. J'en serai aussi toujours bien reconnoissante.

J'ai l'honneur d'être, Monsieur, votre très-humble et très-obéissante servante.

De . . . ce 28 septembre 17**.

L E T T R E X C V I.

*Le vicomte DE VALMONT à la marquise
DE MERTEUIL.*

J E parie bien que , depuis votre aventure , vous attendez chaque jour mes complimens et mes éloges ; je ne doute même pas que vous n'ayez pris un peu d'humeur de mon long silence : mais que voulez - vous ? j'ai toujours pensé que quand il n'y avoit plus que des louanges à donner à une femme , on pouvoit s'en reposer sur elle , et s'occuper d'autre chose. Cependant je vous remercie pour mon compte , et vous félicite pour le vôtre. Je veux bien même , pour vous rendre parfaitement heureuse , convenir que , pour cette fois , vous avez surpassé mon attente. Après cela , voyons si de mon côté j'aurai du moins rempli la vôtre en partie.

Ce n'est pas de madame de Tourvel dont je veux vous parler ; sa marche trop lente vous déplaît ; vous n'aimez que les affaires faites. Les scènes filées vous ennuiant ; et

moi , jamais je n'avois goûté le plaisir que j'éprouve dans ces lenteurs prétendues.

Oui , j'aime à voir , à considérer cette femme prudente , engagée , sans s'en être apperçue , dans un sentier qui ne permet plus de retour , et dont la pente rapide et dangereuse l'entraîne malgré elle , et la force à me suivre. Là , effrayée du péril qu'elle court , elle voudroit s'arrêter et ne peut se retenir. Ses soins et son adresse peuvent bien rendre ses pas moins grands ; mais il faut qu'ils se succèdent. Quelquefois , n'osant fixer le danger , elle ferme les yeux , et se laissant aller , s'abandonne à mes soins. Plus souvent , une nouvelle crainte qui ranime ses efforts : dans son effroi mortel , elle veut tenter encore de retourner en arrière ; elle épuise ses forces pour gravir péniblement un court espace ; et bientôt un magique pouvoir la replace plus près de ce danger , que vainement elle avoit voulu fuir. Alors n'ayant plus que moi pour guide et pour appui , sans songer à me reprocher davantage une chute inévitable , elle m'implore pour la retarder. Les ferventes prières , les humbles supplications ,

tout ce que les mortels , dans leur crainte , offrent à la Divinité , c'est moi qui le reçois d'elle ; et vous voulez que , sourd à ses vœux , et détruisant moi-même le culte qu'elle me rend , j'emploie à la précipiter , la puissance qu'elle invoque pour la soutenir ! Ah ! laissez - moi du moins le temps d'observer ces touchans combats entre l'amour et la vertu.

Eh quoi ! ce même spectacle qui vous fait courir au théâtre avec empressement , que vous y applaudissez avec fureur , le croyez-vous moins attachant dans la réalité ? Ces sentimens d'une ame pure et tendre , qui redoute le bonheur qu'elle desire , et ne cesse pas de se défendre , même alors qu'elle cesse de résister , vous les écoutez avec enthousiasme : ne seroient - ils sans prix que pour celui qui les fait naître ? Voilà pourtant , voilà les délicieuses jouissances que cette femme céleste m'offre chaque jour ; et vous me reprochez d'en savourer les douceurs ! Ah ! le temps ne viendra que trop tôt , où , dégradée par sa chute , elle ne sera plus pour moi qu'une femme ordinaire. Mais j'oublie , en vous parlant d'elle ,

que je ne voulois pas vous en parler. Je ne sais quelle puissance m'y attache¹, m'y ramène sans cesse , même alors que je l'outrage. Ecartons sa dangereuse idée ; que je redevienne moi-même pour traiter un sujet plus gai. Il s'agit de votre pupille , à présent devenue la mienne , et j'espère qu'ici vous allez me reconnoître.

Depuis quelques jours , mieux traité par ma tendre dévote , et par conséquent moins occupé d'elle , j'avois remarqué que la petite Volanges étoit en effet fort jolie ; et que s'il y avoit de la sottise à en être amoureux comme Danceny , peut-être n'y en avoit-il pas moins de ma part , à ne pas chercher auprès d'elle une distraction que ma solitude me rendroit nécessaire. Il me parut juste aussi de me payer des soins que je me donnois pour elle : je me rappellois en outre que vous me l'aviez offerte , avant que Danceny eût rien à y prétendre ; et je me trouvois fondé à réclamer quelques droits , sur un bien qu'il ne possédoit qu'à mon refus et par mon abandon. La jolie mine de la petite personne , sa bouche si fraîche , son air enfantin , sa gaucherie même , for-

tifioient ces sages réflexions; je résols d'agir en conséquence , et le succès a couronné l'entreprise.

Déjà vous cherchez par quel moyen j'ai supplanté si - tôt l'amant chéri ; quelle séduction convient à cet âge , à cette inexpérience. Epargnez - vous tant de peine , je n'en ai employé aucune. Tandis que maniant avec adresse les armes de votre sexe , vous triomphez par la finesse ; moi , rendant à l'homme ses droits imprescriptibles , je subjugois par l'autorité. Sûr de saisir ma proie , si je pouvois la joindre , je n'avois besoin de ruse que pour m'en approcher , et même celle dont je me suis servi ne mérite presque pas ce nom.

Je profitai de la première lettre que je reçus de Danceny pour sa belle , et après l'en avoir avertie par le signal convenu entre nous , au lieu de mettre mon adresse à la lui rendre , je la mis à n'en pas trouver le moyen : cette impatience que je faisois naître , je feignois de la partager , et après avoir causé le mal , j'indiquai le remède.

La jeune personne habite une chambre dont une porte donne sur le corridor ; mais ,

comme de raison , la mère en avoit pris la clef. Il ne s'agissoit que de s'en rendre maître. Rien de plus facile dans l'exécution ; je ne demandois que d'en disposer deux heures , et je répondois d'en avoir une semblable. Alors correspondances , entrevues , rendez-vous nocturnes , tout devenoit commode et sûr : cependant , le croiriez-vous ? l'enfant timide prit peur et refusa. Un autre s'en seroit désolé ; moi je n'y vis que l'occasion d'un plaisir plus piquant. J'écrivis à Danceny pour me plaindre de ce refus , et je fis si bien que notre étourdi n'eût de cesse qu'il n'eût obtenu , exigé même de sa craintive maîtresse , qu'elle accordât ma demande et se livrât toute à ma discrétion.

J'étois bien aise , je l'avoue , d'avoir ainsi changé de rôle , et que le jeune homme fît pour moi ce qu'il comptoit que je ferois pour lui. Cette idée doubloit , à mes yeux , le prix de l'aventure : aussi dès que j'ai eu la précieuse clef , me suis-je hâté d'en faire usage ; c'étoit la nuit dernière.

Après m'être assuré que tout étoit tranquille dans le château ; armé de ma lanterne sourde , et dans la toilette que comportoit



M^e Gerard del.

W. J. G. del. sculp.

Armé de ma lanterne sourde j'ai rendu ma première
visite à votre pupille .



l'heure et qu'exigeoit la circonstance , j'ai rendu ma première visite à votre pupille. J'avois tout fait préparer (et cela par elle-même) , pour pouvoir entrer sans bruit. Elle étoit dans son premier sommeil , et dans celui de son âge ; de façon que je suis arrivé jusqu'à son lit , sans qu'elle se soit réveillée. J'ai d'abord été tenté d'aller plus avant , et d'essayer de passer pour un songe ; mais craignant l'effet de la surprise et le bruit qu'elle entraîne , j'ai préféré d'éveiller avec précaution la jolie dormeuse , et suis en effet parvenu à prévenir le cri que je redoutois.

Après avoir calmé ses premières craintes , comme je n'étois pas venu là pour causer , j'ai risqué quelques libertés. Sans doute on ne lui a pas bien appris dans son couvent , à combien de périls divers est exposée la timide innocence , et tout ce qu'elle a à garder pour n'être pas surprise : car , portant toute son attention , toutes ses forces , à se défendre d'un baiser , qui n'étoit qu'une fausse attaque , tout le reste étoit laissé sans défense ; le moyen de n'en pas profiter ! J'ai donc changé ma marche , et sur-le-champ

j'ai pris poste. Ici nous avons pensé être perdus tous deux : la petite fille , toute effarouchée , a voulu crier de bonne-foi ; heureusement sa voix s'est éteinte dans les pleurs. Elle s'étoit jettée aussi au cordon de sa sonnette ; mais mon adresse a retenu son bras à temps.

« Que voulez - vous faire , lui ai - je dit
» alors , vous perdre pour toujours ? Qu'on
» vienne , et que m'importe ? à qui per-
» suaderez - vous que je ne sois pas ici de
» votre aveu ? Quel autre que vous m'aura
» fourni le moyen de m'y introduire ? et
» cette clef que je tiens de vous , que je
» n'ai pu avoir que par vous , vous char-
» gerez - vous d'en indiquer l'usage » ? Cette
courte harangue n'a calmé ni la douleur ni
la colère , mais elle a amené la soumission.
Je ne sais si j'avois le ton de l'éloquence ;
au moins est-il vrai que je n'en avois pas
le geste. Une main occupée pour la force ,
l'autre pour l'amour , quel orateur pourroit
prétendre à la grace en pareille situation ?
Si vous vous la peignez bien , vous con-
viendrez qu'au moins elle étoit favorable à
l'attaque : mais moi , je n'entends rien à

rien , et , comme vous dites , la femme la plus simple , une pensionnaire , me mène comme un enfant.

Celle-ci , tout en se désolant , sentoit qu'il falloit prendre un parti , et entrer en composition. Les prières me trouvant inexorable , il a fallu passer aux offres. Vous croyez que j'ai vendu bien cher ce poste important : non , j'ai tout promis pour un baiser. Il est vrai que , le baiser pris , je n'ai pas tenu ma promesse : mais j'avois de bonnes raisons. Etions-nous convenus qu'il seroit pris ou donné ? A force de marchander , nous sommes tombés d'accord pour un second ; et celui-là , il étoit dit qu'il seroit reçu. Alors ayant guidé ses bras timides autour de mon corps , et la pressant de l'un des miens plus amoureusement , le doux baiser a été reçu en effet ; mais bien , mais parfaitement reçu : tellement enfin que l'Amour n'auroit pas pu mieux faire.

Tant de bonne-foi méritoit récompense ; aussi ai-je aussi-tôt accordé la demande. La main s'est retirée ; mais je ne sais par quel hasard je me suis trouvé moi-même à sa place. Vous me supposez-là bien empressé ,

bien actif, n'est-il pas vrai? point du tout. J'ai pris goût aux lenteurs, vous dis-je. Une fois sûr d'arriver, pourquoi tant presser le voyage?

Sérieusement, j'étois bien aise d'observer une fois la puissance de l'occasion, et je la trouvois ici dénuée de tout secours étranger. Elle avoit pourtant à combattre l'amour; et l'amour soutenu par la pudeur ou la honte, et fortifié sur-tout par l'humeur que j'avois donné, et dont on avoit beaucoup pris. L'occasion étoit seule; mais elle étoit là toujours offerte, toujours présente, et l'amour étoit absent.

Pour assurer mes observations, j'avois la malice de n'employer de force que ce qu'on en pouvoit combattre. Seulement si ma charmante ennemie, abusant de ma facilité, se trouvoit prête à m'échapper, je la contenois par cette même crainte, dont j'avois déjà éprouvé les heureux effets. Eh bien, sans autre soin, la tendre amoureuse, oubliant ses sermens, a cédé d'abord et fini par consentir : non pas qu'après ce premier moment les reproches et les larmes ne soient revenus de concert; j'ignore s'ils étoient
vrais

vrais ou feints : mais , comme il arrive toujours , ils ont cessé , dès que je me suis occupé à y donner lieu de nouveau. Enfin , de foiblesse en reproche , et de reproche en foiblesse , nous ne nous sommes séparés que satisfaits l'un de l'autre , et également d'accord pour le rendez - vous de ce soir.

Jé ne me suis retiré chez moi qu'au point du jour , et j'étois rendu de fatigue et de sommeil : cependant j'ai sacrifié l'un et l'autre au desir de me trouver ce matin au déjeuner : j'aime de passion les mines de lendemain. Vous n'avez pas d'idée de celle-ci. C'étoit un embarras dans le maintien ! une difficulté dans la marche ! des yeux toujours baissés , et si gros , et si battus ! Cette figure si ronde s'étoit tant alongée ! rien n'étoit si plaisant. Et pour la première fois , sa mère , alarmée de ce changement extrême , lui témoignoît un intérêt assez tendre ! et la Présidente aussi , qui s'empressoit autour d'elle ! Oh ! pour ces soins-là , ils ne sont que prêtés ; un jour viendra où on pourra les lui rendre , et ce jour n'est pas loin. Adieu , ma belle amie.

Du château de . . . ce premier octobre 17**.

Tome II.

C

LETTRE XC VII.

*CÉCILE VOLANGES à la marquise
DE MERTEUIL.*

AH ! mon Dieu , Madame , que je suis affligée ! que je suis malheureuse ! Qui me consolera dans mes peines ? qui me conseillera dans l'embarras où je me trouve ? Ce M. de Valmont et Danceny ! non , l'idée de Danceny me met au désespoir . . . Comment vous raconter ? comment vous dire ? Je ne sais comment faire. Cependant mon cœur est plein . . . Il faut que je parle à quelqu'un , et vous êtes la seule à qui je puisse , à qui j'ose me confier. Vous avez tant de bonté pour moi ! Mais n'en ayez pas dans ce moment-ci ; je n'en suis pas digne : que vous dirai - je ? je ne le desire point. Tout le monde ici m'a témoigné de l'intérêt aujourd'hui . . . ils ont tous augmenté ma peine. Je sentois tant que je ne le méritois pas ! Grondez-moi au contraire ; grondez-moi bien , car je suis bien coupable : mais après , sauvez-moi ; si vous

n'avez pas la bonté de me conseiller , je mourrai de chagrin.

Apprenez donc ma main tremble , comme vous voyez , je ne peux presque pas écrire , je me sens le visage tout en feu Ah ! c'est bien le rouge de la honte. Eh bien , je la souffrirai ; ce sera la première punition de ma faute. Oui , je vous dirai tout.

Vous saurez donc que M. de Valmont , qui m'a remis jusqu'ici les lettres de M. Danceny , a trouvé tout d'un coup que c'étoit trop difficile ; il a voulu avoir une clef de ma chambre. Je puis bien vous assurer que je ne voulois pas ; mais il a été en écrire à Danceny , et Danceny l'a voulu aussi ; et moi , ça me fait tant de peine quand je lui refuse quelque chose , sur - tout depuis mon absence qui le rend si malheureux , que j'ai fini par y consentir. Je ne prévoyois pas le malheur qui en arriveroit.

Hier , M. de Valmont s'est servi de cette clef pour venir dans ma chambre , comme j'étois endormie ; je m'y attendois si peu , qu'il m'a fait bien peur en me réveillant : mais comme il m'a parlé tout de suite , je

J'ai reconnu , et je n'ai pas crié ; et puis l'idée m'est venue d'abord , qu'il venoit peut-être m'apporter une lettre de Danceny. C'en étoit bien loin. Un petit moment après , il a voulu m'embrasser ; et pendant que je me défendois , comme c'est naturel , il a si bien fait , que je n'aurois pas voulu pour toute chose au monde mais lui vouloit un baiser auparavant. Il a bien fallu , car comment faire ? d'autant que j'avois essayé d'appeler ; mais outre que je n'ai pas pu , il a bien su me dire que s'il venoit quelqu'un , il sauroit bien rejeter toute la faute sur moi ; et en effet , c'étoit bien facile , à cause de cette clef. Ensuite il ne s'est pas retiré davantage. Il en a voulu un second ; et celui-là , je ne savois pas ce qui en étoit , mais il m'a toute troublée ; et après c'étoit encore pis qu'auparavant. Oh ! par exemple , c'est bien mal ça. Enfin après vous m'exempterez bien de dire le reste ; mais je suis malheureuse autant qu'on peut l'être.

Ce que je me reproche le plus , et dont pourtant il faut que je vous parle , c'est que j'ai peur de ne pas m'être défendue autant

que je le pouvois. Je ne sais pas comment cela se faisoit : sûrement , je n'aime pas M. de Valmont , bien au contraire ; et il y avoit des momens où j'étois comme si je l'aimois . . . Vous jugez bien que ça ne m'empêchoit pas de lui dire toujours que non : mais je sentoís bien que je ne faisois pas comme je disois ; et ça , c'étoit comme malgré moi ; et puis aussi , j'étois bien troublée ! S'il est toujours aussi difficile que ça de se défendre , il faut y être bien accoutumée ! Il est vrai que M. de Valmont a des façons de dire , qu'on ne sait pas comment faire pour lui répondre : enfin , croiriez-vous que quand il s'en est allé , j'en étois comme fâchée , et que j'ai eu la foiblesse de consentir qu'il revînt ce soir : ça me désole encore plus que tout le reste.

Oh ! malgré ça , je vous promets bien que je l'empêcherai d'y venir. Il n'a pas été sorti , que j'ai bien senti que j'avois eu bien tort de lui promettre. Aussi , j'ai pleuré tout le reste du temps. C'est sur-tout Danceny qui me faisoit de la peine ! toutes les fois que je songeois à lui , mes pleurs redoubloient que j'en étois suffoquée , et j'y songeois tou-

jours . . . et à présent encore , vous en voyez l'effet ; voilà mon papier tout trempé. Non , je ne me consolerais jamais , ne fût-ce qu'à cause de lui Enfin , je n'en pouvois plus , et pourtant je n'ai pas pu dormir une minute. Et ce matin en me levant , quand je me suis regardée au miroir , je faisais peur , tant j'étois changée.

Maman s'en est apperçue dès qu'elle m'a vue , et elle m'a demandé ce que j'avois. Moi , je me suis mis à pleurer tout de suite. Je croyois qu'elle m'alloit gronder , et peut-être ça m'auroit fait moins de peine : mais , au contraire. Elle m'a parlé avec douceur ! Je ne le méritois guère. Elle m'a dit de ne pas m'affliger comme ça ! Elle ne savoit pas le sujet de mon affliction. Que je me rendrois malade ! Il y a des momens où je voudrois être morte. Je n'ai pas pu y tenir. Je me suis jettée dans ses bras en sanglotant , et en lui disant : « Ah , maman ! votre fille » est bien malheureuse » ! Maman n'a pas pu s'empêcher de pleurer un peu ; et tout cela n'a fait qu'augmenter mon chagrin : heureusement elle ne m'a pas demandé pour-

quoi j'étois si malheureuse , car je n'aurois su que lui dire.

Je vous en supplie , Madame , écrivez-moi le plutôt que vous pourrez , et dites-moi ce que je dois faire , car je n'ai le courage de songer à rien , et je ne fais que m'affliger. Vous voudrez bien m'adresser votre lettre par M. de Valmont ; mais , je vous en prie , si vous lui écrivez en même temps , ne lui parlez pas que je vous aie rien dit.

J'ai l'honneur d'être , Madame , avec toujours bien de l'amitié , votre très-humble et très-obéissante servante

Je n'ose pas signer cette lettre.

Du château de ce premier octobre 17**

L E T T R E X C V I I I .

*Madame DE VOLANGES à la marquise
DE MERTEUIL.*

I L y a bien peu de jours , ma charmante amie , que c'étoit vous qui me demandiez des consolations et des conseils : aujourd'hui , c'est mon tour ; et je vous fais pour moi la même demande que vous me faisiez pour vous. Je suis bien réellement affligée , et je crains de n'avoir pas pris les meilleurs moyens pour éviter les chagrins que j'éprouve.

C'est ma fille qui cause mon inquiétude. Depuis mon départ , je l'avois bien vue toujours triste et chagrine ; mais je m'y attendois , et j'avois armé mon cœur d'une sévérité que je jugeois nécessaire. J'espérois que l'absence , les distractions , détruiroient bientôt un amour que je regardois plutôt comme une erreur de l'enfance , que comme une véritable passion. Cependant , loin d'avoir rien gagné depuis mon séjour ici , je m'aperçois que cet enfant se livre de plus en

plus à une mélancolie dangereuse ; et je crains , tout de bon , que sa santé ne s'altère. Particulièrement depuis quelques jours, elle change à vue d'œil. Hier , sur-tout, elle me frappa , et tout le monde ici en fut vraiment alarmé.

Ce qui me prouve encore combien elle est affectée vivement , c'est que je la vois prête à surmonter la timidité qu'elle a toujours eue avec moi. Hier matin , sur la simple demande que je lui fis si elle étoit malade , elle se précipita dans mes bras en me disant qu'elle étoit bien malheureuse ; et elle pleura aux sanglots. Je ne puis vous rendre la peine qu'elle m'a faite ; les larmes me sont venues aux yeux tout de suite ; et je n'ai eu que le temps de me détourner , pour empêcher qu'elle ne me vît. Heureusement j'ai eu la prudence de ne lui faire aucune question , et elle n'a pas osé m'en dire davantage : mais il n'en est pas moins clair que c'est cette malheureuse passion qui la tourmente.

Quel parti prendre pourtant , si cela dure ? ferai-je le malheur de ma fille ? tournerai-je contre elle les qualités les plus précieuses

de l'ame, la sensibilité et la constance ? est-ce pour cela que je suis sa mère ? et quand j'étoufferois ce sentiment si naturel qui nous fait vouloir le bonheur de nos enfans ; quand je regarderois comme une foiblesse , ce que je crois , au contraire , le premier , le plus sacré de nos devoirs ; si je force son choix , n'aurai-je pas à répondre des suites funestes qu'il peut avoir ? Quel usage à faire de l'autorité maternelle , que de placer sa fille entre le crime et le malheur !

Mon amie , je n'imiterai pas ce que j'ai blâmé si souvent. J'ai pu , sans doute , tenter de faire un choix pour ma fille ; je ne faisais en cela que l'aider de mon expérience : ce n'étoit pas un droit que j'exerçois , je remplissois un devoir. J'en trahirois un au contraire , en disposant d'elle au mépris d'un penchant que je n'ai pas su empêcher de naître , et dont ni elle ni moi ne pouvons connoître ni l'étendue ni la durée. Non , je ne souffrirai point qu'elle épouse celui-ci pour aimer celui-là , et j'aime mieux compromettre mon autorité que sa vertu.

Je crois donc que je vais prendre le parti plus sage , de retirer la parole que j'ai donnée

à M. de Gercourt. Vous venez d'en voir les raisons ; elles me paroissent devoir l'emporter sur mes promesses. Je dis plus : dans l'état où sont les choses , remplir mon engagement , ce seroit véritablement le violer. Car enfin , si je dois à ma fille de ne pas livrer son secret à M. de Gercourt , je dois au moins à celui-ci de ne pas abuser de l'ignorance où je le laisse , et de faire pour lui tout ce que je crois qu'il feroit lui-même , s'il étoit instruit. Irai-je , au contraire , le trahir indignement , quand il se livre à ma foi , et , tandis qu'il m'honore en me choisissant pour sa seconde mère , le tromper dans le choix qu'il veut faire de la mère de ses enfans ? Ces réflexions si vraies , et auxquelles je ne peux me refuser , m'alarment plus que je ne puis vous dire.

Aux malheurs qu'elles me font redouter , je compare ma fille , heureuse avec l'époux que son cœur a choisi , ne connoissant ses devoirs que par la douceur qu'elle trouve à les remplir ; mon gendre également satisfait , et se félicitant , chaque jour , de son choix ; chacun d'eux ne trouvant de bonheur que dans le bonheur de l'autre , et celui de tous

deux se réunissant pour augmenter le mien. L'espoir d'un avenir si doux, doit-il être sacrifié à de vaines considérations ? Et quelles sont celles qui me retiennent ? uniquement des vues d'intérêt. De quel avantage sera-t-il donc pour ma fille d'être née riche, si elle n'en doit pas moins être esclave de la fortune ?

Je conviens que M. de Gercourt est un parti meilleur, peut-être, que je ne devois l'espérer pour ma fille ; j'avoue même que j'ai été extrêmement flattée du choix qu'il a fait d'elle. Mais enfin, Danceny est d'une aussi bonne maison que lui ; il ne lui cède en rien pour les qualités personnelles ; il a sur M. de Gercourt l'avantage d'aimer et d'être aimé : il n'est pas riche à la vérité, mais ma fille ne l'est-elle pas assez pour eux deux ? Ah ! pourquoi lui ravir la satisfaction si douce d'enrichir ce qu'elle aime !

Ces mariages qu'on calcule, au lieu de les assortir, qu'on appelle de convenance, et où tout se convient en effet, hors les goûts et les caractères, ne sont-ils pas la source la plus féconde de ces éclats scandaleux qui deviennent tous les jours plus fréquens ?

J'aime mieux différer ; au moins j'aurai le temps d'étudier ma fille que je ne connois pas. Je me sens bien le courage de lui causer un chagrin passager , si elle en doit recueillir un bonheur plus solide : mais de risquer de la livrer à un désespoir éternel , cela n'est pas dans mon cœur.

Voilà , ma chère amie , les idées qui me tourmentent , et sur quoi je réclame vos conseils. Ces objets sévères contrastent beaucoup avec votre aimable gaieté , et ne paroissent guère de votre âge : mais votre raison l'a tant devancé ! Votre amitié d'ailleurs aidera votre prudence ; et je ne crains point que l'une ou l'autre se refusent à la sollicitude maternelle qui les implore.

Adieu , ma charmante amie ; ne doutez jamais de la sincérité de mes sentimens.

Du château de ce 2 octobre 17**.

L E T T R E X C I X .

*Le vicomte DE VALMONT à la marquise
DE MERTEUIL.*

ENCORE de petits événemens , ma belle amie ; mais des scènes seulement , point d'action. Ainsi , armez-vous de patience ; prenez-en même beaucoup : car tandis que ma Présidente marche à si petits pas , votre pupille recule , et c'est bien pis encore. Eh bien , j'ai le bon esprit de m'amuser de ces misères là. Véritablement je m'accoutume fort bien à mon séjour ici ; et je puis dire que dans le triste château de ma vieille tante , je n'ai pas éprouvé un moment d'ennui. Au fait , n'y ai-je pas jouissances , privations , espoir , incertitude ? Qu'a-t-on de plus sur un plus grand théâtre ? des spectateurs ! Eh ! laissez faire , ils ne manqueront pas. S'il ne me voient pas à l'ouvrage , je leur montrerai ma besogne faite ; ils n'auront plus qu'à admirer et applaudir. Oui , ils applaudiront ; car je puis enfin prédire , avec certitude , le moment de la chute de mon austère dévote.

J'ai assisté ce soir à l'agonie de la vertu. La douce foiblesse va régner à sa place. Je n'en fixe pas l'époque plus tard qu'à notre première entrevue : mais déjà je vous entends crier à l'orgueil. Annoncer sa victoire, se vanter à l'avance ! Eh , là , là , calmez-vous ! Pour vous prouver ma modestie , je vais commencer par l'histoire de ma défaite.

En vérité , votre pupille est une petite personne bien ridicule ! C'est bien un enfant qu'il faudroit traiter comme tel , et à qui on feroit grâce en ne la mettant qu'en pénitence ! Croiriez-vous qu'après ce qui s'est passé avant-hier entre elle et moi , après la façon amicale dont nous nous sommes quittés hier matin ; lorsque j'ai voulu y retourner le soir , comme elle en étoit convenue , j'ai trouvé sa porte fermée en-dedans ? Qu'en dites-vous ? on éprouve quelquefois de ces enfantillages là la veille : mais le lendemain ! cela n'est-il pas plaisant ?

Je n'en ai pourtant pas ri d'abord ; jamais je n'avois autant senti l'empire de mon caractère. Assurément j'allois à ce rendez-vous sans plaisir , et uniquement par pro-

cédé. Mon lit, dont j'avois grand besoin, me sembloit, pour le moment, préférable à celui de tout autre, et je ne m'en étois éloigné qu'à regret. Cependant je n'ai pas eu plutôt trouvé un obstacle, que je brûlois de le franchir ; j'étois humilié, sur-tout qu'un enfant m'eût joué. Je me retirai donc avec beaucoup d'humeur ; et dans le projet de ne plus me mêler de ce sot enfant, ni de ses affaires, je lui avois écrit, sur-le-champ, un billet que je comptois lui remettre aujourd'hui, et où je l'évaluois à son juste prix. Mais, comme on dit, la nuit porte conseil ; j'ai trouvé ce matin que, n'ayant pas ici le choix des distractions, il falloit garder celle-là : j'ai donc supprimé le sévère billet. Depuis que j'y ai réfléchi, je ne reviens pas d'avoir eu l'idée de finir une aventure, avant d'avoir en main de quoi en perdre l'héroïne. Où nous mène pourtant un premier mouvement ! Heureux, ma belle amie, qui a su, comme vous, s'accoutumer à n'y jamais céder ! Enfin, j'ai différé ma vengeance ; j'ai fait ce sacrifice à vos vues sur Gercourt.

A présent que je ne suis plus en colère,
je

je ne vois plus que du ridicule dans la conduite de votre pupille. En effet, je voudrois bien savoir ce qu'elle espère gagner par-là ! pour moi je m'y perds : si ce n'est que pour se défendre, il faut convenir qu'elle s'y prend un peu tard. Il faudra bien qu'un jour elle me dise le mot de cette énigme ! j'ai grande envie de le savoir. C'est peut-être seulement qu'elle se trouvoit fatiguée ? franchement, cela se pourroit ; car sans doute elle ignore encore que les flèches de l'amour, comme la lance d'Achille, portent avec elles le remède aux blessures qu'elles font. Mais non, à sa petite grimace de toute la journée, je parierois qu'il entre là-dedans du repentir... là... quelque chose... comme de la vertu... De la vertu !... c'est bien à elle qu'il convient d'en avoir ? Ah ! qu'elle la laisse à la femme véritablement née pour elle, la seule qui sache l'embellir, qui la feroit aimer !... Pardon, ma belle amie : mais c'est ce soir même que s'est passée, entre madame de Tourvel et moi, la scène dont j'ai à vous rendre compte, et j'en conserve encore quelque émotion. J'ai besoin de me faire violence pour me distraire de l'im-

pression qu'elle m'a faite ; c'est même pour m'y aider , que je me suis mis à vous écrire. Il faut pardonner quelque chose à ce premier moment.

Il y a déjà quelques jours que nous sommes d'accord , madame de Tourvel et moi , sur nos sentimens ; nous ne disputons plus que sur les mots. C'étoit toujours , à la vérité , *son amitié* qui répondoit à *mon amour* : mais ce langage de convention ne changeoit pas le fond des choses ; et quand nous serions restés ainsi , j'en aurois peut-être été moins vîte , mais non pas moins sûrement. Déjà même il n'étoit plus question de m'éloigner , comme elle le vouloit d'abord ; et pour les entretiens que nous avons journellement , si je mets mes soins à lui en offrir l'occasion , elle met les siens à la saisir.

Comme c'est ordinairement à la promenade que se passent nos petits rendez-vous , le temps affreux qu'il a fait tout aujourd'hui , ne me laissoit rien espérer : j'en étois même vraiment contrarié ; je ne prévoyois pas combien je devois gagner à ce contre-temps.

Ne pouvant se promener , on s'est mis à

jouer en sortant de table ; et comme je joue peu , et que je ne suis plus nécessaire , j'ai pris ce temps pour monter chez moi , sans autre projet que d'y attendre , à-peu-près , la fin de la partie.

Je retournois joindre le cercle , quand j'ai trouvé la charmante femme qui entroit dans son appartement , et qui , soit imprudence ou foiblesse , m'a dit de sa douce voix : « Où allez-vous donc ? Il n'y a personne au » salon ». Il ne m'en a pas fallu davantage , comme vous pouvez croire , pour essayer d'entrer chez elle ; j'y ai trouvé moins de résistance que je ne m'y attendois. Il est vrai que j'avois eu la précaution de commencer la conversation à la porte , et de la commencer indifférente ; mais à peine avous-nous été établis , que j'ai ramené la véritable , et que j'ai parlé *de mon amour à mon amie*. Sa première réponse , quoique simple , m'a paru assez expressive : « Oh ! tenez , » m'a-t-elle dit , ne parlons pas de cela » ici » ; et elle trembloit. La pauvre femme ! elle se voit mourir.

Pourtant elle avoit tort de craindre. Depuis quelque temps , assuré du succès un

jour ou l'autre , et la voyant user tant de force dans d'inutiles combats , j'avois résolu de ménager les miennes , et d'attendre sans effort , qu'elle se rendît de lassitude. Vous sentez bien qu'ici il faut un triomphe complet , et que je ne veux rien devoir à l'occasion. C'étoit même d'après ce plan formé , et pour pouvoir être pressant , sans m'engager trop , que je suis revenu à ce mot d'amour , si obstinément refusé : sûr qu'on me croyoit assez d'ardeur , j'ai essayé un ton plus tendre. Ce refus ne me fâchoit plus , il m'affligeoit : ma sensible amie ne me devoit-elle pas quelques consolations ?

Tout en me consolant , une main étoit restée dans la mienne ; le joli corps étoit appuyé sur mon bras , et nous étions extrêmement rapprochés. Vous avez sûrement remarqué combien , dans cette situation , à mesure que la défense mollit , les demandes et les refus se passent de plus près ; comment la tête se détourne et les regards se baissent , tandis que les discours , toujours prononcés d'une voix foible , deviennent rares et entrecoupés. Ces symptômes précieux annoncent , d'une manière non équivoque ,



M^{re} Gérard del.

J. Bapiste sculp.

Une main étoit restée dans la mienne; le joli corps
étoit appuyé sur mon bras.



le consentement de l'ame : mais rarement a-t-il encore passé jusqu'aux sens ; je crois même qu'il est toujours dangereux de tenter alors quelque entreprise trop marquée ; parce que cet état d'abandon n'étant jamais sans un plaisir très-doux , on ne sauroit forcer d'en sortir , sans causer une humeur qui tourne infailliblement au profit de la défense.

Mais dans le cas présent , la prudence m'étoit d'autant plus nécessaire , que j'avois sur-tout à redouter l'effroi que cet oubli d'elle-même ne manqueroit pas de causer à ma tendre rêveuse. Aussi cet aveu que je demandois , je n'exigeois pas même qu'il fût prononcé ; un regard pouvoit suffire ; un seul regard , et j'étois heureux.

Ma belle amie , les beaux yeux se sont en effet levés sur moi , la bouche céleste a même prononcé : « Eh bien ! oui , je... ». Mais tout-à-coup le regard s'est éteint , la voix a manqué , et cette femme adorable est tombée dans mes bras. A peine avois-je eu le temps de l'y recevoir , que se dégageant avec une force convulsive , la vue égarée , et les mains élevées vers le

Ciel..... « Dieu.... ô mon Dieu, saurez-moi », s'est-elle écriée ; et sur-le-champ, plus prompte que l'éclair, elle étoit à genoux à dix pas de moi. Je l'entendois prête à suffoquer. Je me suis avancé pour la secourir ; mais elle, prenant mes mains qu'elle baignoit de pleurs, quelquefois même embrassant mes genoux : « Oui, ce sera vous, disoit-elle, ce sera vous qui me sauverez ! Vous ne voulez pas ma mort, laissez-moi ; sauvez-moi ; laissez-moi ; au nom de Dieu, laissez-moi » ! Et ces discours peu suivis, s'échappoient à peine à travers des sanglots redoublés. Cependant elle me tenoit avec une force qui ne m'auroit pas permis de m'éloigner : alors rassemblant les miennes, je l'ai soulevée dans mes bras. Au même instant les pleurs ont cessé ; elle ne parloit plus : tous ses membres se sont roidis, et de violentes convulsions ont succédé à cet orage.

J'étois, je l'avoue, vivement ému, et je crois que j'aurois consenti à sa demande, quand les circonstances ne m'y auroient pas forcé. Ce qu'il y a de vrai, c'est qu'après lui avoir donné quelques secours, je l'ai

laissée comme elle m'en prioit , et que je m'en félicite. Déjà j'en ai presque reçu le prix.

Je m'attendois qu'ainsi que le jour de ma première déclaration , elle ne se montreroit pas de la soirée. Mais vers les huit heures , elle est descendue au salon , et a seulement annoncé au cercle qu'elle s'étoit trouvée fort incommodée. Sa figure étoit abattue , sa voix foible et son maintien composé ; mais son regard étoit doux , et souvent il s'est fixé sur moi. Son refus de jouer m'ayant même obligé de prendre sa place , elle a pris la sienne à mes côtés. Pendant le souper , elle est restée seule dans le salon. Quand on y est revenu , j'ai cru m'apercevoir qu'elle avoit pleuré : pour m'en éclaircir , je lui ai dit qu'il me sembloit qu'elle s'étoit encore ressentie de son incommodité : à quoi elle m'a obligeamment répondu : « Ce mal là ne s'en va pas si vite qu'il » vient » ! Enfin , quand on s'est retiré , je lui ai donné la main ; et à la porte de son appartement elle a serré la mienne avec force. Il est vrai que ce mouvement m'a paru avoir quelque chose d'involontaire :

mais tant mieux ; c'est une preuve de plus de mon empire.

Je parierois qu'à présent elle est enchantée d'en être là : tous les frais sont faits ; il ne reste plus qu'à jouir. Peut-être , pendant que je vous écris , s'occupe - t - elle déjà de cette douce idée ! et quand même elle s'occuperoit , au contraire , d'un nouveau projet de défense , ne savons - nous pas bien ce que deviennent tous ces projets là ? Je vous le demande , cela peut-il aller plus loin que notre prochaine entrevue ? Je m'attends bien , par exemple , qu'il y aura quelques façons pour l'accorder ; mais bon ! le premier pas franchi , ces prudes austères savent - elles s'arrêter ? leur amour est une véritable explosion ; la résistance y donne plus de force. Ma farouche dévoté courroit après moi , si je cessois de courir après elle.

Enfin , ma belle amie , incessamment j'arriverai chez vous , pour vous sommer de votre parole. Vous n'avez pas oublié sans doute ce que vous m'avez promis après le succès ; cette infidélité à votre chevalier ? êtes - vous prête ? pour moi je le desire

comme si nous ne nous étions jamais connus. Au reste , vous connoître est peut-être une raison pour le desirer davantage :

Je suis juste , et ne suis point galant.

VOLTAIRE, *comédie de Nanine.*

Aussi ce sera la première infidélité que je ferai à ma grave conquête ; et je vous promets de profiter du premier prétexte , pour m'absenter vingt - quatre heures d'auprès d'elle. Ce sera sa punition , de m'avoir tenu si long-temps éloigné de vous. Savez-vous que voilà plus de deux mois que cette aventure m'occupe ? oui , deux mois et trois jours ; il est vrai que je compte demain , puisqu'elle ne sera véritablement consommée qu'alors. Cela me rappelle que mademoiselle de B*** a résisté les trois mois complets. Je suis bien aise de voir que la franche coquetterie a plus de défense que l'austère vertu.

Adieu , ma belle amie ; il faut vous quitter , car il est fort tard. Cette lettre m'a mené plus loin que je ne comptois : mais comme j'envoie demain matin à Paris , j'ai

voulu en profiter , pour vous faire partager un jour plutôt la joie de votre ami.

Du château de . . . ce 2 octobre 17**, au soir.

LETTRE C.

*Le vicomte DE VALMONT à la marquise
DE MERTEUIL.*

M O N amie , je suis joué , trahi , perdu ; je suis au désespoir : madame de Tourvel est partie. Elle est partie , et je ne l'ai pas su ! et je n'étois pas là pour m'opposer à son départ , pour lui reprocher son indigne trahison ! Ah ! ne croyez pas que je l'eusse laissé partir ; elle seroit restée ; oui , elle seroit restée , eussé-je dû employer la violence. Mais quoi ! dans ma crédule sécurité , je dormois tranquillement ; je dormois , et la foudre est tombée sur moi. Non , je ne conçois rien à ce départ ; il faut renoncer à connoître les femmes.

Quand je me rappelle la journée d'hier ! que dis-je ? la soirée même ! Ce regard si doux , cette voix si tendre ! et cette main

serrée ! et pendant ce temps , elle projettoit de me fuir ! O femmes , femmes ! plaignez-vous donc , si l'on vous trompe ! Mais , oui , toute perfidie qu'on emploie est un vol qu'on vous fait.

Quel plaisir j'aurai à me venger ! je la retrouverai , cette femme perfide ; je reprendrai mon empire sur elle. Si l'amour m'a suffi pour en trouver les moyens , que ne fera - t - il pas aidé de la vengeance ? Je la verrai encore à mes genoux , tremblante et baignée de pleurs , me criant merci de sa trompeuse voix ; et moi , je serai sans pitié.

Que fait-elle à présent ? que pense-t-elle ? Peut-être elle s'applaudit de m'avoir trompé ; et , fidelle au goût de son sexe , ce plaisir lui paroît le plus doux. Ce que n'a pu la vertu tant vantée , l'esprit de ruse l'a produit sans effort. Insensé ! je redoutois sa sagesse ; c'étoit sa mauvaise foi que je devois craindre.

Et être obligé de dévorer mon ressentiment ! n'oser montrer qu'une tendre douleur , quand j'ai le cœur rempli de rage ! me voir réduit à supplier encore une femme

rebelle , qui s'est soustraite à mon empire ! devois-je donc être humilié à ce point ? et par qui ? par une femme timide , et qui jamais ne s'est exercée à combattre. A quoi me sert de m'être établi dans son cœur , de l'avoir embrasé de tous les feux de l'amour , d'avoir porté jusqu'au délire le trouble de ses sens , si , tranquille dans sa retraite , elle peut aujourd'hui s'enorgueillir de sa fuite plus que moi de mes victoires ? Et je le souffrirois ? mon amie , vous ne le croyez pas ; vous n'avez pas de moi cette humiliante idée !

Mais quelle fatalité m'attache à cette femme ? cent autres ne desirent-elles pas mes soins ? ne s'empresseront-elles pas d'y répondre ? Quand même aucune ne vaudroit celle-ci , l'attrait de la variété , le charme des nouvelles conquêtes , l'éclat de leur nombre , n'offrent-ils pas des plaisirs assez doux ? Pourquoi courir après celui qui nous fuit , et négliger ceux qui se présentent ? Ah ! pourquoi ?.... Je l'ignore , mais je l'éprouve fortement.

Il n'est plus pour moi de bonheur , de repos , que par la possession de cette femme

que je hais et que j'aime avec une égale fureur. Je ne supporterai mon sort que du moment où je disposerai du sien. Alors tranquille et satisfait, je la verrai, à son tour, livrée aux orages que j'éprouve en ce moment ; j'en exciterai mille autres encore. L'espoir et la crainte, la méfiance et la sécurité, tous les maux inventés par la haine, tous les biens accordés par l'amour, je veux qu'ils remplissent son cœur, qu'ils s'y succèdent à ma volonté. Ce temps viendra..... Mais que de travaux encore ! que j'en étois près hier ! et qu'aujourd'hui je m'en vois éloigné ! Comment m'en rapprocher ? je n'ose tenter aucune démarche ; je sens que pour prendre un parti il faudroit être plus calme, et mon sang bout dans mes veines.

Ce qui redouble mon tourment, c'est le sang - froid avec lequel chacun répond ici à mes questions sur cet événement, sur sa cause, sur tout ce qu'il offre d'extraordinaire.... Personne ne sait rien, personne ne desire de rien savoir : à peine en auroit-on parlé, si j'avois consenti qu'on parlât d'autre chose. Madame de Rosemonde, chez qui j'ai couru ce matin quand j'ai appris

cette nouvelle , m'a répondu avec le froid de son âge , que c'étoit la suite naturelle de l'indisposition que madame de Tourvel avoit eue hier ; qu'elle avoit craint une maladie , et qu'elle avoit préféré d'être chez elle : elle trouve cela tout simple ; elle en auroit fait autant , m'a-t-elle dit : comme s'il pouvoit y avoir quelque chose de commun entre elles deux ! entre elle , qui n'a plus qu'à mourir ; et l'autre , qui fait le charme et le tourment de ma vie !

Madame de Volanges , que d'abord j'avois soupçonnée d'être complice , ne paroît affectée que de n'avoir pas été consultée sur cette démarche. Je suis bien aise , je l'avoue , qu'elle n'ait pas eu le plaisir de me nuire. Cela me prouve encore qu'elle n'a pas , autant que je le craignois , la confiance de cette femme ; c'est toujours une ennemie de moins. Comme elle se féliciteroit , si elle savoit que c'est moi qu'on a fui ! comme elle se seroit gonflée d'orgueil , si c'eût été par ses conseils ! comme son importance en auroit redoublé ! Mon Dieu , que je la hais ! Oh ! je renouerai avec sa fille ; je veux la travailler à ma fantaisie : aussi bien , je crois

que je resterai ici quelque temps ; au moins , le peu de réflexions que j'ai pu faire , me porte à ce parti.

Ne croyez-vous pas , en effet , qu'après une démarche aussi marquée , mon ingrate doit redouter ma présence ? Si donc l'idée lui est venue que je pourrois la suivre , elle n'aura pas manqué de me fermer sa porte ; et je ne veux pas plus l'accoutumer à ce moyen , qu'en souffrir l'humiliation. J'aime mieux lui annoncer au contraire que je reste ici ; je lui ferai même des instances pour qu'elle y revienne ; et quand elle sera bien persuadée de mon absence , j'arriverai chez elle : nous verrons comment elle supportera cette aventure. Mais il faut la différer pour en augmenter l'effet , et je ne sais encore si j'en aurai la patience : j'ai eu , vingt fois dans la journée , la bouche ouverte pour demander mes chevaux. Cependant je prendrai sur moi , je m'engage à recevoir votre réponse ici ; je vous demande seulement , ma belle amie , de ne pas me la faire attendre.

Ce qui me contrarieroit le plus , seroit de ne pas savoir ce qui se passe : mais mon

chasseur qui est à Paris, a des droits à quelque accès auprès de la femme-de-chambre : il pourra me servir. Je lui envoie une instruction et de l'argent. Je vous prie de trouver bon que je joigne l'un et l'autre à cette lettre, et aussi d'avoir soin de les lui envoyer par un de vos gens, avec ordre de les lui remettre à lui-même. Je prends cette précaution, parce que le drôle a l'habitude de n'avoir jamais reçu les lettres que je lui écris, quand elles lui prescrivent quelque chose qui le gêne, et que, pour le moment, il ne me paroît pas aussi épris de sa conquête, que je voudrois qu'il le fût.

Adieu, ma belle amie; s'il vous vient quelque idée heureuse, quelque moyen de hâter ma marche, faites-m'en part. J'ai éprouvé plus d'une fois combien votre amitié pouvoit être utile; je l'éprouve encore en ce moment : car je me sens plus calme depuis que je vous écris; au moins, je parle à quelqu'un qui m'entend, et non aux automates près de qui je végète depuis ce matin. En vérité, plus je vais, et plus je suis tenté de croire qu'il n'y a que vous
et

et moi dans le monde, qui valions quelque chose.

Du château de . . . ce 3 octobre 17**.

L E T T R E C I .

*Le vicomte DE VALMONT à AZOLAN,
son chasseur.*

(Jointe à la précédente.)

IL faut que vous soyez bien imbécille, vous qui êtes parti d'ici ce matin, de n'avoir pas su que Madame de Tourvel en parloit aussi; ou si vous l'avez su, de n'être pas venu m'en avertir. A quoi sert-il donc que vous dépensiez mon argent à vous enivrer avec les valets; que le temps que vous devriez employer à me servir, vous le passiez à faire l'agréable auprès des femmes-de-chambre, si je n'en suis pas mieux informé de ce qui se passe? Voilà pourtant de vos négligences! Mais je vous préviens que s'il vous en arrive une seule dans cette affaire-ci, ce sera la dernière que vous aurez à mon service.

Tome II.

E

Il faut que vous m'instruisiez de tout ce qui se passe chez madame de Tourvel : de sa santé ; si elle dort ; si elle est triste ou gaie ; si elle sort souvent , et chez qui elle va ; si elle reçoit du monde chez elle , et qui y vient ; à quoi elle passe son temps , si elle a de l'humeur avec ses femmes , particulièrement avec celle qu'elle avoit amenée ici ; ce qu'elle fait quand elle est seule ; si quand elle lit , elle lit de suite , ou si elle interrompt sa lecture pour rêver ; de même quand elle écrit. Songez aussi à vous rendre l'ami de celui qui porte ses lettres à la poste. Offrez-vous souvent à lui pour faire cette commission à sa place ; et quand il acceptera , ne faites partir que celles qui vous paroîtront indifférentes , et envoyez-moi les autres , sur-tout celles à madame de Volanges , si vous en rencontrez.

Arrangez-vous , pour être encore quelque temps l'amant heureux de votre Julie. Si elle en a un autre , comme vous l'avez cru , faites-la consentir à se partager ; et n'allez pas vous piquer d'une ridicule délicatesse : vous serez dans le cas de bien d'autres , qui valent mieux que vous. Si pourtant votre

second se rendoit trop importun ; si vous vous apperceviez , par exemple , qu'il occupât trop Julie pendant la journée , et qu'elle en fût moins souvent auprès de sa maîtresse , écartez-le par quelques moyens ; ou cherchez-lui querelle : n'en craignez pas les suites , je vous soutiendrai. Sur-tout ne quittez pas cette maison. C'est par l'assiduité qu'on voit tout , et qu'on voit bien. Si même le hasard faisoit renvoyer quelqu'un des gens , présentez-vous pour le remplacer , comme n'étant plus à moi. Dites , dans ce cas , que vous m'avez quitté pour chercher une maison plus tranquille et plus réglée. Tâchez enfin de vous faire accepter. Je ne vous en garderai pas moins à mon service pendant ce temps : ce sera comme chez la duchesse de*** ; et par la suite , madame de Tourvel vous en récompensera de même.

Si vous aviez assez d'adresse et de zèle , cette instruction devoit suffire ; mais pour suppléer à l'un et à l'autre , je vous envoie de l'argent. Le billet ci-joint vous autorise , comme vous verrez , à toucher vingt-cinq louis chez mon homme d'affaires ; car je ne doute pas que vous ne soyez sans le sou. Vous

emploierez de cette somme , ce qui sera nécessaire pour décider Julie à établir une correspondance avec moi. Le reste servira à faire boire les gens. Ayez soin , autant que cela se pourra , que ce soit chez le suisse de la maison , afin qu'il aime à vous y voir venir. Mais n'oubliez pas que ce ne sont pas vos plaisirs que je veux payer , mais vos services.

Accoutumez Julie à observer tout et à tout rapporter , même ce qui lui paroîtroit minutieux. Il vaut mieux qu'elle écrive dix phrases inutiles , que d'en omettre une intéressante ; et souvent ce qui paroît indifférent ne l'est pas. Comme il faut que je puisse être instruit sur-le-champ , s'il arrivoit quelque chose qui vous parût mériter attention , aussi-tôt cette lettre reçue , vous enverrez Philippe , sur le cheval de commission , s'établir à *** (1) ; il y restera jusqu'à nouvel ordre ; ce sera un relais en cas de besoin. Pour la correspondance courante , la poste suffira.

(1) Village à moitié chemin de Paris au château de madame de Rosemonde.

Prenez garde de perdre cette lettre. Relisez-la tous les jours, tant pour vous assurer de ne rien oublier, que pour être sûr de l'avoir encore. Faites enfin tout ce qu'il faut faire, quand on est honoré de ma confiance. Vous savez que si je suis content de vous, vous le serez de moi.

Du château de ... ce 3 octobre 17**.

LETTRE CII.

*La présidente DE TOURVEL à madame
DE ROSEMONDE.*

Vous serez bien étonnée, Madame, en apprenant que je pars de chez vous aussi précipitamment. Cette démarche va vous paroître bien extraordinaire : mais que votre surprise va redoubler encore, quand vous en saurez les raisons ! Peut-être trouverez-vous qu'en vous les confiant, je ne respecte pas assez la tranquillité nécessaire à votre âge ; que je m'écarte même des sentimens de vénération qui vous sont dûs à tant de titres ? Ah ! Madame, pardon : mais mon

cœur est oppressé ; il a besoin d'épancher sa douleur dans le sein d'une amie également douce et prudente : quelle autre que vous pouvoit-il choisir ? regardez-moi comme votre enfant. Ayez pour moi les bontés maternelles ; je les implore. J'y ai peut-être quelques droits par mes sentimens pour vous.

Où est le temps où , toute entière à ces sentimens louables , je ne connoissois point ceux qui , portant dans l'ame le trouble mortel que j'éprouve , ôtent la force de les combattre en même temps qu'ils en imposent le devoir ? Ah ! ce fatal voyage m'a perdue. . . .

Que vous dirai-je enfin ? j'aime , oui , j'aime éperdument. Hélas ! ce mot que j'écris pour la première fois , ce mot si souvent demandé sans être obtenu , je paierois de ma vie la douceur de pouvoir une fois seulement le faire entendre à celui qui l'inspire ; et pourtant il faut le refuser sans cesse ! Il va douter encore de mes sentimens ; il croira avoir à s'en plaindre. Je suis bien malheureuse ! Que ne lui est-il aussi facile de lire dans mon cœur que d'y

régner ? Oui, je souffrirois moins, s'il savoit tout ce que je souffre ; mais vous-même, à qui je le dis, vous n'en aurez encore qu'une foible idée.

Dans peu de momens, je vais le fuir et l'affliger. Tandis qu'il se croira encore près de moi, je serai déjà loin de lui : à l'heure où j'avois coutume de le voir chaque jour, je serai dans des lieux où il n'est jamais venu, où je ne dois pas permettre qu'il vienne. Déjà tous mes préparatifs sont faits ; tout est là, sous mes yeux ; je ne puis les reposer sur rien qui ne m'annonce ce cruel départ. Tout est prêt, excepté moi ! . . . et plus mon cœur s'y refuse, plus il me prouve la nécessité de m'y soumettre.

Je m'y soumettrai sans doute, il vaut mieux mourir que de vivre coupable. Déjà je le sens, je ne le suis que trop ; je n'ai sauvé que ma sagesse, la vertu s'est évanouie. Faut-il vous l'avouer, ce qui me reste encore, je le dois à sa générosité. Enivrée du plaisir de le voir, de l'entendre, de la douceur de le sentir auprès de moi, du bonheur plus grand de pouvoir faire le sien, j'étois sans puissance et sans

force ; à peine m'en restoit-il pour combattre , je n'en avois plus pour résister ; je frémissais de mon danger , sans pouvoir le fuir. Eh bien ! il a vu ma peine , et il a eu pitié de moi. Comment ne le chériorais-je pas ? je lui dois bien plus que la vie.

Ah ! si en restant auprès de lui je n'avois à trembler que pour elle , ne croyez pas que jamais je consentisse à m'éloigner ? Que m'est-elle sans lui , ne serois-je pas trop heureuse de la perdre ? Condamnée à faire éternellement son malheur et le mien ; à n'oser ni me plaindre , ni le consoler ; à me défendre chaque jour contre lui , contre moi-même ; à mettre mes soins à causer sa peine quand je voudrois les consacrer tous à son bonheur : vivre ainsi , n'est-ce pas mourir mille fois ? voilà pourtant quel va être mon sort. Je le supporterai cependant , j'en aurai le courage. O vous , que je choisis pour ma mère , recevez-en le serment !

Recevez aussi celui que je fais de ne vous dérober aucune de mes actions ; recevez-le , je vous en conjure ; je vous le demande comme un secours dont j'ai besoin : ainsi , engagée à vous dire tout , je m'accoutumè-

rai à me croire toujours en votre présence. Votre vertu remplacera la mienne. Jamais, sans doute, je ne consentirai à rougir à vos yeux ; et retenue par ce frein puissant, tandis que je chérirai en vous l'indulgente amie confidente de ma foiblesse, j'y honorerai encore l'ange tutélaire qui me sauvera de la honte.

C'est bien en éprouver assez que d'avoir à faire cette demande. Fatal effet d'une présomptueuse confiance ! pourquoi n'ai-je pas redouté plutôt ce penchant que j'ai senti naître ? Pourquoi me suis-je flattée de pouvoir à mon gré le maîtriser ou le vaincre ? Insensée ! je connoissois bien peu l'amour ! Ah ! si je l'avois combattu avec plus de soin, peut-être eût-il pris moins d'empire ! peut-être alors ce départ n'eût pas été nécessaire ; ou même, en me soumettant à ce parti douloureux, j'aurois pu ne pas rompre entièrement une liaison qu'il eût suffi de rendre moins fréquente ! Mais tout perdre à la fois ! et pour jamais ! O mon amie ! Mais quoi ! même en vous écrivant, je m'égare encore dans des vœux criminels ? Ah ! partons, partons, et que du moins ces torts

involontaires soient expiés par mes sacrifices.

Adieu , ma respectable amie ; aimez-moi comme votre fille , adoptez-moi pour telle ; et soyez sûre que , malgré ma foiblesse , j'aimerois mieux mourir que de me rendre indigne de votre choix.

De ... ce 3 octobre 17**, à une heure du matin.

LETTRE CIII.

*Madame DE ROSEMONDE à la présidente
DE TOURVEL.*

J'AI été , ma chère belle , plus affligée de votre départ que surprise de sa cause ; une longue expérience , et l'intérêt que vous inspirez , avoient suffi pour m'éclairer sur l'état de votre cœur ; et s'il faut tout dire , vous ne m'avez rien ou presque rien appris par votre lettre. Si je n'avois été instruite que par elle , j'ignorerois encore quel est celui que vous aimez ; car en me parlant de *lui* tout le temps , vous n'avez pas écrit son nom une seule fois. Je n'en avois pas

besoin ; je sais bien qui c'est. Mais je le remarque , parce que je me suis rappelé que c'est toujours là le style de l'amour. Je vois qu'il en est encore comme au temps passé.

Je ne croyois guère être jamais dans le cas de revenir sur des souvenirs si éloignés de moi , et si étrangers à mon âge. Pourtant , depuis hier , je m'en suis vraiment beaucoup occupée , par le desir que j'avois d'y trouver quelque chose qui pût vous être utile. Mais que puis-je faire , que vous admirer et vous plaindre ? Je loue le parti sage que vous avez pris : mais il m'effraie , parce que j'en conclus que vous l'avez jugé nécessaire ; et quand on en est là , il est bien difficile de se tenir toujours éloignée de celui dont notre cœur nous rapproche sans cesse.

Cependant ne vous découragez pas. Rien ne doit être impossible à votre belle ame ; et quand vous devriez un jour avoir le malheur de succomber , (ce qu'à Dieu ne plaise !) croyez-moi , ma chère belle , réservez-vous au moins la consolation d'avoir combattu de toute votre puissance. Et puis , ce que ne peut la sagesse humaine , la grâce

divine l'opère quand il lui plaît. Peut-être êtes-vous à la veille de ses secours ; et votre vertu , éprouvée dans ces combats terribles , en sortira plus pure et plus brillante. La force que vous n'avez pas aujourd'hui , espérez que vous la recevrez demain. N'y comptez pas pour vous en reposer sur elle , mais pour vous encourager à user de toutes les vôtres.

En laissant à la Providence le soin de vous secourir dans un danger contre lequel je ne peux rien , je me réserve de vous soutenir et vous consoler autant qu'il sera en moi. Je ne soulagerai pas vos peines , mais je les partagerai. C'est à ce titre que je recevrai volontiers vos confidences. Je sens que votre cœur doit avoir besoin de s'épancher. Je vous ouvre le mien ; l'âge ne l'a pas encore refroidi au point d'être insensible à l'amitié. Vous le trouverez toujours prêt à vous recevoir. Ce sera un foible soulagement à vos douleurs , mais au moins vous ne pleurerez pas seule : et quand ce malheureux amour , prenant trop d'empire sur vous , vous forcera d'en parler , il vaut mieux que ce soit avec moi qu'avec lui.

Voilà que je parle comme vous; et je crois qu'à nous deux nous ne parviendrons pas à le nommer; au reste, nous nous entendons.

Je ne sais si je fais bien de vous dire qu'il m'a paru vivement affecté de votre départ; il seroit peut-être plus sage de ne vous en pas parler : mais je n'aime pas cette sagesse qui afflige ses amis. Je suis pourtant forcée de n'en pas parler plus long-temps. Ma vue débile, et ma main tremblante, ne me permettent pas de longues lettres, quand il faut les écrire moi-même.

Adieu donc, ma chère belle, adieu, mon aimable enfant; oui, je vous adopte volontiers pour ma fille, et vous avez bien tout ce qu'il faut pour faire l'orgueil et le plaisir d'une mère.

Du château de... ce 3 octobre 17**.

LETTRE CIV.

*La marquise DE MERTEUIL à madame
DE VOLANGES.*

EN vérité, ma chère et bonne amie, j'ai eu peine à me défendre d'un mouvement d'orgueil, en lisant votre lettre. Quoi ! vous m'honorez de votre entière confiance ! vous allez même jusqu'à me demander des conseils ! Ah ! je suis bien heureuse, si je mérite cette opinion favorable de votre part : si je ne la dois pas seulement à la prévention de l'amitié. Au reste, quel qu'en soit le motif, elle n'en est pas moins précieuse à mon cœur ; et l'avoir obtenue, n'est à mes yeux qu'une raison de plus, pour travailler davantage à la mériter. Je vais donc (mais sans prétendre vous donner un avis) vous dire librement ma façon de penser. Je m'en méfie, parce qu'elle diffère de la vôtre : mais quand je vous aurai exposé mes raisons, vous les jugerez ; et si vous les condamnez, je souscris d'avance à votre juge-

ment. J'aurai au moins cette sagesse, de ne pas me croire plus sage que vous.

Si pourtant, et pour cette seule fois, mon avis se trouvoit préférable, il faudroit en chercher la cause dans les illusions de l'amour maternel. Puisque ce sentiment est louable, il doit se trouver en vous. Qu'il se reconnoît bien en effet dans le parti que vous êtes tentée de prendre ! c'est ainsi que, s'il vous arrive d'errer quelquefois, ce n'est jamais que dans le choix des vertus.

La prudence est, à ce qu'il me semble, celle qu'il faut préférer, quand on dispose du sort des autres, et sur-tout quand il s'agit de le fixer par un lien indissoluble et sacré, tel que celui du mariage. C'est alors qu'une mère, également sage et tendre, doit, comme vous le dites bien, *aider sa fille de son expérience*. Or, je vous le demande, qu'a-t-elle à faire pour y parvenir ? sinon de distinguer, pour elle, entre ce qui plaît et ce qui convient.

Ne seroit-ce donc pas avilir l'autorité maternelle, ne seroit-ce pas l'anéantir, que de la subordonner à un goût frivole, dont la puissance illusoire ne se fait sentir qu'à

ceux qui la redoutent , et disparoît si-tôt qu'on la méprise ? Pour moi , je l'avoue , je n'ai jamais cru à ces passions entraînantes et irrésistibles , dont il semble qu'on soit convenu de faire l'excuse générale de nos dérèglemens. Je ne conçois point comment un goût qu'un moment voit naître , et qu'un autre voit mourir , peut avoir plus de force que les principes inaltérables de pudeur , d'honnêteté et de modestie ; et je n'entends pas plus qu'une femme qui les trahit puisse être justifiée par sa passion prétendue , qu'un voleur ne le seroit par la passion de l'argent , ou un assassin par celle de la vengeance.

Eh ! qui peut dire n'avoir jamais eu à combattre ? Mais j'ai toujours cherché à me persuader que , pour résister , il suffisoit de le vouloir ; et jusqu'alors au moins , mon expérience a confirmé mon opinion. Que seroit la vertu , sans les devoirs qu'elle impose ? son culte est dans nos sacrifices , sa récompense dans nos cœurs. Ces vérités ne peuvent être niées que par ceux qui ont intérêt de les méconnoître , et qui , déjà dépravés , espèrent faire un moment d'illusion ,

sion , en essayant de justifier leur mauvaise conduite par de mauvaises raisons.

Mais pourroit-on le craindre d'un enfant simple et timide ; d'un enfant né de vous , et dont l'éducation modeste et pure n'a pu que fortifier l'heureux naturel ? C'est pourtant à cette crainte , que j'ose dire humiliante pour votre fille , que vous voulez sacrifier le mariage avantageux que votre prudence avoit ménagé pour elle ! J'aime beaucoup Danceny ; et depuis long - temps , comme vous savez , je vois peu M. de Ger-court : mais mon amitié pour l'un , mon indifférence pour l'autre , ne m'empêchent point de sentir l'énorme différence qui se trouve entre ces deux partis.

Leur naissance est égale , j'en conviens ; mais l'un est sans fortune , et celle de l'autre est telle que , même sans naissance , elle auroit suffi pour le mener à tout. J'avoue bien que l'argent ne fait pas le bonheur , mais il faut avouer aussi qu'il le facilite beaucoup. Mademoiselle de Volanges est , comme vous dites , assez riche pour deux : cependant , soixante mille livres de rente dont elle va jouir , ne sont pas déjà tant

quand on porte le nom de Danceny , quand il faut monter et soutenir une maison qui y réponde. Nous ne sommes plus au temps de madame de Sévigné. Le luxe absorbe tout : on le blâme , mais il faut l'imiter , et le superflu finit par priver du nécessaire.

Quant aux qualités personnelles que vous comptez pour beaucoup , et avec beaucoup de raison , assurément M. de Gercourt est sans reproches de ce côté ; et à lui , ses preuves sont faites. J'aime à croire , et je crois qu'en effet Danceny ne lui cède en rien ; mais en sommes-nous aussi sûres ? Il est vrai qu'il a paru jusqu'ici exempt des défauts de son âge , et que malgré le ton du jour , il montre un goût pour la bonne compagnie qui fait augurer favorablement de lui : mais qui sait si cette sagesse apparente, il ne la doit pas à la médiocrité de sa fortune ? Pour peu qu'on craigne d'être fripon ou crapuleux , il faut de l'argent pour être joueur ou libertin , et l'on peut encore aimer les défauts dont on redoute les excès. Enfin il ne seroit pas le millième , qui auroit vu la bonne compagnie , uniquement fautive de pouvoir mieux faire.

Je ne dis pas (à Dieu ne plaise !) que je croie cela de lui : mais ce seroit toujours un risque à courir ; et quels reproches n'aurez-vous pas à vous faire , si l'événement n'étoit pas heureux ! Que répondriez-vous à votre fille , qui vous diroit : « Ma mère , » j'étois jeune et sans expérience ; j'étois » même séduite par une erreur pardonna- » ble à mon âge : mais le ciel , qui avoit » prévu ma foiblesse , m'avoit accordé une » mère sage , pour y remédier et m'en ga- » rantir. Pourquoi donc , oubliant votre » prudence , avez-vous consenti à mon mal- » heur ? étoit-ce à moi à me choisir un » époux , quand je ne connoissois rien de » l'état du mariage ? Quand je l'aurois voulu , » n'étoit-ce pas à vous à vous y opposer ? » Mais je n'ai jamais eu cette folle volonté , » Décidée à vous obéir , j'ai attendu votre » choix avec une respectueuse résignation ; » jamais je ne me suis écartée de la sou- » mission que je vous devois , et cependant » je porte aujourd'hui la peine qui n'est » due qu'aux enfans rebelles. Ah ! votre » foiblesse m'a perdue . . . ». Peut-être son respect étoufferoit-il ces plaintes ; mais l'a-

mour maternel les devineroit ; et les larmes de votre fille , pour être dérobées , n'en couleroient pas moins sur votre cœur. Où chercherez-vous alors vos consolations ? Sera-ce dans ce fol amour , contre lequel vous auriez dû l'armer , et par qui au contraire vous vous seriez laissé séduire ?

J'ignore , ma chère amie , si j'ai contre cette passion une prévention trop forte : mais je la crois redoutable , même dans le mariage. Ce n'est pas que je désapprouve qu'un sentiment honnête et doux vienne embellir le lien conjugal , et adoucir en quelque sorte les devoirs qu'il impose : mais ce n'est pas à lui qu'il appartient de le former ; ce n'est pas à l'illusion d'un moment , à régler le choix de notre vie. En effet , pour choisir , il faut comparer ; et comment le pouvoir , quand un seul objet nous occupe ; quand celui-là même on ne peut le connoître , plongé que l'on est dans l'ivresse et l'aveuglement ?

J'ai rencontré , comme vous pouvez croire , plusieurs femmes atteintes de ce mal dangereux ; j'ai reçu les confidences de quelques-unes. A les entendre , il n'en est point

dont l'amant ne soit un être parfait : mais ces perfections chimériques n'existent que dans leur imagination. Leur tête exaltée ne rêve qu'agréments et vertus ; elles en parent à plaisir celui qu'elles préfèrent : c'est la draperie d'un dieu , portée souvent par un modèle abject : mais quel qu'il soit , à peine l'en ont-elles revêtu , que , dupes de leur propre ouvrage , elles se prosternent pour l'adorer.

Ou votre fille n'aime point Danceny , ou elle éprouve cette même illusion ; elle est commune à tous deux , si leur amour est réciproque. Ainsi votre raison , pour les unir à jamais , se réduit à la certitude qu'ils ne se connoissent pas , qu'ils ne peuvent se connoître. Mais , me direz-vous , M. de Gercourt et ma fille se connoissent-ils davantage ? Non , sans doute ; mais au moins ne s'abusent-ils pas , ils s'ignorent seulement. Qu'arrive-t-il dans ce cas entre deux époux , que je suppose honnêtes ? c'est que chacun d'eux étudie l'autre , s'observe vis-à-vis de lui , cherche et reconnoît bientôt ce qu'il faut qu'il cède de ses goûts et de ses volontés , pour la tranquillité commune.

Ces légers sacrifices se font sans peine , parce qu'ils sont réciproques , et qu'on les a prévus : bientôt ils font naître une bienveillance mutuelle ; et l'habitude , qui fortifie tous les penchans qu'elle ne détruit pas , amène peu-à-peu cette douce amitié , cette tendre confiance , qui , jointes à l'estime , forment , ce me semble , le véritable , le solide bonheur des mariages.

Les illusions de l'amour peuvent être plus douces ; mais qui ne sait aussi qu'elles sont moins durables ? et quels dangers n'amène pas le moment qui les détruit ! C'est alors que les moindres défauts paroissent choquans et insupportables , par le contraste qu'ils forment avec l'idée de perfection qui nous avoit séduits. Chacun des deux époux croit cependant que l'autre seul a changé , et que lui vaut toujours ce qu'un moment d'erreur l'avoit fait apprécier. Le charme qu'il n'éprouve plus , il s'étonne de ne le plus faire naître ; il en est humilié : la vanité blessée aigrit les esprits , augmente les torts , produit l'humeur , enfante la haine ; et de frivoles plaisirs sont payés enfin par de longues infortunes.

Voilà , ma chère amie , ma façon de penser sur l'objet qui nous occupe ; je ne la défends pas , je l'expose seulement ; c'est à vous à décider. Mais si vous persistez dans votre avis , je vous demande de me faire connoître les raisons qui auront combattu les miennes : je serai bien aise de m'éclairer auprès de vous , et sur-tout d'être rassurée sur le sort de votre aimable enfant , dont je desire bien ardemment le bonheur , et par mon amitié pour elle , et par celle qui m'unit à vous pour la vie.

Paris , ce 4 octobre 17**.

LETTRE CV.

*La marquise DE MERTEUIL à CÉCILE
VOLANGES.*

EH bien ! petite , vous voilà donc bien fâchée , bien honteuse ! et ce M. de Valmont est un méchant homme , n'est-ce pas ? Comment ! il ose vous traiter comme la femme qu'il aimeroit le mieux ! Il vous apprend ce que vous mouriez d'envie de savoir ! En

vérité, ces procédés-là sont impardonnables. Et vous, de votre côté, vous voulez garder votre sagesse pour votre amant (qui n'en abuse pas;) vous ne chérissez de l'amour que les peines, et non les plaisirs! Rien de mieux, et vous figurerez à merveille dans un roman. De la passion, de l'infortune, de la vertu par-dessus tout, que de belles choses! Au milieu de ce brillant cortège, on s'ennuie quelquefois à la vérité, mais on le rend bien.

Voyez donc, la pauvre enfant, comme elle est à plaindre! Elle avoit les yeux battus le lendemain! et que direz-vous donc, quand ce seront ceux de votre amant? Allez, mon bel ange, vous ne les aurez pas toujours ainsi; tous les hommes ne sont pas des Valmont. Et puis, ne plus oser lever ces yeux-là! Oh! par exemple, vous avez eu bien raison; tout le monde y auroit lu votre aventure. Croyez-moi cependant, s'il en étoit ainsi, nos femmes et même nos demoiselles auroient le regard plus modeste.

Malgré les louanges que je suis forcée de vous donner, comme vous voyez, il faut convenir pourtant que vous avez manqué

votre chef-d'œuvre ; c'étoit de tout dire à votre maman. Vous aviez si bien commencé ! déjà vous étiez jetée dans ses bras , vous sanglotiez , elle pleuroit aussi : quelle scène pathétique ! et quel dommage de ne l'avoir pas achevée ? Votre tendre mère , toute ravie d'aise , et pour aider à votre vertu , vous auroit cloîtrée pour toute votre vie ; et là vous auriez aimé Danceny tant que vous auriez voulu , sans rivaux et sans péché : vous vous seriez désolée tout à votre aise ; et Valmont , à coup sûr , n'auroit pas été troubler votre douleur par de contraires plaisirs.

Sérieusement , peut-on , à quinze ans passés , être enfant comme vous l'êtes ? Vous avez bien raison de dire que vous ne méritez pas mes bontés. Je voulois pourtant être votre amie : vous en avez besoin peut-être avec la mère que vous avez , et le mari qu'elle veut vous donner ! Mais si vous ne vous formez pas davantage , que voulez-vous qu'on fasse de vous ! Que peut-on espérer , si ce qui fait venir l'esprit aux filles , semble au contraire vous l'ôter ?

Si vous pouviez prendre sur vous de rai-

sonner un moment, vous trouveriez bientôt que vous devez vous féliciter au lieu de vous plaindre. Mais vous êtes honteuse, et cela vous gêne ! Eh ! tranquillisez-vous ; la honte que cause l'amour, est comme sa douleur : on ne l'éprouve qu'une fois. On peut encore la feindre après ; mais on ne la sent plus. Cependant le plaisir reste, et c'est bien quelque chose. Je crois même avoir démêlé, à travers votre petit bavardage, que vous pourriez le compter pour beaucoup. Allons, un peu de bonne-foi. Là, ce trouble qui vous empêchoit *de faire comme vous disiez*, qui vous faisoit trouver *si difficile de se défendre*, qui vous rendoit *comme fâchée* quand Valmont s'en est allé, étoit-ce bien la honte qui le causoit ? ou si c'étoit le plaisir ? et *ses façons de dire auxquelles on ne sait comment répondre*, cela ne viendrait-il pas de *ses façons de fuir* ? Ah, petite fille, vous mentez, et vous mentez à votre amie ! Cela n'est pas bien. Mais brisons là.

Ce qui, pour tout le monde, seroit un plaisir, et pourroit n'être que cela, devient dans votre situation un véritable bonheur.

En effet , placée entre une mère dont il vous importe d'être aimée , et un amant dont vous desirez de l'être toujours , comment ne voyez-vous pas que le seul moyen d'obtenir ces succès opposés , est de vous occuper d'un tiers ? Distraite par cette nouvelle aventure , tandis que vis-à-vis de votre maman vous aurez l'air de sacrifier à votre soumission pour elle un goût qui lui déplait , vous acquerez vis-à-vis de votre amant l'honneur d'une belle défense. En l'assurant sans cesse de votre amour , vous ne lui en accorderez pas les dernières preuves. Ces refus , si peu pénibles dans le cas où vous serez , il ne manquera pas de les mettre sur le compte de votre vertu ; il s'en plaindra peut-être , mais il vous en aimera davantage , et pour avoir le double mérite , aux yeux de l'un , de sacrifier l'amour , à ceux de l'autre d'y résister , il ne vous en coûtera que d'en goûter les plaisirs. O combien de femmes ont perdu leur réputation , qui l'eussent conservée avec soin , si elles avoient pu la soutenir par de pareils moyens !

Ce parti que je vous propose , ne vous paroît-il pas le plus raisonnable comme

le plus doux ? Savez-vous ce que vous avez gagné à celui que vous avez pris ? c'est que votre maman a attribué votre redoublement de tristesse à un redoublement d'amour, qu'elle en est outrée , et que pour vous en punir elle n'attend que d'en être plus sûre. Elle vient de m'en écrire ; elle tentera tout pour obtenir cet aveu de vous-même. Elle ira , peut-être , me dit-elle , jusqu'à vous proposer Danceny pour époux ; et cela , pour vous engager à parler. Et si , vous laissant séduire par cette trompeuse tendresse, vous répondiez selon votre cœur, bientôt renfermée pour long-temps , peut-être pour toujours, vous pleureriez à loisir votre aveugle crédulité.

Cette ruse qu'elle veut employer contre vous , il faut la combattre par une autre. Commencez donc , en lui montrant moins de tristesse , à lui faire croire que vous songez moins à Danceny. Elle se persuadera d'autant plus facilement , que c'est l'effet ordinaire de l'absence ; et elle vous en saura d'autant plus de gré , qu'elle y trouvera une occasion de s'applaudir de sa prudence, qui lui a suggéré ce moyen. Mais si , conser-

vant quelque doute , elle persistoit pourtant à vous éprouver , et qu'elle vînt à vous parler de mariage , renfermez - vous , en fille bien née , dans une parfaite soumission. Au fait , qu'y risquez-vous ? Pour ce qu'on fait d'un mari , l'un vaut toujours bien l'autre ; et le plus incommode est encore moins gênant qu'une mère.

Une fois plus contente de vous , votre maman vous mariera enfin ; et alors , plus libre dans vos démarches , vous pourrez , à votre choix , quitter Valmont pour prendre Danceny , ou même les garder tous deux. Car , prenez-y garde , votre Danceny est gentil ; mais c'est un de ces hommes qu'on a quand on veut et tant qu'on veut : on peut donc se mettre à l'aise avec lui. Il n'en est pas de même de Valmont : on le garde difficilement ; et il est dangereux de le quitter. Il faut avec lui beaucoup d'adresse , ou , quand on n'en a pas , beaucoup de docilité. Mais aussi , si vous pouviez parvenir à vous l'attacher comme ami , ce seroit là un bonheur ! il vous mettroit tout de suite au premier rang de nos femmes à la mode. C'est comme cela qu'on acquiert

une consistance dans le monde , et non pas à rougir et à pleurer , comme quand vos religieuses vous faisoient dîner à genoux.

Vous tâcherez donc , si vous êtes sage , de vous raccommoder avec Valmont , qui doit être très en colère contre vous ; et comme il faut savoir réparer ses sottises , ne craignez pas de lui faire quelques avances ; aussi - bien apprendrez - vous bientôt , que si les hommes nous font les premières , nous sommes presque toujours obligées de faire les secondes. Vous avez un prétexte pour celles-ci ; car il ne faut pas que vous gardiez cette lettre ; et j'exige de vous de la remettre à Valmont aussi-tôt que vous l'aurez lue. N'oubliez pas pourtant de la recacheter auparavant. D'abord , c'est qu'il faut vous laisser le mérite de la démarche que vous ferez vis-à-vis de lui , et qu'elle n'ait pas l'air de vous avoir été conseillée ; et puis , c'est qu'il n'y a que vous au monde , dont je sois assez l'amie pour vous parler comme je fais.

Adieu , bel ange ; suivez mes conseils , et vous me manderez si vous vous en trouvez bien.

P. S. A propos, j'oubliois..... un mot encore. Voyez donc à soigner davantage votre style. Vous écrivez toujours comme un enfant. Je vois bien d'où cela vient; c'est que vous dites tout ce que vous pensez, et rien de ce que vous ne pensez pas. Cela peut passer ainsi de vous à moi, qui devons n'avoir rien de caché l'une pour l'autre : mais avec tout le monde ! avec votre amant surtout ! vous auriez toujours l'air d'une petite sotte. Vous voyez bien que quand vous écrivez à quelqu'un, c'est pour lui et non pas pour vous : vous devez donc moins chercher à lui dire ce que vous pensez, que ce qui lui plaît davantage.

Adieu, mon cœur : je vous embrasse au lieu de vous gronder, dans l'espérance que vous serez plus raisonnable.

Paris, ce 4 octobre 17**.

L E T T R E C V I.

*La marquise DE MERTEUIL au vicomte
DE VALMONT.*

A merveille , Vicomte , et pour le coup , je vous aime à la fureur ! Au reste , après la première de vos deux lettres , on pouvoit s'attendre à la seconde : aussi ne m'a-t-elle point étonnée ; et tandis que déjà fier de vos succès à venir , vous en sollicitiez la récompense , et que vous me demandiez si j'étois prête , je voyois bien que je n'avois pas tant besoin de me presser. Oui , d'honneur ; en lisant le beau récit de cette scène tendre , et qui vous avoit si *vivement ému* ; en voyant votre retenue , digne des plus beaux temps de notre chevalerie , j'ai dit vingt fois : voilà une affaire manquée !

Mais c'est que cela ne pouvoit pas être autrement. Que voulez-vous que fasse une pauvre femme qui se rend , et qu'on ne prend pas ? Ma foi , dans ce cas-là , il faut au moins sauver l'honneur ; et c'est ce qu'a fait votre Présidente. Je sais bien que pour moi ,
qui

qui ai senti que la marche qu'elle a prise n'est vraiment pas sans quelqu'effet, je me propose d'en faire usage, pour mon compte, à la première occasion un peu sérieuse qui se présentera : mais je promets bien que si celui pour qui j'en ferai les frais, n'en profite pas mieux que vous, il peut assurément renoncer à moi pour toujours.

Vous voilà donc absolument réduit à rien ! et cela entre deux femmes, dont l'une étoit déjà au lendemain, et l'autre ne demandoit pas mieux que d'y être ! Eh bien ! vous allez croire que je me vante, et dire qu'il est facile de prophétiser après l'événement ; mais je peux vous jurer que je m'y attendois. C'est que réellement vous n'avez pas le génie de votre état ; vous n'en savez que ce que vous en avez appris, et vous n'inventez rien. Aussi, dès que les circonstances ne se prêtent plus à vos formules d'usage, et qu'il vous faut sortir de la route ordinaire, vous restez court comme un écolier. Enfin, un enfantillage, d'une part ; de l'autre, un retour de pruderie, parce qu'on ne les éprouve pas tous les jours, suffisent pour vous déconcerter ; et vous ne

savez ni les prévenir, ni y remédier. Ah ; Vicomte ! Vicomte ! vous m'apprenez à ne pas juger les hommes par leurs succès ; et bientôt, il faudra dire de vous : Il fut brave un tel jour. Et quand vous avez fait sottises sur sottises, vous recourez à moi ! Il semble que je n'aie rien autre chose à faire que de les réparer. Il est vrai que ce seroit bien assez d'ouvrage.

Quoi qu'il en soit de ces deux aventures, l'une est entreprise contre mon gré, et je ne m'en mêle point ; pour l'autre, comme vous y avez mis quelque complaisance pour moi, j'en fais mon affaire. La lettre que je joins ici, que vous lirez d'abord ; et que vous remettrez ensuite à la petite Volanges, est plus que suffisante pour vous la ramener : mais, je vous en prie, donnez quelques soins à cet enfant, et faisons-en, de concert, le désespoir de sa mère et de Gercourt. Il n'y a pas à craindre de forcer les doses. Je vois clairement que la petite personne n'en sera point effrayée ; et nos vœux sur elle une fois remplies, elle deviendra ce qu'elle pourra.

Je me désintéresse entièrement sur son

compte. J'avois eu quelqu'envie d'en faire au moins une intrigante subalterne, et de la prendre pour jouer *les seconds* sous moi : mais je vois qu'il n'y a pas d'étoffe ; elle a une sotte ingénuité qui n'a pas cédé même au spécifique que vous avez employé, lequel pourtant n'en manque guère ; et c'est, selon moi, la maladie la plus dangereuse que femme puisse avoir. Elle dénote, surtout, une foiblesse de caractère presque toujours incurable, et qui s'oppose à tout ; de sorte que tandis que nous nous occupons à former cette petite fille pour l'intrigue, nous n'en ferions qu'une femme facile. Or, je ne connois rien de si plat que cette facilité de bêtise, qui se rend sans savoir ni comment ni pourquoi, uniquement parce qu'on l'attaque et qu'elle ne sait pas résister. Ces sortes de femmes ne sont absolument que des machines à plaisir.

Vous me direz qu'il n'y a qu'à n'en faire que cela, et que c'est assez pour nos projets. A la bonne heure ! mais n'oublions pas que de ces machines-là, tout le monde parvient bientôt à en connoître les ressorts et les moteurs ; ainsi, que pour se servir de

celle-ci sans danger , il faut se dépêcher , s'arrêter de bonne heure , et la briser ensuite. A la vérité , les moyens ne nous manqueront pas pour nous en défaire , et Gercourt , la fera toujours bien enfermer , quand nous voudrons. Au fait , quand il ne pourra plus douter de sa déconvenue , quand elle sera bien publique et bien notoire , que nous importe qu'il se venge , pourvu qu'il ne se console pas ? Ce que je dis du mari , vous le pensez sans doute de la mère ; ainsi cela vaut fait.

Ce parti que je crois le meilleur , et auquel je me suis arrêtée , m'a décidée à mener la jeune personne un peu vite , comme vous verrez par ma lettre ; cela rend aussi très-important de ne rien laisser entre ses mains qui puisse nous compromettre , et je vous prie d'y avoir attention. Cette précaution une fois prise , je me charge du moral ; le reste vous regarde. Si pourtant nous voyons par la suite que l'ingénuité se corrige , nous serons toujours à temps de changer de projet. Il n'en auroit pas moins fallu , un jour ou l'autre , nous occuper de ce que nous allons faire : dans aucun cas , nos soins ne seront perdus.

Savez-vous que les miens ont risqué de l'être, et que l'étoile de Gercourt a pensé l'emporter sur ma prudence? madame de Volanges n'a-t-elle pas eu un moment de foiblesse maternelle? ne vouloit-elle pas donner sa fille à Daniceny? C'étoit là ce qu'annonçoit cet intérêt plus tendre, que vous aviez remarqué *le lendemain*. C'est encore vous qui auriez été cause de ce beau chef-d'œuvre! Heureusement, la tendre mère m'en a écrit, et j'espère que ma réponse l'en dégoûtera. J'y parle tant vertu, et sur-tout je la cajole tant, qu'elle doit trouver que j'ai raison.

Je suis fâchée de n'avoir pas eu le temps de prendre copie de ma lettre, pour vous édifier sur l'austérité de ma morale. Vous verriez comme je méprise les femmes assez dépravées pour avoir un amant! Il est si commode d'être rigoriste dans ses discours! cela ne nuit jamais qu'aux autres, et ne nous gêne aucunement. Et puis je n'ignore pas que la bonne dame a eu ses petites foiblesses comme une autre, dans son jeune temps, et je n'étois pas fâchée de l'humilier au moins dans sa conscience;

cela me consolait un peu des louanges que je lui donnois contre la mienne. C'est ainsi que dans la même lettre, l'idée de nuire à Gercourt m'a donné le courage d'en dire du bien.

Adieu, Vicomte ; j'approuve beaucoup le parti que vous prenez de rester quelque temps où vous êtes. Je n'ai point de moyens pour hâter votre marche : mais je vous invite à vous désennuyer avec notre commune pupille. Pour ce qui est de moi, malgré votre citation polie, vous voyez bien qu'il faut encore attendre ; et vous conviendrez, sans doute, que ce n'est pas ma faute.

Paris, ce 4 octobre 17**.

L E T T R E C V I I .

AZOLAN au vicomte DE VALMONT.

M O N S I E U R ,

Conformément à vos ordres, j'ai été aussitôt la réception de votre lettre chez M. Bertrand , qui m'a remis les vingt-cinq louis , comme vous lui aviez ordonné. Je lui en avois demandé deux de plus pour Philippe , à qui j'avois dit de partir sur-le-champ , comme Monsieur me l'avoit mandé , et qui n'avoit pas d'argent : mais , monsieur votre homme d'affaires n'a pas voulu , en disant qu'il n'avoit pas d'ordre de ça de vous. J'ai donc été obligé de les donner de moi , et Monsieur m'en tiendra compte , si c'est sa bonté.

Philippe est parti hier au soir. Je lui ai bien recommandé de ne pas quitter le cabaret , afin qu'on puisse être sûr de le trouver si on en a besoin.

J'ai été tout de suite après chez madame

la Présidente pour voir mademoiselle Julie : mais elle étoit sortie , et je n'ai parlé qu'à La Fleur , de qui je n'ai pu rien savoir , parce que depuis son arrivée il n'avoit été à l'hôtel qu'à l'heure des repas. C'est le second qui a fait tout le service , et Monsieur sait bien que je ne connoissois pas celui-là. Mais j'ai commencé aujourd'hui.

Je suis retourné ce matin chez mademoiselle Julie , et elle a paru bien aise de me voir. Je l'ai interrogée sur la cause du retour de sa maîtresse ; mais elle m'a dit n'en rien savoir ; et je crois qu'elle a dit vrai. Je lui ai reproché de ne pas m'avoir averti de son départ , et elle m'a assuré qu'elle ne l'avoit su que le soir même en allant coucher Madame ; si bien qu'elle a passé toute la nuit à ranger , et que la pauvre fille n'a pas dormi deux heures. Elle n'est sortie ce soir-là de la chambre de sa maîtresse qu'à une heure passée , et elle l'a laissée qui se mettoit seulement à écrire. Le matin , madame de Tourvel , en partant , a remis une lettre au concierge du château. Mademoiselle Julie ne sait pas pour qui : elle dit que c'étoit peut-être

pour Monsieur ; mais Monsieur ne m'en parle pas.

Pendant tout le vòyage , Madame a eu un grand capuchon sur sa figure , ce qui faisoit qu'on ne pouvoit la voir : mais mademoiselle Julie croit être sûre qu'elle a pleuré souvent. Elle n'a pas dit une parole pendant la route , et elle n'a pas voulu s'arrêter à **** (1) , comme elle avoit fait en allant ; ce qui n'a pas fait trop de plaisir à mademoiselle Julie , qui n'avoit pas déjeûné. Mais , comme je lui ai dit , les maîtres sont les maîtres.

En arrivant , Madame s'est couchée : mais elle n'est restée au lit que deux heures. En se levant , elle a fait venir son suisse , et lui a donné ordre de ne laisser entrer personne. Elle n'a point fait de toilette du tout. Elle s'est mise à table pour dîner ; mais elle n'a mangé qu'un peu de potage , et elle en est sortie tout de suite. On lui a porté son café chez elle , et mademoiselle Julie est entrée en même temps. Elle a trouvé sa

(1) Toujours le même village , à moitié chemin de la route.

maîtresse qui rangeoit des papiers dans son secrétaire, et elle a vu que c'étoit des lettres. Je parierois bien que ce sont celles de Monsieur; et des trois qui lui sont arrivées dans l'après-midi, il y en a une qu'elle avoit encore devant elle tout au soir! Je suis bien sûr que c'est encore une de Monsieur. Mais pourquoi donc est-ce qu'elle s'en est allée comme ça? ça m'étonne moi! au reste, sûrement que Monsieur le sait bien? et ce ne sont pas mes affaires.

Madame la Présidente est allée l'après-midi dans la bibliothèque, et elle y a pris deux livres qu'elle a emportés dans son boudoir: mais mademoiselle Julie assure qu'elle n'a pas lu dedans un quart-d'heure dans toute la journée, et qu'elle n'a fait que lire cette lettre, rêver et être appuyée sur sa main. Comme j'ai imaginé que Monsieur seroit bien aise de savoir quels sont ces livres-là, et que mademoiselle Julie ne le savoit pas, je me suis fait mener aujourd'hui dans la bibliothèque, sous prétexte de la voir. Il n'y a de vuide que pour deux livres: l'un est le second volume des *Pensées chrétiennes*; et l'autre, le premier d'un

livre qui a pour titre *Clarisse*. J'écris bien comme il y a : Monsieur saura peut-être ce que c'est.

Hier au soir , Madame n'a pas soupé ; elle n'a pris que du thé.

Elle a sonné de bonne heure ce matin ; elle a demandé ses chevaux tout de suite , et elle a été , avant neuf heures , aux Feuillans , où elle a entendu la messe. Elle a voulu se confesser ; mais son confesseur étoit absent , et il ne reviendra pas de huit à dix jours. J'ai cru qu'il étoit bon de mander cela à Monsieur.

Elle est rentrée ensuite , elle a déjeuné , et puis s'est mise à écrire , et elle y est restée jusqu'à près d'une heure. J'ai trouvé occasion de faire bientôt ce que Monsieur desiroit le plus , car c'est moi qui ai porté les lettres à la poste. Il n'y en avoit pas pour madame de Volanges : mais j'en envoie une à Monsieur , qui étoit pour M. le Président : il m'a paru que ça devoit être la plus intéressante. Il y en avoit une aussi pour madame de Rosemonde ; mais j'ai imaginé que Monsieur la verroit toujours bien quand il voudroit , et je l'ai laissé partir.

Au reste, Monsieur saura bien tout, puisque madame la Présidente lui écrit aussi. J'aurai par la suite toutes celles qu'il voudra ; car c'est presque toujours mademoiselle Julie qui les remet aux gens, et elle m'a assuré que, par amitié pour moi, et puis aussi pour Monsieur, elle feroit volontiers ce que je voudrois.

Elle n'a pas même voulu de l'argent que je lui ai offert : mais je pense bien que Monsieur voudra lui faire quelque petit présent ; et si c'est sa volonté, et qu'il veuille m'en charger, je saurai aisément ce qui lui fera plaisir.

J'espère que Monsieur ne trouvera pas que j'aie mis de la négligence à le servir, et j'ai bien à cœur de me justifier des reproches qu'il me fait. Si je n'ai pas su le départ de madame la Présidente, c'est au contraire mon zèle pour le service de Monsieur qui en est cause, puisque c'est lui qui m'a fait partir à trois heures du matin ; ce qui fait que je n'ai pas vu mademoiselle Julie la veille, au soir, comme de coutume, ayant été coucher au Tournebride, pour ne pas réveiller dans le château.

Quant à ce que Monsieur me reproche d'être souvent sans argent, d'abord, c'est que j'aime à me tenir proprement, comme Monsieur peut voir; et puis, il faut soutenir l'honneur de l'habit qu'on porte : je sais bien que je devrois peut-être un peu épargner pour la suite; mais je me confie entièrement dans la générosité de Monsieur, qui est si bon maître.

Pour ce qui est d'entrer au service de madame de Tourvel, en restant à celui de Monsieur, j'espère que Monsieur ne l'exigera pas de moi. C'étoit bien différent chez madame la duchesse; mais assurément je n'irai pas porter la livrée, et encore une livrée de robe, après avoir eu l'honneur d'être chasseur de Monsieur. Pour tout ce qui est du reste, Monsieur peut disposer de celui qui a l'honneur d'être, avec autant de respect que d'affection, son très-humble serviteur.

ROUX AZOLAN, chasseur.

Paris, ce 5 octobre 17**, à onze heures du soir.

L E T T R E C V I I I.

*La présidente DE TOURVEL à madame
DE ROSEMONDE.*

O mon indulgente mère ! que j'ai de graces à vous rendre, et que j'avois besoin de votre lettre ! Je l'ai lue et relue sans cesse : je ne pouvois pas m'en détacher. Je lui dois les seuls momens moins pénibles que j'aie passés depuis mon départ. Comme vous êtes bonne ! la sagesse , la vertu , savent donc compâtir à la foiblesse ! vous avez pitié de mes maux ! ah ! si vous les connoissiez ! ils sont affreux ! Je croyois avoir éprouvé les peines de l'amour ; mais le tourment inexprimable , celui qu'il faut avoir senti pour en avoir l'idée , c'est de se séparer de ce qu'on aime , de s'en séparer pour toujours ! . . . Oui , la peine qui m'accable aujourd'hui reviendra demain , après-demain , toute ma vie ! Mon Dieu , que je suis jeune encore , et qu'il me reste de temps à souffrir !

Être soi-même l'artisan de son malheur ; se déchirer le cœur de ses propres mains ;

et tandis qu'on souffre ces douleurs insupportables , sentir à chaque instant qu'on peut les faire cesser d'un mot , et que ce mot soit un crime ! ah ! mon amie !

Quand j'ai pris ce parti si pénible de m'éloigner de lui , j'espérois que l'absence augmenteroit mon courage et mes forces : combien je me suis trompée ! il semble au contraire qu'elle ait achevé de les détruire. J'avois plus à combattre , il est vrai : mais même en résistant , tout n'étoit pas privation ; au moins je le voyois quelquefois ; souvent même , sans oser porter mes regards sur lui , je sentois les siens fixés sur moi : oui , mon amie , je les sentois , il sembloit qu'ils réchauffassent mon ame ; et sans passer par mes yeux , ils n'en arrivoient pas moins à mon cœur. A présent , dans ma pénible solitude , isolée de tout ce qui m'est cher , tête-à-tête avec mon infortune , tous les momens de ma triste existence sont marqués par mes larmes , et rien n'en adoucit l'amertume , nulle consolation ne se mêle à mes sacrifices ; et ceux que j'ai faits jusqu'à présent , n'ont servi qu'à me rendre plus douloureux ceux qui me restent à faire.

Hier encore , je l'ai bien vivement senti. Dans les lettres qu'on m'a remises , il y en avoit une de lui ; on étoit encore à deux pas de moi , que je l'avois reconnue entre les autres. Je me suis levée involontairement ; je tremblois ; j'avois peine à cacher mon émotion ; et cet état n'étoit pas sans plaisir. Restée seule le moment d'après , cette trompeuse douceur s'est bientôt évanouie , et ne m'a laissé qu'un sacrifice de plus à faire. En effet , pouvois-je ouvrir cette lettre , que pourtant je brûlois de lire ? Par la fatalité qui me poursuit , les consolations qui paroissent se présenter à moi , ne font , au contraire , que m'imposer de nouvelles privations ; et celles-ci deviennent plus cruelles encore , par l'idée que M. de Valmont les partage.

Le voilà enfin , ce nom qui m'occupe sans cesse , et que j'ai eu tant de peine à écrire ; l'espèce de reproche que vous m'en faites , m'a véritablement alarmée. Je vous supplie de croire qu'une fausse honte n'a point altéré ma confiance en vous ; et pourquoi craindrois-je de le nommer ? ah ! je rougis de mes sentimens , et non de l'objet qui
les

les cause. Quel autre que lui est plus digne de les inspirer ! Cependant, je ne sais pourquoi ce nom ne se présente point naturellement sous ma plume ; et cette fois encore, j'ai eu besoin de réflexion pour le placer. Je reviens à lui.

Vous me mandez qu'il vous a paru *vivement affecté de mon départ*. Qu'a-t-il donc fait, qu'a-t-il dit ? a-t-il parlé de revenir à Paris ! Je vous prie de l'en détourner autant que vous pourrez. S'il m'a bien jugé, il ne doit pas m'en vouloir de cette démarche : mais il doit sentir aussi que c'est un parti pris sans retour. Un de mes plus grands tourmens, est de ne pas savoir ce qu'il pense. J'ai bien encore là sa lettre. mais vous êtes sûrement de mon avis, je ne dois pas l'ouvrir.

Ce n'est que par vous, mon indulgente amie, que je puis ne pas être entièrement séparée de lui. Je ne veux pas abuser de vos bontés ; je sens à merveille que vos lettres ne peuvent pas être longues : mais vous ne refuserez pas deux mots à votre enfant ; un pour soutenir son courage, et l'au-

tre pour l'en consoler. Adieu, ma respectable amie.

Paris, ce 5 octobre 17**.

LETTRE CIX.

*CÉCILE VOLANGES à la marquise
DE MERTEUIL.*

CE n'est que d'aujourd'hui, Madame, que j'ai remis à M. de Valmont la lettre que vous m'avez fait l'honneur de m'écrire. Je l'ai gardée quatre jours, malgré les frayeurs que j'avois souvent qu'on ne la trouvât, mais je la cachois avec bien du soin; et quand le chagrin me reprenoit, je m'enfermois pour la relire.

Je vois bien que ce que je croyois un si grand malheur, n'en est presque pas un; et il faut avouer qu'il y a bien du plaisir: de façon que je ne m'afflige presque plus. Il n'y a que l'idée de Danceny qui me tourmente toujours quelquefois. Mais il y a déjà tout plein de momens où je n'y songe pas du tout! aussi c'est que M. de Valmont est bien aimable!

Je me suis raccommodée avec lui depuis deux jours : ça m'a été bien facile ; car je ne lui avois encore dit que deux paroles, qu'il m'a dit que si j'avois quelque chose à lui dire, il viendrait le soir dans ma chambre, et je n'ai eu qu'à répondre que je le voulois bien. Et puis, dès qu'il y a été, il n'a pas paru plus fâché que si je ne lui avois jamais rien fait. Il ne m'a grondée qu'après, et encore bien doucement, et c'étoit d'une manière. . . tout comme vous : ce qui m'a prouvé qu'il avoit aussi bien de l'amitié pour moi.

Je ne saurois vous dire combien il m'a raconté de drôles de choses, et que je n'aurois jamais crues, particulièrement sur maman. Vous me feriez bien plaisir de me mander si tout ça est vrai. Ce qui est bien sûr, c'est que je ne pouvois pas me retenir de rire ; si bien qu'une fois j'ai ri aux éclats, ce qui nous a fait bien peur : car maman auroit pu entendre ; et si elle étoit venue voir, qu'est-ce que je serois devenue ! C'est bien pour le coup qu'elle m'auroit remise au couvent.

Comme il faut être prudent, et que,

comme M. de Valmont m'a dit lui-même , pour rien au monde il ne voudroit risquer de me compromettre , nous sommes convenus que dorénavant il viendrait seulement ouvrir la porte , et que nous irions dans sa chambre. Pour là , il n'y a rien à craindre ; j'y ai déjà été hier , et actuellement que je vous écris , j'attends encore qu'il vienne. A présent , Madame , j'espère que vous ne me gronderez plus.

Il y a pourtant une chose qui m'a bien surprise dans votre lettre ; c'est ce que vous me mandez pour quand je serai mariée , au sujet de Danceny et de M. de Valmont. Il me semble qu'un jour à l'opéra , vous me disiez au contraire qu'une fois mariée , je ne pourrais plus aimer que mon mari , et qu'il me faudroit même oublier Danceny : au reste , peut-être que j'avois mal entendu , et j'aime bien mieux que cela soit autrement , parce qu'à présent , je ne craindrai plus tant le moment de mon mariage. Je le desire même , puisque j'aurai plus de liberté ; j'espère qu'alors je pourrai m'arranger de façon à ne plus songer qu'à Danceny. Je sens bien que je ne serai véritablement heu-

reuse qu'avec lui : car à présent son idée me tourmente toujours , et je n'ai de bonheur que quand je peux ne pas penser à lui , ce qui est bien difficile ; et dès que j'y pense , je redeviens chagrine tout de suite.

Ce qui me console un peu , c'est que vous m'assurez que Danceny m'en aimera davantage : mais en êtes-vous bien sûre ? ... Oh ! oui , vous ne voudriez pas me tromper. C'est pourtant plaisant que ce soit Danceny que j'aime , et que M. de Valmont Mais , comme vous dites , c'est peut-être un bonheur ! Enfin , nous verrons.

Je n'ai pas trop entendu ce que vous me marquez au sujet de ma façon d'écrire. Il me semble que Danceny trouve mes lettres bien comme elles sont. Je sens pourtant bien que je ne dois rien lui dire de tout ce qui se passe avec M. de Valmont ; ainsi vous n'avez que faire de craindre.

Maman ne m'a point encore parlé de mon mariage : mais laissez faire ; quand elle m'en parlera , puisque c'est pour m'attraper , je vous promets que je saurai mentir.

Adieu , ma bien bonne amie ; je vous remercie bien , et je vous promets que je n'ou-

blierai jamais toutes vos bontés pour moi. Il faut que je finisse, car il est près d'une heure ; ainsi M. de Valmont ne doit pas tarder.

Du château de . . . ce 10 octobre 17**.

LETTRE CX.

*Le vicomte DE VALMONT à la marquise
DE MERTEUIL.*

*P*UISSANCES du ciel, j'avois une ame pour la douleur ; donnez-m'en une pour la félicité (1) ! C'est, je crois, le tendre Saint-Preux qui s'exprime ainsi. Mieux partagé que lui, je possède à la fois les deux existences. Oui, mon amie, je suis en même temps très-heureux et très-malheureux ; et puisque vous avez mon entière confiance, je vous dois le double récit de mes peines et de mes plaisirs.

Sachez donc que mon ingrate dévote me tient toujours rigueur. J'en suis à ma quatrième lettre renvoyée. J'ai peut-être tort

(1) Nouvelle Héloïse.

de dire la quatrième ; car ayant bien deviné, dès le premier renvoi, qu'il seroit suivi de beaucoup d'autres, et ne voulant pas perdre ainsi mon temps, j'ai pris le parti de mettre mes doléances en lieux communs, de ne point dater : et depuis le second courrier, c'est toujours la même lettre qui va et vient ; je ne fais que changer d'enveloppe. Si ma belle finit comme finissent ordinairement les belles, et s'attendrit un jour au moins de lassitude, elle gardera enfin la missive, et il sera temps alors de me remettre au courant. Vous voyez qu'avec ce nouveau genre de correspondance, je ne peux pas être parfaitement instruit.

J'ai découvert pourtant que la légère personne a changé de confidente : au moins me suis-je assuré que, depuis son départ du château, il n'est venu aucune lettre d'elle pour madame de Volanges, tandis qu'il en est venu deux pour la vieille Rosemonde ; et comme celle-ci ne nous a rien dit, comme elle n'ouvre plus la bouche de *sa chère belle*, dont auparavant elle parloit sans cesse, j'en ai conclu que c'étoit elle qui avoit la confidence. Je présume que d'une

part, le besoin de parler de moi, et de l'autre, la petite honte de revenir vis-à-vis de madame de Volanges sur un sentiment si long-temps désavoué, ont produit cette grande révolution. Je crains encore d'avoir perdu au change : car plus les femmes vieillissent, et plus elles deviennent rêches et sévères. La première lui auroit bien dit plus de mal de moi ; mais celle-ci lui en dira plus de l'amour ; et la sensible prude a bien plus de frayeur du sentiment que de la personne.

Le seul moyen de me mettre au fait, est, comme vous voyez, d'intercepter le commerce clandestin. J'en ai déjà envoyé l'ordre à mon chasseur ; et j'en attends l'exécution de jour en jour. Jusques-là, je ne puis rien faire qu'au hasard : aussi, depuis huit jours, je repasse inutilement tous les moyens connus, tous ceux des romans et de mes mémoires secrets ; je n'en trouve aucun qui convienne, ni aux circonstances de l'aventure, ni au caractère de l'héroïne. La difficulté ne seroit pas de m'introduire chez elle, même la nuit, même encore de l'endormir, et d'en faire une nouvelle Clarisse : mais après plus de deux mois de soins et

de peines , recourir à des moyens qui me soient étrangers ! me traîner servilement sur la trace des autres , et triompher sans gloire ! . . . Non , elle n'aura pas *les plaisirs du vice et les honneurs de la vertu* (1). Ce n'est pas assez pour moi de la posséder , je veux qu'elle se livre. Or , il faut pour cela non-seulement pénétrer jusqu'à elle , mais y arriver de son aveu ; la trouver seule et dans l'intention de m'écouter ; sur-tout , lui fermer les yeux sur le danger , car si elle le voit , elle saura le surmonter ou mourir. Mais mieux je sais ce qu'il faut faire , plus j'en trouve l'exécution difficile ; et dussiez-vous encore vous moquer de moi , je vous avouerai que mon embarras redouble à mesure que je m'en occupe davantage.

La tête m'en tourneroit , je crois , sans les heureuses distractions que me donne notre commune pupille ; c'est à elle que je dois d'avoir encore à faire autre chose que des élégies.

Croiriez-vous que cette petite fille étoit

(1) Nouvelle Héloïse.

tellement effarouchée , qu'il s'est passé trois grands jours avant que votre lettre ait produit tout son effet ? voilà comme une seule idée fausse peut gâter le plus heureux naturel !

Enfin , ce n'est que samedi qu'on est venu tourner autour de moi , et me balbutier quelques mots ; encore prononcés si bas et tellement étouffés par la honte , qu'il étoit impossible de les entendre. Mais la rougeur qu'ils causèrent , m'en fit deviner le sens. Jusques-là , je m'étois tenu fier ; mais fléchi par un si plaisant repentir , je voulus bien promettre d'aller trouver le soir même la jolie pénitente ; et cette grace de ma part fut reçue avec toute la reconnoissance due à un si grand bienfait.

Comme je ne perds jamais de vue ni vos projets ni les miens , j'ai résolu de profiter de cette occasion pour connoître au juste la valeur de cette enfant , et aussi pour accélérer son éducation. Mais pour suivre ce travail avec plus de liberté , j'avois besoin de changer le lieu de nos rendez-vous ; car un simple cabinet , qui sépare la chambre de votre pupille de celle de sa mère , ne pouvoit lui

inspirer assez de sécurité, pour la laisser se déployer à l'aise. Je m'étois donc promis de faire *innocemment* quelque bruit, qui pût lui causer assez de crainte pour la décider à prendre, à l'avenir, un asyle plus sûr; elle m'a encore épargné ce soin.

La petite personne est rieuse; et, pour favoriser sa gaieté, je m'avisai, dans nos entr'actes, de lui raconter toutes les aventures scandaleuses qui me passaient par la tête; et pour les rendre plus piquantes et fixer davantage son attention, je les mettois toutes sur le compte de sa maman, que je me plaisois à chamarrer ainsi de vices et de ridicules.

Ce n'étoit pas sans motif que j'avois fait ce choix; il encourageoit mieux que tout autre ma timide écolière, et je lui inspirois en même temps le plus profond mépris pour sa mère. J'ai remarqué depuis long-temps, que si ce moyen n'est pas toujours nécessaire à employer pour séduire une jeune fille, il est indispensable, et souvent même le plus efficace, quand on veut la dépraver; car celle qui ne respecte pas sa mère, ne se respectera pas elle-même : vérité morale, que je

crois si utile , que j'ai été bien aise de fournir un exemple à l'appui du précepte.

Cependant votre pupille , qui ne songeoit pas à la morale , étouffoit de rire à chaque instant ; et enfin , une fois , elle pensa éclater. Je n'eus pas de peine à lui faire croire qu'elle avoit fait *un bruit affreux*. Je feignis une grande frayeur , qu'elle partagea facilement. Pour qu'elle s'en ressouvînt mieux , je ne permis plus au plaisir de reparoître , et la laissai seule trois heures plutôt que de coutume : aussi convînmes-nous , en nous séparant , que dès le lendemain ce seroit dans ma chambre que nous nous rassemblerions.

Je l'y ai déjà reçue deux fois ; et dans ce court intervalle l'écolière est devenue presque aussi savante que le maître. Oui , en vérité , je lui ai tout appris , jusqu'aux complaisances ! je n'ai excepté que les précautions.

Ainsi occupé toute la nuit , j'y gagne de dormir une grande partie du jour ; et comme la société actuelle du château n'a rien qui m'attire , à peine paroiss-je une heure au salon dans la journée. J'ai même d'aujourd'hui , pris le parti de manger dans ma

chambre , et je ne compte plus la quitter que pour de courtes promenades. Ces bizarreries passent sur le compte de ma santé. J'ai déclaré que j'étois *perdu de vapeurs* ; j'ai annoncé aussi un peu de fièvre. Il ne m'en coûte que de parler d'une voix lente et éteinte. Quant au changement de ma figure, fiez-vous-en à votre pupille. *L'amour y pourvoira* (1).

J'occupe mon loisir, en rêvant aux moyens de reprendre sur mon ingrate, les avantages que j'ai perdus , et aussi à composer une espèce de catéchisme de débauche , à l'usage de mon écolière. Je m'amuse à n'y rien nommer que par le mot technique ; et je ris d'avance de l'intéressante conversation que cela doit fournir entre elle et Gercourt, la première nuit de leur mariage. Rien n'est plus plaisant que l'ingénuité avec laquelle elle se sert déjà du peu qu'elle sait de cette langue ! elle n'imagine pas qu'on puisse parler autrement. Cette enfant est réellement séduisante ! Ce contraste de la candeur naïve avec le langage de l'effronterie , ne laisse

(1) REGNARD, *Folies amoureuses*.

pas de faire de l'effet ; et , je ne sais pourquoi , il n'y a plus que les choses bizarres qui me plaisent.

Peut-être je me livre trop à celle-ci , puisque j'y compromets mon temps et ma santé : mais j'espère que ma feinte maladie , outre qu'elle me sauvera l'ennui du salon , pourra m'être encore de quelque utilité auprès de l'austère dévote , dont la vertu tigresse s'allie pourtant avec la douce sensibilité ! Je ne doute pas qu'elle ne soit déjà instruite de ce grand événement , et j'ai beaucoup d'envie de savoir ce qu'elle en pense ; d'autant plus que je parierois bien qu'elle ne manquera pas de s'en attribuer l'honneur. Je réglerai l'état de ma santé , sur l'impression qu'il fera sur elle.

Vous voilà , ma belle amie , au courant de mes affaires comme moi-même. Je desire avoir bientôt des nouvelles plus intéressantes à vous apprendre ; et je vous prie de croire que , dans le plaisir que je m'en promets , je compte pour beaucoup la récompense que j'attends de vous.

Du château de. . . ce 11 octobre 17**.

L E T T R E C X I.

*Le comte DE GERCOURT à madame
DE VOLANGES.*

Tout paroît, Madame, devoir être tranquille dans ce pays; et nous attendons, de jour en jour, la permission de rentrer en France. J'espère que vous ne douterez pas que je n'aie toujours le même empressement à m'y rendre, et à y former les nœuds qui doivent m'unir à vous et à mademoiselle de Volanges. Cependant M. le duc de.... mon cousin, et à qui vous savez que j'ai tant d'obligations, vient de me faire part de son rappel de Naples. Il me mande qu'il compte passer par Rome, et voir, dans sa route, la partie d'Italie qui lui reste à connoître. Il m'engage à l'accompagner dans ce voyage, qui sera environ de six semaines ou deux mois. Je ne vous cache pas qu'il me seroit agréable de profiter de cette occasion; sentant bien qu'une fois marié, je prendrai difficilement le temps de faire d'autres absences que celles que mon service exigera.

Peut-être aussi seroit-il plus convenable d'attendre l'hiver pour ce mariage ; puisque ce ne peut être qu'alors que tous mes parens seront rassemblés à Paris ; et nommément M. le marquis D. . . . à qui je dois l'espoir de vous appartenir. Malgré ces considérations , mes projets à cet égard seront absolument subordonnés aux vôtres , et pour peu que vous préféreriez vos premiers arrangemens , je suis prêt à renoncer aux miens. Je vous prie seulement de me faire savoir le plutôt possible vos intentions à ce sujet. J'attendrai votre réponse ici , et elle seule réglera ma conduite.

Je suis avec respect , Madame , et avec tous les sentimens qui conviennent à un fils ,
votre très-humble , etc.

Le comte DE GERCOURT.

Bastia , ce 10 octobre 17**.

LETTRE

L E T T R E C X I I.

*Madame DE ROSEMONDE à la présidente
DE TOURVEL.*

(Dictée seulement).

J E ne reçois qu'à l'instant même, ma chère belle, votre lettre du 11 (1), et les doux reproches qu'elle contient. Convenez que vous aviez bien envie de m'en faire davantage ; et que si vous ne vous étiez pas ressouvenue que vous étiez *ma fille*, vous m'auriez réellement grondée. Vous auriez été pourtant bien injuste ! C'étoit le desir et l'espoir de pouvoir vous répondre moi-même, qui me faisoit différer chaque jour ; et vous voyez qu'encore aujourd'hui, je suis obligée d'emprunter la main de ma femme-de-chambre. Mon malheureux rhumatisme m'a repris, il s'est niché cette fois sur le bras droit, et je suis absolument manchotte. Voilà ce que c'est, jeune et fraîche comme vous êtes,

(1) Cette lettre ne s'est pas retrouvée.

d'avoir une si vieille amie ! on souffre de ses incommodités.

Aussi - tôt que mes douleurs me donneront un peu de relâche , je me promets bien de causer longuement avec vous. En attendant, sachez seulement que j'ai reçu vos deux lettres ; qu'elles auroient redoublé, s'il étoit possible, ma tendre amitié pour vous ; et que je ne cesserai jamais de prendre part, bien vivement, à tout ce qui vous intéresse.

Mon neveu est aussi un peu indisposé, mais sans aucun danger, et sans qu'il faille en prendre aucune inquiétude ; c'est une incommodité légère, qui, à ce qu'il me semble, affecte plus son humeur que sa santé. Nous ne le voyons presque plus.

Sa retraite et votre départ ne rendent pas notre petit cercle plus gai. La petite Volanges, sur-tout, vous trouve furieusement à dire, et bâille, tant que la journée dure, à avaler ses poings. Particulièrement, depuis quelques jours, elle nous fait l'honneur de s'endormir profondément toutes les après-dinées.

Adieu, ma chère belle ; je suis pour toujours votre bien bonne amie, votre maman, votre sœur même, si mon grand âge me

permettoit ce titre. Enfin, je vous suis attachée par tous les plus tendres sentimens.

Signé ADÉLAÏDE, pour madame
DE ROSEMONDE.

Du château de . . . ce 14 octobre 17**.

LETTRE CXIII.

*La marquise DE MERTEUIL au vicomte
DE VALMONT.*

JE crois devoir vous prévenir, Vicomte, qu'on commence à s'occuper de vous à Paris; qu'on y remarque votre absence, et que déjà on en devine la cause. J'étois hier à un souper fort nombreux; il y fut dit positivement que vous étiez retenu au village par un amour romanesque et malheureux : aussitôt la joie se peignit sur le visage de tous les envieux de vos succès, et de toutes les femmes que vous avez négligées. Si vous m'en croyez, vous ne laisserez pas prendre consistance à ces bruits dangereux, et vous viendrez sur-le-champ les détruire par votre présence.

Songez que si une fois vous laissez perdre l'idée qu'on ne vous résiste pas, vous éprouverez bientôt qu'on vous résistera en effet plus facilement; que vos rivaux vont aussi perdre leur respect pour vous, et oser vous combattre : car, lequel d'entre eux ne se croit pas plus fort que la vertu ? Songez sur-tout que dans la multitude des femmes que vous avez affichées, toutes celles que vous n'avez pas eues vont tenter de détromper le public, tandis que les autres s'efforceront de l'abuser. Enfin, il faut vous attendre à être apprécié peut-être autant au-dessous de votre valeur, que vous l'avez été au-dessus jusqu'à présent.

Revenez donc, Vicomte, et ne sacrifiez pas votre réputation à un caprice puéril. Vous avez fait tout ce que nous voulions de la petite Volanges; et pour votre Présidente, ce ne sera pas apparemment en restant à dix lieues d'elle, que vous vous en passerez la fantaisie. Croyez-vous qu'elle ira vous chercher ? Peut-être ne songe-t-elle déjà plus à vous, ou ne s'en occupe-t-elle encore que pour se féliciter de vous avoir humilié. Au moins ici, pourrez-vous trouver quelque

occasion de reparoître avec éclat , et vous en avez besoin ; et quand vous vous obstineriez à votre ridicule aventure , je ne vois pas que votre retour y puisse rien au contraire.

En effet , si votre Présidente *vous adore* , comme vous me l'avez tant dit et si peu prouvé , son unique consolation , son seul plaisir , doivent être à présent de parler de vous , et de savoir ce que vous faites , ce que vous dites , ce que vous pensez , et jusqu'à la moindre des choses qui vous intéressent. Ces misères là prennent du prix , en raison des privations qu'on éprouve. Ce sont les miettes de pain tombantes de la table du riche : celui-ci les dédaigne ; mais le pauvre les recueille avidement et s'en nourrit. Or , la pauvre Présidente reçoit à présent toutes ces miettes là ; et plus elle en aura , moins elle sera pressée de se livrer à l'appétit du reste.

De plus , depuis que vous connoissez sa confidente , vous ne doutez pas que chaque lettre d'elle ne contienne au moins un petit sermon , et tout ce qu'elle croit propre à

corroborer sa sagesse et fortifier sa vertu (1). Pourquoi donc laisser à l'une des ressources pour se défendre, et à l'autre pour vous nuire ?

Ce n'est pas que je sois du tout de votre avis sur la perte que vous croyez avoir faite au changement de confidente. D'abord, madame de Volanges vous hait, et la haine est toujours plus clairvoyante et plus ingénieuse que l'amitié. Toute la vertu de votre vieille tante ne l'engagera pas à médire un seul instant de son cher neveu ; car la vertu a aussi ses faiblesses. Ensuite vos craintes portent sur une remarque absolument fausse.

Il n'est pas vrai que *plus les femmes vieillissent, et plus elles deviennent riches et sévères*. C'est de quarante à cinquante ans que le désespoir de voir leur figure se flétrir, la rage de se sentir obligées d'abandonner des prétentions et des plaisirs auxquels elles tiennent encore, rendent presque toutes les femmes bégueules et acariâtres. Il leur faut

(1) *On ne s'avise jamais de tout !* Comédie.

ce long intervalle pour faire en entier ce grand sacrifice : mais dès qu'il est consommé, toutes se partagent en deux classes.

La plus nombreuse, celle des femmes qui n'ont eu pour elles que leur figure et leur jeunesse, tombe dans une imbécille apathie, et n'en sort plus que pour le jeu et pour quelques pratiques de dévotion ; celle-là est toujours ennuyeuse, souvent grondeuse, quelquefois un peu tracassière, mais rarement méchante. On ne peut pas dire non plus que ces femmes soient ou ne soient pas sévères : sans idées et sans existence, elles répètent, sans le comprendre et indifféremment, tout ce qu'elles entendent dire, et restent par elles-mêmes absolument nulles.

L'autre classe beaucoup plus rare, mais véritablement précieuse, est celle des femmes qui, ayant eu un caractère, et n'ayant pas négligé de nourrir leur raison, savent se créer une existence, quand celle de la nature leur manque, et prennent le parti de mettre à leur esprit, les parures qu'elles employoient avant pour leur figure. Celles-ci ont pour l'ordinaire le jugement très-sain, et l'esprit à la fois solide, gai et gracieux.

Elles remplacent les charmes séduisants par l'attachante bonté, et encore l'enjouement dont le charme augmente en proportion de l'âge : c'est ainsi qu'elles parviennent en quelque sorte à se rapprocher de la jeunesse en s'en faisant aimer. Mais alors, loin d'être, comme vous le dites, *rêches et sévères*, l'habitude de l'indulgence, leurs longues réflexions sur la foiblesse humaine, et surtout les souvenirs de leur jeunesse, par lesquels seuls elles tiennent encore à la vie, les placeroient plutôt, peut-être trop près de la facilité.

Ce que je peux vous dire enfin, c'est qu'ayant toujours recherché les vieilles femmes, dont j'ai reconnu de bonne heure l'utilité des suffrages, j'ai rencontré plusieurs d'entre elles auprès de qui l'inclination me ramenoit autant que l'intérêt. Je m'arrête là ; car à présent que vous vous enflammez si vite et si moralement, j'aurois peur que vous ne devinssiez subitement amoureux de votre vieille tante, et que vous ne vous enterrassiez avec elle dans le tombeau où vous vivez déjà depuis si long-temps. Je reviens donc.

Malgré l'enchantement où vous me parois-

sez être de votre petite écolière, je ne peux pas croire qu'elle entre pour quelque chose dans vos projets. Vous l'avez trouvée sous la main, vous l'avez prise : à la bonne heure ! mais ce ne peut pas être là un goût. Ce n'est même pas, à vrai dire, une entière jouissance : vous ne possédez absolument que sa personne ! je ne parle pas de son cœur, dont je me doute bien que vous ne vous souciez guère : mais vous n'occupez seulement pas sa tête. Je ne sais pas si vous vous en êtes aperçu, mais moi j'en ai la preuve dans la dernière lettre qu'elle m'a écrite (1) ; je vous l'envoie pour que vous en jugiez. Voyez donc que quand elle y parle de vous, c'est toujours *M. de Valmont* ; que toutes ses idées, même celles que vous lui faites naître, n'aboutissent jamais qu'à Danceny ; et lui, elle ne l'appelle pas monsieur, c'est bien toujours *Danceny* seulement. Par-là, elle le distingue de tous les autres ; et même en se livrant à vous, elle ne se familiarise qu'avec lui. Si une telle conquête vous paroît *séduisante*, si les plaisirs qu'elle donne *vous*

(1) Voyez la lettre CIX.

attachent, assurément vous êtes modeste et peu difficile ! Que vous la gardiez, j'y consens ; cela entre même dans mes projets. Mais il me semble que cela ne vaut pas de se déranger un quart-d'heure ; qu'il faudroit aussi avoir quelque empire , et ne lui permettre, par exemple , de se rapprocher de Danceny , qu'après le lui avoir fait un peu plus oublier.

Avant de cesser de m'occuper de vous, pour venir à moi, je veux encore vous dire que ce moyen de maladie que vous m'annoncez vouloir prendre, est bien connu et bien usé. En vérité, Vicomte, vous n'êtes pas inventif ! Moi, je me répète aussi quelquefois, comme vous allez voir ; mais je tâche de me sauver par les détails, et surtout le succès me justifie. Je vais encore entreprendre un, et courir une nouvelle aventure. Je conviens qu'elle n'aura pas le mérite de la difficulté ; mais au moins sera-ce une distraction, et je m'ennuie à périr.

Je ne sais pourquoi, depuis l'aventure de Prévan, Bellerocche m'est devenu insupportable. Il a tellement redoublé d'attention, de tendresse, de *vénération*, que je n'y

peux plus tenir. Sa colère, dans le premier moment, m'avoit paru plaisante ; il a pourtant bien fallu la calmer, car c'eût été me compromettre que de le laisser faire : et il n'y avoit pas moyen de lui faire entendre raison. J'ai donc pris le parti de lui montrer plus d'amour pour en venir à bout plus facilement : mais lui, a pris cela au sérieux ; et depuis ce temps il m'excède par son enchantement éternel. Je remarque sur-tout l'insultante confiance qu'il prend en moi, et la sécurité avec laquelle il me regarde comme à lui pour toujours. J'en suis vraiment humiliée. Il me prise donc bien peu, s'il croit valoir assez pour me fixer ! Ne me disoit-il pas dernièrement que je n'aurois jamais aimé un autre que lui ? Oh ! pour le coup, j'ai eu besoin de toute ma prudence, pour ne pas le détromper sur-le-champ, en lui disant ce qui en étoit. Voilà, certes, un plaisant monsieur, pour avoir un droit exclusif ! Je conviens qu'il est bien fait et d'une assez belle figure : mais, à tout prendre, ce n'est, au fait, qu'une manœuvre d'amour. Enfin le moment est venu, il faut nous séparer.

J'essaie déjà depuis quinze jours , et j'ai employé tour-à-tour la froideur , le caprice , l'humeur , les querelles ; mais le tenace personnage ne quitte pas prise ainsi : il faut donc prendre un parti plus violent ; en conséquence , je l'emmène à ma campagne. Nous partons après-demain. Il n'y aura avec nous que quelques personnes désintéressées et peu clairvoyantes , et nous y aurons presque autant de liberté que si nous y étions seuls. Là , je le surchargerai à tel point , d'amour et de caresses , nous y vivrons si bien l'un pour l'autre uniquement , que je parie bien qu'il desirera plus que moi la fin de ce voyage , dont il se fait un si grand bonheur ; et s'il n'en revient pas plus ennuyé de moi que je ne le suis de lui , dites , j'y consens , que je n'en sais pas plus que vous.

Le prétexte de cette espèce de retraite , est de m'occuper sérieusement de mon grand procès , qui en effet se jugera enfin au commencement de l'hiver. J'en suis bien aise ; car il est vraiment désagréable d'avoir ainsi toute sa fortune en l'air. Ce n'est pas que je sois inquiète de l'événement ; d'abord j'ai raison , tous mes avocats me l'assurent ; et

quand je ne l'aurois pas, je serois donc bien mal-adroite, si je ne savois pas gagner un procès, où je n'ai pour adversaires que deux mineurs encore en bas-âge, et leur vieux tuteur ! Comme il ne faut pourtant rien négliger dans une affaire si importante, j'aurai effectivement avec moi deux avocats. Ce voyage ne vous paroît-il pas gai ? cependant s'il me fait gagner mon procès et perdre Belleroche, je ne regretterai pas mon temps.

A présent, Vicomte, devinez le successeur ; je vous le donne en cent. Mais, bon ! ne sais-je pas que vous ne devinez jamais rien ? eh bien, c'est Danceny. Vous êtes étonné, n'est-ce pas ? car enfin je ne suis pas encore réduite à l'éducation des enfans ! Mais celui-ci mérite d'être excepté ; il n'a que les graces de la jeunesse, et non la frivolité. Sa grande réserve dans le cercle est très-propre à éloigner tous les soupçons ; et on ne l'en trouve que plus aimable, quand il se livre, dans le tête-à-tête. Ce n'est pas que j'en aie déjà eu avec lui pour mon compte, je ne suis encore que sa confidente : mais sous ce voile de l'amitié, je crois lui

voir un goût très-vif pour moi , et je sens que j'en prends beaucoup pour lui. Ce seroit bien dommage que tant d'esprit et de délicatesse allassent se sacrifier et s'abrutir auprès de cette petite imbécille de Volanges ! J'espère qu'il se trompe en croyant l'aimer : elle est si loin de le mériter ! Ce n'est pas que je sois jalouse d'elle ; mais c'est que ce seroit un meurtre , et je veux en sauver Danceny. Je vous prie donc , Vicomte , de mettre vos soins à ce qu'il ne puisse se rapprocher de *sa Cécile* (comme il a encore la mauvaise habitude de la nommer.) Un premier goût a toujours plus d'empire qu'on ne croit ; et je ne serois sûre de rien , s'il la revoyoit à présent , sur-tout pendant mon absence. A mon retour , je me charge de tout , et j'en répons.

J'ai bien songé à emmener le jeune homme avec moi : mais j'en ai fait le sacrifice à ma prudence ordinaire ; et puis , j'aurois craint qu'il ne s'aperçût de quelque chose entre Belleruche et moi ; et je serois au désespoir qu'il eût la moindre idée de ce qui se passe. Je veux au moins m'offrir à son ima-

gination , pure et sans tache ; telle enfin qu'il faudroit être , pour être vraiment digne de lui.

Paris, ce 15 octobre 17**.

LETTRE CXIV.

*La présidente DE TOURVEL à madame
DE ROSEMONDE.*

MA chère amie , je cède à ma vive inquiétude ; et sans savoir si vous serez en état de me répondre , je ne puis m'empêcher de vous interroger. L'état de M. de Valmont , que vous me dites *sans danger* , ne me laisse pas autant de sécurité que vous paroissez en avoir. Il n'est pas rare que la mélancolie et le dégoût du monde soient des symptômes avant-coureurs de quelque maladie grave ; les souffrances du corps , comme celles de l'esprit , font désirer la solitude ; et souvent on reproche de l'humeur , à celui dont on devroit seulement plaindre les maux.

Il me semble qu'il devroit au moins consulter quelqu'un. Comment , étant malade

vous-même, n'avez-vous pas un médecin auprès de vous ? Le mien que j'ai vu ce matin , et que je ne vous cache pas que j'ai consulté indirectement , est d'avis que , dans les personnes naturellement actives , cette espèce d'apathie subite n'est jamais à négliger ; et , comme il me disoit encore , les maladies ne cèdent plus au traitement , quand elles n'ont pas été prises à temps. Pourquoi faire courir ce risque à quelqu'un qui vous est si cher ?

Ce qui redouble mon inquiétude , c'est que , depuis quatre jours , je ne reçois plus de nouvelles de lui. Mon dieu ! ne me trompez-vous point sur son état ? Pourquoi auroit-il cessé de m'écrire tout-à-coup ? Si c'étoit seulement l'effet de mon obstination à lui renvoyer ses lettres , je crois qu'il auroit pris ce parti plutôt. Enfin , sans croire aux pressentimens , je suis depuis quelques jours d'une tristesse qui m'effraie. Ah ! peut-être suis-je à la veille du plus grand des malheurs !

Vous ne sauriez croire , et j'ai honte de vous dire combien je suis peinée de ne plus recevoir ces mêmes lettres , que pourtant
je

je refuserois encore de lire. J'étois sûre au moins qu'il s'étoit occupé de moi ! et je voyois quelque chose qui venoit de lui. Je ne les ouvris pas , ces lettres , mais je pleurois en les regardant : mes larmes étoient plus douces et plus faciles , et celles-là seules dissipoient en partie l'oppression habituelle que j'éprouve depuis mon retour. Je vous en conjure , mon indulgente amie , écrivez - moi vous-même , aussi-tôt que vous le pourrez , et en attendant , faites - moi donner chaque jour de vos nouvelles et des siennes.

Je m'apperçois qu'à peine je vous ai dit un mot pour vous : mais vous connoissez mes sentimens , mon attachement sans réserve , ma tendre reconnoissance pour votre sensible amitié ; vous pardonnerez au trouble où je suis , à mes peines mortelles , au tourment affreux d'avoir à redouter des maux , dont peut-être je suis la cause. Grand Dieu ! cette idée désespérante me poursuit et déchire mon cœur ; ce malheur me manquoit , et je sens que je suis née pour les éprouver tous.

Adieu , ma chère amie : aimez-moi , plai-

Tome II.

K

gnez-moi. Aurai-je une lettre de vous aujourd'hui ?

Paris , ce 16 octobre 17**.

LETTRE CXV.

*Le vicomte DE VALMONT à la marquise
DE MERTEUIL.*

C'EST une chose inconcevable, ma belle amie, comme aussi-tôt qu'on s'éloigne, on cesse facilement de s'entendre. Tant que j'étois auprès de vous, nous n'avions jamais qu'un même sentiment, une même façon de voir; et parce que, depuis près de trois mois, je ne vous vois plus, nous ne sommes plus de même avis sur rien. Qui de nous deux a tort? sûrement vous n'hésiteriez pas sur la réponse: mais moi, plus sage, ou plus poli, je ne décide pas. Je vais seulement répondre à votre lettre, et continuer de vous exposer ma conduite.

D'abord, je vous remercie de l'avis que vous me donnez des bruits qui courent sur mon compte; mais je ne m'en inquiète pas encore: je me crois sûr d'avoir bientôt de

quoi les faire cesser. Soyez tranquille ; je ne reparoîtrai dans le monde que plus célèbre que jamais , et toujours plus digne de vous.

J'espère qu'on me comptera même pour quelque chose , l'aventure de la petite Volanges , dont vous paraissez faire si peu de cas , comme si ce n'étoit rien , que d'enlever , en une soirée , une jeune fille à son amant aimé , d'en user ensuite tant qu'on le veut , et absolument comme de son bien , et sans plus d'embarras ; d'en obtenir ce qu'on n'ose pas même exiger de toutes les filles dont c'est le métier ; et cela , sans la déranger en rien de son tendre amour ; sans la rendre inconstante , pas même infidelle : car , en effet , je n'occupe seulement pas sa tête ! en sorte qu'après ma fantaisie passée , je la remettrai entre les bras de son amant , pour ainsi dire , sans qu'elle se soit apperçue de rien. Est-donc là une marche si ordinaire ? et puis , croyez-moi , une fois sortie de mes mains , les principes que je lui donne ne s'en développeront pas moins ; et je prédis que la timide écolière prendra bientôt un essor propre à faire honneur à son maître.

Si pourtant on aime mieux le genre hé-

roïque , je montrerai la Présidente , ce modèle cité de toutes les vertus ! respectée même de nos plus libertins ! telle enfin qu'on avoit perdu jusqu'à l'idée de l'attaquer ! je la montrerai , dis - je , oubliant ses devoirs et sa vertu , sacrifiant sa réputation et deux ans de sagesse , pour courir après le bonheur de me plaire , pour s'enivrer de celui de m'aimer , se trouvant suffisamment dédommée de tant de sacrifices , par un mot , par un regard , qu'encore elle n'obtiendra pas toujours. Je ferai plus , je la quitterai ; et je ne connois pas cette femme , ou je n'aurai point de successeur. Elle résistera au besoin de consolation , à l'habitude du plaisir , au désir même de la vengeance. Enfin , elle n'aura existé que pour moi ; et que sa carrière soit plus ou moins longue , j'en aurai seul ouvert et fermé la barrière. Une fois parvenu à ce triomphe , je dirai à mes rivaux : « Voyez mon ouvrage , et cherchez » en dans le siècle un second exemple » !

Vous allez me demander d'où vient aujourd'hui cet excès de confiance ? c'est que depuis huit jours je suis dans la confidence de ma belle ; elle ne me dit pas ses secrets ,

mais je les surprends. Deux lettres d'elle à madame de Rosemonde , m'ont suffisamment instruit , et je ne lirai plus les autres que par curiosité. Je n'ai absolument besoin , pour réussir , que de me rapprocher d'elle , et mes moyens sont trouvés. Je vais incessamment les mettre en usage.

Vous êtes curieuse , je crois . . . ? Mais non , pour vous punir de ne pas croire à mes intentions , vous ne les saurez pas. Tout de bon , vous mériteriez que je vous retirasse ma confiance , au moins pour cette aventure : en effet , sans le doux prix attaché par vous à ce succès , je ne vous en parlerois plus. Vous voyez que je suis fâché. Cependant , dans l'espoir que vous vous corrigerez , je veux bien m'en tenir à cette punition légère ; et revenant à l'indulgence , j'oublie un moment mes grands projets pour raisonner des vôtres avec vous.

Vous voilà donc à la campagne , ennuyeuse comme le sentiment , et triste comme la fidélité ? Et ce pauvre Belleruche ! vous ne vous contentez pas de lui faire boire l'eau d'oubli , vous lui en donnez la question ! Comment s'en trouve-t-il ? supporte-t-il bien

les nausées de l'amour ? Je voudrais pour beaucoup qu'il ne vous en devînt que plus attaché ; je suis curieux de voir quel remède plus efficace vous parviendriez à employer. Je vous plains, en vérité, d'avoir été obligée de recourir à celui-là. Je n'ai fait qu'une fois, dans ma vie, l'amour par procédé. J'avois certainement un grand motif, puisque c'étoit à la comtesse de . . . ; et vingt fois, entre ses bras, j'ai été tenté de lui dire : « Madame, je renonce à la place que » je sollicite, et permettez-moi de quitter » celle que j'occupe ». Aussi, de toutes les femmes que j'ai eues, c'est la seule dont j'ai vraiment plaisir à dire du mal.

Pour votre motif à vous je le trouve, à vrai dire, d'un ridicule rare ; et vous aviez raison de croire que je ne devinerois pas le successeur. Quoi ! c'est pour Danceny que vous vous donnez toute cette peine-là ! Eh, ma chère amie, laissez-le adorer *sa vertueuse Cécile*, et ne vous compromettez pas dans ces jeux d'enfans. Laissez les écoliers se former auprès des *bonnes*, ou jouer avec les pensionnaires à *de petits jeux innocens*. Comment allez-vous vous charger d'un no-

vice qui ne saura ni vous prendre ni vous quitter , et avec qui il vous faudra tout faire ? Je vous le dis sérieusement , je désapprouve ce choix , et quelque secret qu'il restât , il vous humilieroit au moins à mes yeux et dans votre conscience.

Vous prenez , dites-vous , beaucoup de goût pour lui : allons donc , vous vous trompez sûrement , et je crois même avoir trouvé la cause de votre erreur. Ce beau dégoût de Belleruche vous est venu dans un temps de disette , et Paris ne vous offrant pas de choix , vos idées , toujours trop vives , se sont portées sur le premier objet que vous avez rencontré. Mais songez qu'à votre retour , vous pourrez choisir entre mille ; et si enfin vous redoutez l'inaction dans laquelle vous risquez de tomber en différant , je m'offre à vous pour amuser vos loisirs.

D'ici à votre arrivée , mes grandes affaires seront terminées de manière ou d'autre ; et sûrement , ni la petite Volanges , ni la Présidente elle-même , ne m'occuperont pas assez alors , pour que je ne sois pas à vous autant que vous le désirerez. Peut-être même , d'ici là , aurai-je déjà remis la petite

filles aux mains de son discret amant. Sans convenir, quoi que vous en disiez, que ce ne soit pas une jouissance *attachante*, comme j'ai le projet qu'elle garde de moi toute sa vie une idée supérieure à celle de tous les autres hommes, je me suis mis, avec elle, sur un ton que je ne pourrais soutenir longtemps sans altérer ma santé ; et dès ce moment, je ne tiens plus à elle, que par le soin qu'on doit aux affaires de famille. . . .

Vous ne m'entendez pas ? . . . C'est que j'attends une seconde époque pour confirmer mon espoir, et m'assurer que j'ai pleinement réussi dans mes projets. Oui, ma belle amie, j'ai déjà un premier indice que le mari de mon écolière ne courra pas le risque de mourir sans postérité ; et que le chef de la maison de Gercourt ne sera à l'avenir qu'un cadet de celle de Valmont. Mais laissez-moi finir à ma fantaisie cette aventure que je n'ai entreprise qu'à votre prière. Songez que si vous rendez Danceny inconstant, vous ôtez tout le piquant de cette histoire. Considérez enfin, que m'offrant pour représenter auprès de vous, j'ai, ce me semble, quelques droits à la préférence.





M. Girard del.

L. Ponceau sculp.

Et je l'ai décidée à écrire une autre lettre sous ma dictée.

J'y compte si bien , que je n'ai pas craint de contrarier vos vœux , en concourant moi-même à augmenter la tendre passion du discret amoureux , pour le premier et digne objet de son choix. Ayant donc trouvé hier votre pupille occupée à lui écrire , et l'ayant dérangée d'abord de cette douce occupation , pour une autre plus douce encore , je lui ai demandé , après , de voir sa lettre ; et comme je l'ai trouvée froide et contrainte , je lui ai fait sentir que ce n'étoit pas ainsi qu'elle consoleroit son amant , et je l'ai décidée à en écrire une autre sous ma dictée , où , en imitant du mieux que j'ai pu son petit raturage , j'ai tâché de nourrir l'amour du jeune homme , par un espoir plus certain. La petite personne étoit toute ravie , me disoit-elle , de se trouver parler si bien ; et dorénavant , je serai chargé de la correspondance. Que n'aurai - je pas fait pour ce Danceny ? J'aurai été à la fois son ami , son confident , son rival et sa maîtresse ! Encore , en ce moment , je lui rends le service de le sauver de vos liens dangereux. Oui , sans doute , dangereux ; car vous posséder et vous perdre , c'est acheter un

moment de bonheur par une éternité de regrets.

Adieu , ma belle amie ; ayez le courage de dépêcher Bellerocche le plus que vous pourrez. Laissez-là Danceny , et préparez-vous à retrouver , et à me rendre les délicieux plaisirs de notre première liaison.

P. S. Je vous fais compliment sur le jugement prochain du grand procès. Je serai fort aise que cet heureux évènement arrive sous mon règne.

Du château de ce 19 octobre 17**.

LETTRE CXVI.

Le chevalier DANCENY à CÉCILE VOLANGES.

MADAME de Merteuil est partie ce matin pour la campagne ; ainsi , ma charmante Cécile , me voilà privé du seul plaisir qui me restoit en votre absence , celui de parler de vous à votre amie et à la mienne. Depuis quelque temps , elle m'a permis de lui donner ce titre ; et j'en ai profité avec d'autant

plus d'empressement, qu'il me sembloit par là me rapprocher de vous davantage. Mon dieu ! que cette femme est aimable ! et quel charme flatteur elle sait donner à l'amitié ! Il semble que ce doux sentiment s'embellisse et se fortifie chez elle, de tout ce qu'elle refuse à l'amour. Si vous saviez comme elle vous aime, comme elle se plaît à m'entendre lui parler de vous ! . . . C'est là sans doute ce qui m'attache autant à elle. Quel bonheur de pouvoir vivre uniquement pour vous deux, de passer sans cesse des délices de l'amour aux douceurs de l'amitié, d'y consacrer toute mon existence, d'être en quelque sorte le point de réunion de votre attachement réciproque, et de sentir toujours que m'occupant du bonheur de l'une, je travaillerois également à celui de l'autre ! Aimez, aimez beaucoup, ma charmante amie, cette femme adorable. L'attachement que j'ai pour elle, donnez-y plus de prix encore, en le partageant. Depuis que j'ai goûté le charme de l'amitié, je desire que vous l'éprouviez à votre tour. Les plaisirs que je ne partage pas avec vous, il me semble n'en jouir qu'à moitié. Oui, ma

Cécile , je voudrois entourer votre cœur de tous les sentimens les plus doux ; que chacun de ses mouvemens vous fît éprouver une sensation de bonheur ; et je croirois encore ne pouvoir jamais vous rendre qu'une partie de la félicité que je tiendrois de vous.

Pourquoi faut-il que ces projets charmans ne soient qu'une chimère de mon imagination , et que la réalité ne m'offre au contraire que des privations douloureuses et indéfinies ? L'espoir que vous m'aviez donné de vous voir à cette campagne , je m'aperçois bien qu'il faut y renoncer. Je n'ai plus de consolation que celle de me persuader qu'en effet cela ne vous est pas possible. Et vous négligez de me le dire , de vous en affliger avec moi ! Déjà , deux fois , mes plaintes à ce sujet sont restées sans réponse. Ah ! Cécile ! Cécile , je crois bien que vous m'aimez de toutes les facultés de votre ame ; mais votre ame n'est pas brûlante comme la mienne ! Que n'est-ce à moi de lever les obstacles ! pourquoi ne sont-ce pas mes intérêts qu'il me faille ménager au lieu des vôtres , je saurois bientôt vous prouver que rien n'est impossible à l'amour ?

Vous ne me mandez pas non plus quand doit finir cette absence cruelle : au moins , ici , peut-être vous verrois - je. Vos charmans regards ranimeroient mon ame abattue ; leur touchante expression rassureroit mon cœur , qui quelquefois en a besoin. Pardon , ma Cécile ; cette crainte n'est pas un soupçon. Je crois à votre amour , à votre constance. Ah ! je serois trop malheureux , si j'en doutois. Mais tant d'obstacles ! et toujours renouvelés ! Mon amie , je suis triste , bien triste. Il semble que ce départ de madame de Merteuil ait renouvelé en moi le sentiment de tous mes malheurs.

Adieu , ma Cécile ; adieu , ma bien-aimée. Songez que votre amant s'afflige , et que vous pouvez seule lui rendre le bonheur.

Paris, ce 17 octobre 17**.

LETTRE CXVII.

CÉCILE VOLANGES au chevalier DANCENY.

(Dictée par Valmont.)

CROYEZ-VOUS donc , mon bon ami , que j'aie besoin d'être grondée pour être triste , quand je sais que vous vous affligez ? et doutez-vous que je ne souffre autant que vous de toutes vos peines ? Je partage même celles que je vous cause volontairement ; et j'ai de plus que vous , de voir que vous ne me rendez pas justice. Oh ! cela n'est pas bien. Je vois bien ce qui vous fâche ; c'est que les deux dernières fois que vous m'avez demandé de venir ici , je ne vous ai pas répondu à cela : mais cette réponse est-elle donc si aisée à faire ? Croyez-vous que je ne sache pas que ce que vous voulez est bien mal ? et pourtant , si j'ai déjà tant de peine à vous refuser de loin , que seroit-ce donc si vous étiez là ? Et puis , pour avoir voulu vous consoler un moment , je resterois affligée toute ma vie.

Tenez, je n'ai rien de caché pour vous, moi ; voilà mes raisons, jugez vous-même. J'aurois peut-être fait ce que vous voulez, sans ce que je vous ai mandé, que ce M. de Gercourt, qui cause tout notre chagrin, n'arrivera pas encore de si-tôt ; et comme depuis quelque temps, maman me témoigne beaucoup plus d'amitié ; comme, de mon côté, je la caresse le plus que je peux ; qui sait ce que je pourrai obtenir d'elle ? Et si nous pouvions être heureux sans que j'aie rien à me reprocher, est-ce que cela ne vaudroit pas bien mieux ? Si j'en crois ce qu'on m'a dit souvent, les hommes même n'aiment plus tant leurs femmes, quand elles les ont trop aimés avant de l'être. Cette crainte là me retient encore plus que tout le reste. Mon ami, n'êtes-vous pas sûr de mon cœur, et ne sera-t-il pas toujours temps ?

Ecoutez, je vous promets que, si je ne peux pas éviter le malheur d'épouser M. de Gercourt, que je hais déjà tant avant de le connoître, rien ne me retiendra plus pour être à vous autant que je pourrai, et même avant tout. Comme je ne me soucie d'être aimée que de vous, et que vous verrez bien que

si je fais mal, il n'y aura pas de ma faute, le reste me sera bien égal ; pourvu que vous me promettiez de m'aimer toujours autant que vous faites. Mais, mon ami, jusques-là, laissez-moi continuer comme je fais ; et ne me demandez plus une chose que j'ai de bonnes raisons pour ne pas faire, et que pourtant il me fâche de vous refuser.

Je voudrois bien aussi que M. de Valmont ne fût pas si pressant pour vous ; cela ne sert qu'à me rendre plus chagrine encore. Oh ! vous avez là un bien bon ami, je vous assure ! Il fait tout comme vous feriez vous-même. Mais adieu, mon cher ami ; j'ai commencé bien tard à vous écrire, et j'y ai passé une partie de la nuit. Je vas me coucher et réparer le temps perdu. Je vous embrasse, mais ne me grondez plus.

Du château de . . . ce 18 octobre 17**.

LETTRE

LETTRE CXVIII.

*Le chevalier DANCENY à la marquise
DE MERTEUIL.*

SI j'en crois mon almanach , il n'y a , mon adorable amie , que deux jours que vous êtes absente ; mais si j'en crois mon cœur , il y a deux siècles. Or , je le tiens de vous-même , c'est toujours son cœur qu'il faut croire ; il est donc bien temps que vous reveniez , et toutes vos affaires doivent être plus que finies. Comment voulez-vous que je m'intéresse à votre procès , si , perte ou gain , j'en dois également payer les frais par l'ennui de votre absence ? Oh ! que j'aurois envie de quereller ! et qu'il est triste , avec un si beau sujet , d'avoir de l'humeur , de n'avoir pas le droit d'en montrer !

N'est-ce pas cependant une véritable infidélité , une noire trahison , que de laisser votre ami loin de vous , après l'avoir accoutumé à ne pouvoir plus se passer de votre présence ? Vous aurez beau consulter vos avocats , ils ne vous trouveront pas de jus-

Tome II.

L

tification pour ce mauvais procédé ; et puis , ces gens - là ne disent que des raisons , et des raisons ne suffisent pas pour répondre à des sentimens.

Pour moi , vous m'avez tant dit que c'étoit par raison que vous faisiez ce voyage , que vous m'avez tout-à-fait brouillé avec elle. Je ne veux plus du tout l'entendre , pas même quand elle me dit de vous oublier. Cette raison là est pourtant bien raisonnable ; et au fait , cela ne seroit pas si difficile que vous pourriez le croire Il suffiroit , seulement de perdre l'habitude de penser toujours à vous : et rien ici , je vous assure , ne vous rappelleroit à moi.

Nos plus jolies femmes , celles qu'on dit les plus aimables , sont encore si loin de vous , qu'elles ne pourroient en donner qu'une bien foible idée. Je crois même qu'avec des yeux exercés , plus on a cru d'abord qu'elles vous ressembloient , plus on y trouve après de différence : elles ont beau faire , beau y mettre tout ce qu'elles savent , il leur manque toujours d'être vous , et c'est positivement là qu'est le charme. Malheureusement , quand les journées sont si longues , et qu'on est

désoccupé, on rêve, on fait des châteaux en Espagne, on se crée sa chimère; peu-à-peu l'imagination s'exalte: on veut embellir son ouvrage, on rassemble tout ce qui peut plaire, on arrive enfin à la perfection; et dès qu'on en est là, le portrait ramène au modèle, et on est tout étonné de voir qu'on n'a fait que songer à vous.

Dans ce moment même, je suis encore la dupe d'une erreur à-peu-près semblable. Vous croyez peut-être que c'étoit pour m'occuper de vous, que je me suis mis à vous écrire? point du tout: c'étoit pour m'en distraire. J'avois cent choses à vous dire, dont vous n'étiez pas l'objet, qui, comme vous savez, m'intéressent bien vivement; et ce sont celles-là pourtant dont j'ai été distrait. Et depuis quand le charme de l'amitié distrait-il donc de celui de l'amour? Ah! si j'y regardois de bien près, peut-être aurois-je un petit reproche à me faire! Mais chut! oublions cette légère faute, de peur d'y retomber; et que mon amie elle-même l'ignore.

Aussi, pourquoi n'êtes-vous pas là pour me répondre, pour me ramener si je m'é-

gare , pour me parler de ma Cécile , pour augmenter , s'il est possible , le bonheur que je goûte à l'aimer , par l'idée si douce que c'est votre amie que j'aime ? Oui , je l'avoue , l'amour qu'elle m'inspire m'est devenu plus précieux encore , depuis que vous avez bien voulu en recevoir la confiance. J'aime tant à vous ouvrir mon cœur , à occuper le vôtre de mes sentimens , à les y déposer sans réserve ! Il me semble que je les chéris davantage , à mesure que vous daignez les recueillir ; et puis , je vous regarde et je me dis : C'est en elle qu'est renfermé tout mon bonheur.

Je n'ai rien de nouveau à vous apprendre sur ma situation. La dernière lettre que j'ai reçue *d'elle* augmente et assure mon espoir , mais le retarde encore. Cependant ses motifs sont si tendres et si honnêtes , que je ne puis l'en blâmer ni m'en plaindre. Peut-être n'entendez-vous pas trop bien ce que je vous dis là ; mais pourquoi n'êtes-vous pas ici ? Quoiqu'on dise tout à son amie , on n'ose pas tout écrire. Les secrets de l'amour , surtout , sont si délicats , qu'on ne peut les laisser aller ainsi sur leur bonne-foi. Si quel-

quefois on leur permet de sortir , il ne faut pas au moins les perdre de vue ; il faut en quelque sorte les voir entrer dans leur nouvel asyle. Ah ! revenez donc , mon adorable amie ; vous voyez bien que votre retour est nécessaire. Oubliez enfin les *mille raisons* qui vous retiennent où vous êtes , ou apprenez-moi à vivre où vous n'êtes pas.

J'ai l'honneur d'être , etc.

Paris , ce 16 octobre 17**.

L E T T R E C X I X .

*Madame DE ROSEMONDE à la présidente
DE TOURVEL.*

QUOIQUE je souffre encore beaucoup , ma chère belle , j'essaie de vous écrire moi-même , afin de pouvoir vous parler de ce qui vous intéresse. Mon neveu garde toujours sa misanthropie. Il envoie fort régulièrement savoir de mes nouvelles tous les jours ; mais il n'est pas venu une fois s'en informer lui-même , quoique je l'en aie fait prier : ensorte que je ne le vois pas plus que

s'il étoit à Paris. Je l'ai pourtant rencontré ce matin , où je ne l'attendois guère. C'est dans ma chapelle, où je suis descendue pour la première fois depuis ma douloureuse incommodité. J'ai appris aujourd'hui , que depuis quatre jours il y va régulièrement entendre la messe. Dieu veuille que cela dure!

Quand je suis entrée , il est venu à moi, et m'a félicitée fort affectueusement sur le meilleur état de ma santé. Comme la messe commençoit , j'ai abrégé la conversation , que je comptois bien reprendre après, mais il a disparu avant que j'aie pu le joindre. Je ne vous cacherai pas que je l'ai trouvé un peu changé. Mais , ma chère belle , ne me faites pas repentir de ma confiance en votre raison , par des inquiétudes trop vives; et sur-tout soyez sûre que j'aimerois encore mieux vous affliger que vous tromper.

Si mon neveu continue à me tenir rigueur, je prendrai le parti , aussi-tôt que je serai mieux , de l'aller voir dans sa chambre; et je tâcherai de pénétrer la cause de cette singulière manie , dans laquelle je crois bien que vous êtes pour quelque chose. Je vous manderai ce que j'aurai appris. Je vous

quitte, ne pouvant plus remuer les doigts : et puis, si Adélaïde savoit que j'ai écrit, elle me gronderoit toute la soirée. Adieu, ma chère belle.

Du château de ce 20 octobre 17**.

LETTRE CXX.

Le vicomte DE VALMONT au père
ANSELME.

(Feuillant du couvent de la rue Saint-Honoré.)

J E n'ai pas l'honneur d'être connu de vous, Monsieur : mais je sais la confiance entière qu'a en vous madame la présidente de Tourvel, et je sais de plus combien cette confiance est dignement placée. Je crois donc pouvoir sans indiscretion m'adresser à vous, pour en obtenir un service bien essentiel, vraiment digne de votre saint ministère, et où l'intérêt de madame de Tourvel se trouve joint au mien.

J'ai entre les mains des papiers importants qui la concernent, qui ne peuvent être confiés à personne, et que je ne dois ni ne

veux remettre qu'entre ses mains. Je n'ai aucun moyen de l'en instruire , parce que des raisons , que peut-être vous aurez sues d'elle , mais dont je ne crois pas qu'il me soit permis de vous instruire , lui ont fait prendre le parti de refuser toute correspondance avec moi : parti que j'avoue volontiers aujourd'hui ne pouvoir blâmer , puisqu'elle ne pouvoit prévoir des événemens auxquels j'étois moi-même bien loin de m'attendre , et qui n'étoient possibles qu'à la force plus qu'humaine qu'on est forcé d'y reconnoître.

Je vous prie donc , Monsieur , de vouloir bien l'informer de mes nouvelles résolutions , et de lui demander pour moi , une entrevue particulière , où je puisse au moins réparer , en partie , mes torts par mes excuses ; et , pour dernier sacrifice , anéantir à ses yeux les seules traces existantes d'une erreur ou d'une faute qui m'avoit rendu coupable envers elle.

Ce ne sera qu'après cette expiation préliminaire , que j'oserai déposer à vos pieds l'humiliant aveu de mes longs égaremens , et implorer votre médiation pour une recon-

ciliation bien plus importante encore , et malheureusement plus difficile. Puis-je espérer, Monsieur, que vous ne me refuserez pas des soins si nécessaires et si précieux, et que vous daignerez soutenir ma foiblesse, et guider mes pas dans un sentier nouveau, que je desire bien ardemment de suivre, mais que j'avoue, en rougissant, ne pas connoître encore.

J'attends votre réponse avec l'impatience du repentir qui desire de réparer , et je vous prie de me croire avec autant de reconnaissance et de vénération,

Votre très-humble, etc.

P. S. Je vous autorise , Monsieur , au cas que vous le jugiez convenable , à communiquer cette lettre en entier à madame de Tourvel , que je me ferai toute ma vie un devoir de respecter , et en qui je ne cesserai jamais d'honorer celle dont le ciel s'est servi pour ramener mon ame à la vertu , par le touchant spectacle de la sienne.

Du château de . . . ce 22 octobre 17**.

L E T T R E C X X I.

*La marquise DE MERTEUIL au chevalier
DANCENY.*

J'AI reçu votre lettre, mon trop jeune ami ; mais avant de vous remercier, il faut que je vous gronde, et je vous préviens que si vous ne vous corrigez pas, vous n'aurez plus de réponse de moi. Quittez donc, si vous m'en croyez, ce ton de cajolerie, qui n'est plus que du jargon, dès qu'il n'est pas l'expression de l'amour. Est-ce donc là le style de l'amitié ? non, mon ami, chaque sentiment a son langage qui lui convient, et se servir d'un autre, c'est déguiser la pensée qu'on exprime. Je sais bien que nos petites femmes n'entendent rien de ce qu'on peut leur dire, s'il n'est traduit, en quelque sorte, dans ce jargon d'usage ; mais je croyois mériter, je l'avoue, que vous me distinguassiez d'elles. Je suis vraiment fâchée, et peut-être plus que je ne devrois l'être, que vous m'ayez si mal jugée.

Vous ne trouverez donc dans ma lettre

que ce qui manque à la vôtre, franchise et simplesses. Je vous dirai bien, par exemple, que j'aurois grand plaisir à vous voir, et que je suis contrariée de n'avoir auprès de moi que des gens qui m'ennuient, au lieu de gens qui me plaisent; mais vous, cette même phrase, vous la traduisez ainsi : *Apprenez-moi à vivre où vous n'êtes pas*; ensorte que quand vous serez, je suppose, auprès de votre maîtresse, vous ne sauriez pas y vivre que je n'y sois en tiers. Quelle pitié! et ces femmes, à qui il manque toujours d'être moi, vous trouverez peut-être aussi que cela manque à votre Cécile! voilà pourtant où conduit un langage qui, par l'abus qu'on en fait aujourd'hui, est encore au-dessous du jargon des complimens, et ne devient plus qu'un simple protocole, auquel on ne croit pas davantage qu'au très-humble serviteur!

Mon ami, quand vous m'écrivez, que ce soit pour me dire votre façon de penser et de sentir, et non pour m'envoyer des phrases que je trouverai, sans vous, plus ou moins bien dites dans le premier roman du jour. J'espère que vous ne vous fâcherez pas de

ce que je vous dis là , quand même vous y verriez un peu d'humeur ; car je ne nie pas d'en avoir : mais pour éviter jusqu'à l'air du défaut que je vous reproche , je ne vous dirai pas que cette humeur est peut-être un peu augmentée par l'éloignement où je suis de vous. Il me semble qu'à tout prendre , vous valez mieux qu'un procès et deux avocats , et peut-être même encore que *l'attentif* Belleruche.

Vous voyez qu'au lieu de vous désoler de mon absence , vous devriez vous en féliciter ; car jamais je ne vous avois fait un si beau compliment. Je crois que l'exemple me gagne , et que je veux vous dire aussi des cajoleries ; mais non , j'aime mieux m'en tenir à ma franchise ; c'est donc elle seule qui vous assure de ma tendre amitié , et de l'intérêt qu'elle m'inspire. Il est fort doux d'avoir un jeune ami , dont le cœur est occupé ailleurs. Ce n'est pas là le système de toutes les femmes ; mais c'est le mien. Il me semble qu'on se livre , avec plus de plaisir , à un sentiment dont on ne peut rien avoir à craindre : aussi j'ai passé pour vous , d'assez bonne heure peut-être , au rôle de confi-

dente. Mais vous choisissez vos maîtresses si jeunes , que vous m'avez fait appercevoir , pour la première fois , que je commence à être vieille ! C'est bien fait à vous de vous préparer ainsi une longue carrière de constance , et je vous souhaite de tout mon cœur qu'elle soit réciproque.

Vous avez raison de vous rendre *aux motifs tendres et honnêtes* , qui , à ce que vous me mandez , *retardent votre bonheur*. La longue défense est le seul mérite qui reste à celles qui ne résistent pas toujours ; et ce que je trouverois impardonnable à toute autre qu'à un enfant comme la petite Volanges , seroit de ne pas savoir fuir un danger , dont elle a été suffisamment avertie par l'aveu qu'elle a fait de son amour. Vous autres hommes , vous n'avez pas l'idée de ce qu'est la vertu , et de ce qu'il en coûte pour la sacrifier ! Mais pour peu qu'une femme raisonne , elle doit savoir qu'indépendamment de la faute qu'elle commet , une foiblesse est pour elle le plus grand des malheurs ; et je ne conçois pas qu'aucune s'y laisse jamais prendre , quand elle peut avoir un moment pour y réfléchir.

N'allez pas combattre cette idée , car c'est elle qui m'attache principalement à vous. Vous me sauverez des dangers de l'amour ; et quoique j'aie bien su sans vous m'en défendre jusqu'à présent , je consens à en avoir de la reconnaissance, et je vous en aimerai mieux et davantage.

Sur ce, mon cher Chevalier, je prie Dieu qu'il vous ait en sa sainte et digne garde.

Du château de . . . ce 22 octobre 17**.

LETTRE CXXII.

*Madame DE ROSEMONDE à la présidente
DE TOURVEL.*

J'ESPÉROIS, mon aimable fille, pouvoir enfin calmer vos inquiétudes ; et je vois au contraire avec chagrin, que je vais les augmenter encore. Calmez-vous cependant ; mon neveu n'est pas en danger : on ne peut pas même dire qu'il soit réellement malade. Mais il se passe sûrement en lui quelque chose d'extraordinaire. Je n'y comprends rien ; mais je suis sortie de sa chambre avec

un sentiment de tristesse , peut-être même d'effroi , que je me reproche de vous faire partager , et dont cependant je ne puis m'empêcher de causer avec vous. Voici le récit de ce qui s'est passé : vous pouvez être sûre qu'il est fidèle ; car je vivois quatre-vingts autres années , que je n'oublierois pas l'impression que m'a fait cette triste scène.

J'ai donc été ce matin chez mon neveu ; je l'ai trouvé écrivant , et entouré de différens tas de papiers , qui avoient l'air d'être l'objet de son travail. Il s'en occupoit au point , que j'étois déjà au milieu de sa chambre , qu'il n'avoit pas encore tourné la tête pour savoir qui entroit. Aussi-tôt qu'il m'a aperçue , j'ai très-bien remarqué qu'en se levant , il s'efforçoit de composer sa figure , et peut-être même est-ce là ce qui m'y a fait faire plus d'attention. Il étoit , à la vérité , sans toilette et sans poudre ; mais je l'ai trouvé pâle et défait , et ayant sur-tout la physionomie altérée. Son regard , que nous avons vu si vif et si gai , étoit triste et abattu ; enfin , soit dit entre nous , je n'aurois pas voulu que vous le vissiez ainsi ; car il avoit l'air très-touchant , et très-propre , à ce que je

crois , à inspirer cette tendre pitié , qui est un des plus dangereux pièges de l'amour.

Quoique frappée de mes remarques , j'ai pourtant commencé la conversation comme si je ne m'étois apperçue de rien. Je lui ai d'abord parlé de sa santé , et sans me dire qu'elle soit bonne , il ne m'a point articulé pourtant qu'elle fût mauvaise. Alors je me suis plaint de sa retraite , qui avoit un peu l'air d'une manie , et je tâchois de mêler un peu de gaieté à ma petite réprimande ; mais lui m'a répondu seulement , et d'un ton pénétré : « C'est un tort de plus , je l'avoue ; » mais il sera réparé avec les autres ». Son air , plus encore que ses discours , a un peu dérangé mon enjouement , et je me suis hâtée de lui dire qu'il mettoit trop d'importance à un simple reproche de l'amitié.

Nous nous sommes donc remis à causer tranquillement. Il m'a dit , peu de temps après , que peut-être une affaire , *la plus grande affaire de sa vie* , le rappelleroit bientôt à Paris : mais comme j'avois peur de la deviner , ma chère belle , et que ce début ne me menât à une confidence dont je ne voulois pas , je ne lui ai fait aucune question ;

question , et je me suis contentée de lui répondre que plus de dissipation seroit utile à sa santé. J'ai ajouté que , pour cette fois , je ne lui ferois aucune instance , aimant mes amis pour eux-mêmes ; c'est à cette phrase si simple , que serrant mes mains , et parlant avec une véhémence que je ne puis vous rendre : « Oui , ma tante , m'a - t - il dit , » aimez , aimez beaucoup un neveu qui vous » respecte et vous chérit , et , comme vous » dites , aimez-le pour lui - même. Ne vous » affligez pas de son bonheur , et ne trou- » blez , par aucun regret , l'éternelle tran- » quillité dont il espère jouir bientôt. Répé- » tez-moi que vous m'aimez , que vous me » pardonnerez ; oui , vous me pardonnerez , » je connois votre bonté : mais comment » espérer la même indulgence de ceux que » j'ai tant offensés » ? Alors il s'est baissé sur moi , pour me cacher , je crois , des marques de douleur , que le son de sa voix me déceloit malgré lui.

Emue plus que je ne puis vous dire , je me suis levée précipitamment ; et sans doute il a remarqué mon effroi ; car sur le champ , se composant davantage : « Pardon , a-t-il

» repris, pardon, Madame; je sens que je
» m'égare malgré moi. Je vous prie d'ou-
» blier mes discours, et de vous souvenir
» seulement de mon profond respect. Je ne
» manquerai pas, a-t-il ajouté, d'aller vous
» en renouveler l'hommage avant mon dé-
» part ». Il m'a semblé que cette dernière
phrase m'engageoit à terminer ma visite;
et je me suis en allée en effet.

Mais plus j'y réfléchis, et moins je devine
ce qu'il a voulu dire. Quelle est cette affaire,
la plus grande de sa vie? à quel sujet me
demande-t-il pardon? d'où lui est venu cet
attendrissement involontaire en me parlant?
Je me suis déjà fait ces questions mille fois,
sans pouvoir y répondre. Je ne vois même
rien là qui ait rapport à vous : cependant,
comme les yeux de l'amour sont plus clair-
voyans que ceux de l'amitié, je n'ai voulu
vous laisser rien ignorer de ce qui s'est
passé entre mon neveu et moi.

Je me suis reprise à quatre fois pour écrire
cette longue lettre, que je ferois plus longue
encore, sans la fatigue que je ressens.
Adieu, ma chère belle.

Du château de . . . ce 25 octobre 17**.

L E T T R E C X X I I I.

*Le père ANSELME au vicomte
DE VALMONT.*

J'AI reçu, monsieur le Vicomte, la lettre dont vous m'avez honoré ; et dès hier, je me suis transporté, suivant vos desirs, chez la personne en question. Je lui ai exposé l'objet et les motifs de la démarche que vous demandiez de faire auprès d'elle. Quelque attachée que je l'aie trouvée au parti sage qu'elle avoit pris d'abord, sur ce que je lui ai remontré qu'elle risquoit peut-être par son refus de mettre obstacle à votre heureux retour, et de s'opposer ainsi, en quelque sorte, aux vues miséricordieuses de la providence, elle a consenti à recevoir votre visite, à condition toutefois, que ce sera la dernière, et m'a chargé de vous annoncer qu'elle seroit chez elle jeudi prochain, 28. Si ce jour ne pouvoit pas vous convenir, vous voudrez bien l'en informer et lui en indiquer un autre. Votre lettre sera reçue.

Cependant, monsieur le Vicomte, per-

mettez-moi de vous inviter à ne pas différer sans de fortes raisons, afin de pouvoir vous livrer plutôt et plus entièrement aux dispositions louables que vous me témoignez. Songez que celui qui tarde à profiter du moment de la grace, s'expose à ce qu'elle lui soit retirée; que si la bonté divine est infinie, l'usage en est pourtant réglé par la justice, et qu'il peut venir un moment où le Dieu de miséricorde se change en un Dieu de vengeance.

Si vous continuez à m'honorer de votre confiance, je vous prie de croire que tous mes soins vous seront acquis, aussi-tôt que vous le désirerez : quelque grandes que soient mes occupations, mon affaire la plus importante sera toujours de remplir les devoirs du saint ministère, auquel je me suis particulièrement dévoué; et le moment le plus beau de ma vie, celui où je verrai mes efforts prospérer par la bénédiction du Tout-puissant. Foibles pécheurs que nous sommes, nous ne pouvons rien par nous-mêmes! Mais le Dieu qui vous rappelle peut tout; et nous devons également à sa bonté, vous, le desir constant de vous rejoindre à lui,

et moi, les moyens de vous y conduire. C'est avec son secours, que j'espère vous convaincre bientôt, que la religion sainte peut donner seule, même en ce monde, le bonheur solide et durable qu'on cherche vainement dans l'aveuglement des passions humaines.

J'ai l'honneur d'être, avec une respectueuse considération, etc.

Paris, ce 25 octobre 17**.

LETTRE CXXIV.

*La présidente DE TOURVEL à madame
DE ROSEMONDE.*

AU milieu de l'étonnement où m'a jettée, Madame, la nouvelle que j'ai appris hier, je n'oublie pas la satisfaction qu'elle doit vous causer, et je me hâte de vous en faire part. M. de Valmont ne s'occupe plus ni de moi ni de son amour, et ne veut plus que réparer, par une vie plus édifiante, les fautes, ou plutôt les erreurs de sa jeunesse. J'ai été informée de ce grand événement par

le père Anselme , auquel il s'est adressé pour le diriger à l'avenir , et aussi pour lui ménager une entrevue avec moi , dont je juge que l'objet principal est de me rendre mes lettres qu'il avoit gardées jusqu'ici , malgré la demande contraire que je lui avois faite.

Je ne puis , sans doute , qu'applaudir à cet heureux changement , et m'en féliciter , si , comme il le dit , j'ai pu y concourir en quelque chose. Mais pourquoi falloit-il que j'en fusse l'instrument , et qu'il m'en coûtât le repos de ma vie ? Le bonheur de M. de Valmont ne pouvoit-il arriver jamais que par mon infortune ? Oh ! mon indulgente amie , pardonnez-moi cette plainte. Je sais qu'il ne m'appartient pas de sonder les décrets de Dieu : mais tandis que je lui demande sans cesse , et toujours vainement , la force de vaincre mon malheureux amour , il la prodigue à celui qui ne la lui demandoit pas , et me laisse , sans secours , entièrement livrée à ma foiblesse.

Mais étouffons ce coupable murmure. Ne sais-je pas que l'enfant prodigue , à son retour , obtint plus de grâces de son père , que le fils qui ne s'étoit jamais absenté ?

Quel compte avons-nous à demander à celui qui ne nous doit rien ? Et quand il seroit possible que nous eussions quelques droits auprès de lui , quels pourroient être les miens ? Me vanterois-je d'une sagesse , que déjà je ne dois qu'à Valmont ? Il m'a sauvée , et j'oserois me plaindre en souffrant pour lui ! Non : mes souffrances me seront chères , si son bonheur en est le prix. Sans doute il falloit qu'il revînt à son tour au père commun. Le Dieu qui l'a formé devoit chérir son ouvrage. Il n'avoit point créé cet être charmant , pour n'en faire qu'un réprouvé. C'est à moi de porter la peine de mon audacieuse imprudence ; ne devois-je pas sentir que , puisqu'il m'étoit défendu de l'aimer , je ne devois pas me permettre de le voir ?

Ma faute ou mon malheur est de m'être refusée trop long-temps à cette vérité. Vous m'êtes témoin , ma chère et digne amie , que je me suis soumise à ce sacrifice , aussi-tôt que j'en ai reconnu la nécessité : mais , pour qu'il fût entier , il y manquoit que M. de Valmont ne le partageât point. Vous avouerais-je que cette idée est à présent ce qui me tourmente le plus ? Insupportable

orgueil , qui adoucit les maux que nous éprouvons , par ceux que nous faisons souffrir ! Ah ! je vaincrai ce cœur rebelle , je l'accoutumerai aux humiliations.

C'est sur-tout pour y parvenir que j'ai enfin consenti à recevoir jeudi prochain , la pénible visite de M. de Valmont. Là , je l'entendrai me dire lui-même que je ne lui suis plus rien , que l'impression foible et passagère que j'avois faite sur lui , est entièrement effacée ! Je verrai ses regards se porter sur moi , sans émotion , tandis que la crainte de déceler la mienne me fera baisser les yeux. Ces mêmes lettres qu'il refusa si long-temps à mes demandes réitérées , je les recevrai de son indifférence ; il me les remettra comme des objets inutiles , et qui ne l'intéressent plus ; et mes mains tremblantes , en recevant ce dépôt honteux , sentiront qu'il leur est remis d'une main ferme et tranquille ! Enfin , je le verrai s'éloigner s'éloigner pour jamais , et mes regards qui le suivront , ne verront pas les siens se retourner sur moi !

Et j'étois réservée à tant d'humiliation ! Ah ! que du moins je me la rende utile , en

me pénétrant par elle du sentiment de ma foiblesse Oui , ces lettres qu'il ne se soucie plus de garder , je les conserverai précieusement. Je m'imposerai la honte de les relire chaque jour , jusqu'à ce que mes larmes en aient effacé les dernières traces ; et les siennes , je les brûlerai comme infectées du poison dangereux qui a corrompu mon ame. Oh ! qu'est-ce donc que l'amour , s'il nous fait regretter jusqu'aux dangers auxquels il nous expose ; si , sur-tout , on peut craindre de le ressentir encore , même alors qu'on ne l'inspire plus ! Fuyons cette passion funeste , qui ne laisse de choix qu'entre la honte et le malheur , et souvent même les réunit tous deux ; et qu'au moins la prudence remplace la vertu.

Que ce jeudi est encore loin ! que ne puis-je consommer à l'instant ce douloureux sacrifice , et en oublier à-la-fois et la cause et l'objet ! Cette visite m'importune ; je me repens d'avoir promis. Eh ! qu'a-t-il besoin de me revoir encore ? que sommes-nous à présent l'un à l'autre ? S'il m'a offensée , je le lui pardonne. Je le félicite même de vouloir réparer ses torts ; je l'en loue. Je ferai

plus, je l'imiterai ; et séduite par les mêmes erreurs , son exemple me ramenera. Mais quand son projet est de me fuir , pourquoi commencer par me chercher ? Le plus pressé pour chacun de nous , n'est-il pas d'oublier l'autre ? Ah ! sans doute , et ce sera dorénavant mon unique soin.

Si vous le permettez , mon aimable amie , ce sera auprès de vous que j'irai m'occuper de ce travail difficile. Si j'ai besoin de secours , peut-être même de consolation , je n'en veux recevoir que de vous. Vous seule savez m'entendre et parler à mon cœur. Votre précieuse amitié remplira toute mon existence. Rien ne me paroîtra difficile pour seconder les soins que vous voudrez bien vous donner. Je vous devrai ma tranquillité , mon bonheur , ma vertu ; et le fruit de vos bontés pour moi , sera de m'en avoir enfin rendue digne.

Je me suis , je crois , beaucoup égarée dans cette lettre ; je le présume au moins par le trouble où je n'ai pas cessé d'être en vous écrivant. S'il s'y trouvoit quelques sentimens dont j'aie à rougir , couvrez-les de votre indulgente amitié. Je m'en remets en-

tièrement à elle. Ce n'est pas à vous que je veux dérober aucun des mouvemens de mon cœur.

Adieu , ma respectacle amie. J'espère , sous peu de jours , vous annoncer celui de mon arrivée.

Paris , ce 25 octobre 17**.

L E T T R E C X X V .

*Le vicomte DE VALMONT à la marquise
DE MERTEUIL.*

LA voilà donc vaincue , cette femme superbe qui avoit osé croire qu'elle pourroit me résister ! Oui , mon amie , elle est à moi , entièrement à moi ; et depuis hier , elle n'a plus rien à m'accorder.

Je suis encore trop plein de mon bonheur , pour pouvoir l'apprécier : mais je m'étonne du charme inconnu que j'ai ressenti. Seroit-il donc vrai que la vertu augmentât le prix d'une femme , jusques dans le moment même de sa foiblesse ? Mais reléguons cette idée puérile avec les contes de bonnes femmes. Ne rencontre-t-on pas presque par-tout ,

une résistance plus ou moins bien feinte au premier triomphe ? et ai-je trouvé nulle part le charme dont je parle ? ce n'est pourtant pas non plus celui de l'amour ; car enfin , si j'ai eu quelquefois , auprès de cette femme étonnante , des momens de foiblesse qui ressembloient à cette passion pusillanime , j'ai toujours su les vaincre et revenir à mes principes. Quand même la scène d'hier m'auroit , comme je le crois , emporté un peu plus loin que je ne comptois ; quand j'aurois , un moment , partagé le trouble et l'ivresse que je faisois naître ; cette illusion passagère seroit dissipée à présent ; et cependant le même charme subsiste. J'aurois même , je l'avoue , un plaisir assez doux à m'y livrer , s'il ne me causoit quelqu'inquiétude. Serai-je donc , à mon âge , maîtrisé comme un écolier , par un sentiment involontaire et inconnu ? Non : il faut , avant tout , le combattre et l'approfondir.

Peut-être , au reste , en ai-je déjà entrevu la cause ! Je me plais au moins dans cette idée , et je voudrois qu'elle fût vraie.

Dans la foule des femmes auprès desquelles j'ai rempli jusqu'à ce jour le rôle et les fonc-

tions d'amant, je n'en avois encore rencontré aucune qui n'eût, au moins, autant d'envie de se rendre, que j'en avois de l'y déterminer; je m'étois même accoutumé à appeller *prudes* celles qui ne faisoient que la moitié du chemin, par opposition à tant d'autres, dont la défense provocante ne couvrir jamais qu'imparfaitement les premières avances qu'elles ont faites.

Ici, au contraire, j'ai trouvé une première prévention défavorable, et fondée depuis sur les conseils et les rapports d'une femme haineuse, mais clairvoyante; une timidité naturelle et extrême, que fortifioit une pudeur éclairée; un attachement à la vertu, que la religion dirigeoit, et qui comptoit déjà deux années de triomphe; enfin des démarches éclatantes, inspirées par ces différens motifs, et qui toutes n'avoient pour but que de se soustraire à mes poursuites.

Ce n'est donc pas, comme dans mes autres aventures, une simple capitulation plus ou moins avantageuse, et dont il est plus facile de profiter que de s'enorgueillir; c'est une victoire complète, achetée par une campagne pénible, et décidée par de savantes

manœuvres. Il n'est donc pas surprenant que ce succès, dû à moi seul, m'en devienne plus précieux; et le surcroît de plaisir que j'ai éprouvé dans mon triomphe, et que je ressens encore, n'est que la douce impression du sentiment de la gloire. Je chéris cette façon de voir, qui me sauve l'humiliation de penser que je puisse dépendre en quelque manière de l'esclave même que je me serois asservie; que je n'aie pas en moi seul la plénitude de mon bonheur; et que la faculté de m'en faire jouir dans toute son énergie, soit réservée à telle ou telle femme, exclusivement à toute autre.

Ces réflexions sensées régleront ma conduite dans cette importante occasion; et vous pouvez être sûre que je ne me laisserai pas tellement enchaîner, que je ne puisse toujours briser ces nouveaux liens, en me jouant et à ma volonté. Mais déjà je vous parle de ma rupture, et vous ignorez encore par quels moyens j'en ai acquis le droit; lisez donc, et voyez à quoi s'expose la sagesse, en essayant de secourir la folie. J'étudiois si attentivement mes discours et les réponses que j'obtenois, que j'espère vous

rendre les uns et les autres avec une exactitude dont vous serez contente.

Vous verrez par les deux copies des lettres ci-jointes (1), quel médiateur j'avois choisi pour me rapprocher de ma belle, et avec quel zèle le saint personnage s'est employé pour nous réunir. Ce qu'il faut vous dire encore, et que j'avois appris par une lettre, interceptée suivant l'usage, c'est que la crainte et la petite humiliation d'être quittée, avoient un peu dérangé la prudence de l'austère dévote, et avoient rempli son cœur et sa tête de sentimens et d'idées, qui, pour n'avoir pas le sens commun, n'en étoient pas moins intéressans. C'est après ces préliminaires, nécessaires à savoir, qu'hier jeudi 28, jour préfix et donné par l'ingrate, je me suis présenté chez elle en esclave timide et repentant, pour en sortir en vainqueur couronné.

Il étoit six heures du soir quand j'arrivai chez la belle recluse ; car, depuis son retour, sa porte étoit restée fermée à tout le monde. Elle essaya de se lever quand on

(1) Lettres CXX et CXXIII.

m'annonça ; mais ses genoux tremblans ne lui permirent pas de rester dans cette situation : elle se rassit sur le champ. Comme le domestique qui m'avoit introduit , eut quelque service à faire dans l'appartement , elle en parut impatientée. Nous remplîmes cet intervalle par les complimens d'usage. Mais pour ne rien perdre d'un temps dont tous les momens étoient précieux , j'examinois soigneusement le local ; et dès-lors , je marquai de l'œil le théâtre de ma victoire. J'aurois pu en choisir un plus commode ; car , dans cette même chambre , il se trouvoit une ottomane. Mais je remarquai qu'en face d'elle étoit un portrait du mari ; et j'eus peur , je l'avoue , qu'avec une femme si singulière , un seul regard que le hasard dirigeroit de ce côté , ne détruisît en un moment l'ouvrage de tant de soins. Enfin , nous restâmes seuls , et j'entrai en matière.

Après avoir exposé , en peu de mots , que le père Anselme avoit dû informer des motifs de ma visite , je me suis plaint du traitement rigoureux que j'avois éprouvé ; et j'ai particulièrement appuyé sur le *mépris* qu'on m'avoit témoigné. On s'en est défendu,

fendu , comme je m'y attendois ; et , comme vous vous y attendiez bien aussi , j'en ai fondé la preuve sur la méfiance et l'effroi que j'avois inspirés ; sur la fuite scandaleuse qui s'en étoit suivie , le refus de répondre à mes lettres , celui même de les recevoir , etc. etc. Comme on commençoit une justification qui auroit été bien facile , j'ai cru devoir l'interrompre ; et pour me faire pardonner cette manière brusque , je l'ai couverte aussi-tôt par une cajolerie. — « Si tant de charmes , » ai-je donc repris , ont fait sur mon cœur » une impression si profonde , tant de vertus » n'en ont pas moins fait sur mon ame. Séduit , sans doute , par le desir de m'en » rapprocher , j'avois osé m'en croire digne. » Je ne vous reproche point d'en avoir jugé » autrement ; mais je me punis de mon erreur » — . Comme on gardoit le silence de l'embarras , j'ai continué : — « J'ai désiré , » Madame , ou de me justifier à vos yeux , » ou d'obtenir de vous le pardon des torts » que vous me supposez ; afin de pouvoir » au moins terminer , avec quelque tranquillité , des jours auxquels je n'attache

» plus de prix, depuis que vous avez refusé de les embellir » —.

Ici, on a pourtant essayé de répondre. — « Mon devoir ne me permettoit pas » —. Et la difficulté d'achever le mensonge que le devoir exigeoit, n'a pas permis de finir la phrase. J'ai donc repris du ton le plus tendre : — « Il est donc vrai que c'est moi » que vous avez fui ? — Ce départ étoit nécessaire. — Et que vous m'éloignez de vous ? — Il le faut. — Et pour toujours ? — Je le dois ». — Je n'ai pas besoin de vous dire que pendant ce court dialogue, la voix de la tendre prude étoit oppressée, et que ses yeux ne s'élevoient pas jusqu'à moi.

Je jugeai devoir animer un peu cette scène languissante ; ainsi, me levant avec l'air du dépit : — « Votre fermeté, dis-je » alors, me rend toute la mienne. Eh bien, » oui, Madame, nous serons séparés, séparés même plus que vous ne pensez ; et » vous vous félicitez à loisir de votre ouvrage ». Un peu surprise de ce ton de reproche, elle voulut repliquer. — « La résolution que vous avez prise, dit-elle. . . —

» N'est que l'effet de mon désespoir , repris-
» je avec emportement. Vous avez voulu
» que je sois malheureux ; je vous prouve-
» rai que vous avez réussi au-delà même
» de vos souhaits. — Je desire votre bon-
» heur , répondit-elle ». — Et le son de sa
voix commençoit à annoncer une émotion
assez forte. Aussi me précipitant à ses ge-
noux , et du ton dramatique que vous me
connoissez : — « Ah ! cruelle , me suis - je
» écrié , peut-il exister pour moi un bon-
» heur que vous ne partagiez pas ? Où donc
» le trouver loin de vous ? Ah ! jamais ! ja-
» mais ! — ». J'avoue qu'en me livrant à ce
point , j'avois beaucoup compté sur le se-
cours des larmes : mais soit mauvaise dis-
position , soit peut-être seulement l'effet de
l'attention pénible et continuelle que je met-
tois à tout , il me fut impossible de pleurer.

Par bonheur , je me ressouvins que pour
subjuguer une femme , tout moyen étoit éga-
lement bon ; et qu'il suffisoit de l'étonner
par un grand mouvement , pour que l'im-
pression en restât profonde et favorable. Je
suppléai donc , par la terreur , à la sensi-
bilité qui se trouvoit en défaut ; et pour

cela , changeant seulement l'inflexion de ma voix , et gardant la même posture : « — Oui , » continuai - je , j'en fais le serment à vos » pieds , vous posséder ou mourir — ». En prononçant ces dernières paroles , nos regards se rencontrèrent. Je ne sais ce que la timide personne vit ou crut voir dans les miens : mais elle se leva d'un air effrayé , et s'échappa de mes bras dont je l'avois entourée. Il est vrai que je ne fis rien pour la retenir : car j'avois remarqué plusieurs fois que les scènes de désespoir menées trop vivement , tomboient dans le ridicule , dès qu'elles devenoient longues , ou ne laissoient que des ressources vraiment tragiques , et que j'étois fort éloigné de vouloir prendre. Cependant , tandis qu'elle se déroboit à moi , j'ajoutai d'un ton bas et sinistre , mais de façon qu'elle pût m'entendre : « — Eh bien ! la mort — » !

Je me relevai alors ; et gardant un moment le silence , je jettois sur elle , comme au hasard , des regards farouches , qui , pour avoir l'air d'être égarés , n'en étoient pas moins clairvoyans et observateurs. Le maintien mal assuré , la respiration haute , la contraction

de tous les muscles , les bras tremblans et à demi-levés , tout me prouvoit assez que l'effet étoit tel que j'avois voulu le produire : mais , comme en amour rien ne se finit que de très-près , et que nous étions alors assez loin l'un de l'autre , il falloit avant tout se rapprocher. Ce fut pour y parvenir , que je passai le plutôt possible à une apparente tranquillité , propre à calmer les effets de cet état violent , sans en affoiblir l'impression.

Ma transition fut : « — Je suis bien mal-
» heureux ! J'ai voulu vivre pour votre bon-
» heur , et je l'ai troublé. Je me dévoue
» pour votre tranquillité , et je la trouble
» encore — ». Ensuite d'un air composé ,
mais contraint : « — Pardon , Madame ; peu
» accoutumé aux orages des passions , je
» sais mal en réprimer les mouvemens. Si
» j'ai eu tort de m'y livrer , songez au moins
» que c'est pour la dernière fois. Ah ! cal-
» mez-vous , calmez-vous , je vous en con-
» jure — ». Et pendant ce long discours , je
me rapprochois insensiblement. « — Si vous
» voulez que je me calme , répondit la belle
» effarouchée , vous-même soyez donc plus
» tranquille. — Eh bien ! oui , je vous le pro-

» mets, lui dis-je — ». J'ajoutai d'une voix plus foible : « — Si l'effort est grand , au » moins ne doit-il pas être long. Mais, re- » pris-je aussi-tôt d'un air égaré, je suis » venu , n'est-il pas vrai, pour vous rendre » vos lettres ? De grace , daignez les re- » prendre. Ce douloureux sacrifice me reste » à faire ; ne me laissez rien qui puisse af- » foiblir mon courage — ». Et tirant de ma poche le précieux recueil : « — Le voilà , » dis-je , ce dépôt trompeur des assurances » de votre amitié ! Il m'attachoit à la vie , » reprenez-le. Donnez ainsi vous-même le » signal qui doit me séparer de vous pour » jamais — ».

Ici l'amante craintive céda entièrement à sa tendre inquiétude. « — Mais M. de Val- » mont, qu'avez-vous, et que voulez-vous » dire ? la démarche que vous faites aujour- » d'hui n'est-elle pas volontaire ? n'est-ce » pas le fruit de vos propres réflexions ? et » ne sont-ce pas elles qui vous ont fait ap- » prouver vous-même le parti nécessaire que » j'ai suivi par devoir ? — Eh bien ! ai-je » repris, ce parti a décidé le mien. — Et » quel est-il ? — Le seul qui puisse, en me

» séparant de vous , mettre un terme à mes
» peines. — Mais , répondez-moi , quel est-
» il » ? — Là , je la pressai de mes bras , sans
qu'elle se défendît aucunement ; et jugeant ,
par cet oubli des bienséances , combien l'é-
motion étoit forte et puissante : « — Femme
» adorable , lui dis-je en risquant l'enthou-
» siasme , vous n'avez pas d'idée de l'amour
» que vous inspirez ; vous ne saurez jamais
» jusqu'à quel point vous fûtes adorée , et
» de combien ce sentiment m'étoit plus cher
» que mon existence ! Puissent tous vos jours
» être fortunés et tranquilles ; puissent-ils
» s'embellir de tout le bonheur dont vous
» m'avez privé ! Payez au moins ce vœu
» sincère par un regret , par une larme ;
» croyez que le dernier de mes sacrifices ,
» ne sera pas le plus pénible à mon cœur.
» Adieu — ».

Tandis que je parlois ainsi , je sentois son cœur palpiter avec violence ; j'observois l'altération de sa figure ; je voyois sur-tout les larmes la suffoquer , et ne couler cependant que rares et pénibles. Ce ne fut qu'alors que je pris le parti de feindre de m'éloigner ; aussi , me retenant avec force : « — Non ,

» écoutez-moi , dit-elle vivement. — Laissez-moi , répondis-je. — Vous m'écoutez , je le veux. — Il faut vous fuir , il le faut ! — Non , s'écria-t-elle . . . — ». A ce dernier mot elle se précipita , ou plutôt tomba évanouie entre mes bras. Comme je doutois encore d'un si heureux succès , je feignis un grand effroi ; mais tout en m'effrayant , je la conduisois , ou la portois , vers le lieu précédemment désigné pour le champ de ma gloire ; et en effet elle ne revint à elle que soumise et déjà livrée à son heureux vainqueur.

Jusques-là , ma belle amie , vous me trouverez , je crois , une pureté de méthode qui vous fera plaisir ; et vous verrez que je ne me suis écarté en rien des vrais principes de cette guerre ; que nous avons remarqué souvent être si semblable à l'autre. Jugez-moi donc comme Turenne ou Frédéric. J'ai forcé à combattre , l'ennemi qui ne vouloit que temporiser ; je me suis donné , par de savantes manœuvres , le choix du terrain et celui des dispositions ; j'ai su inspirer la sécurité à l'ennemi , pour le joindre plus facilement dans sa retraite ; j'ai su y faire



M^{lle} Grandet del.

Bernardt sculp.

Vous m'écouteriez, je le veux. — il faut vous fuir ;
il le faut ! — Non, s'écria-t-elle.



su
co
pa
en
so
g
p
co
je
c
A
c

m
e
d
s
l
P
P
g
s
l
c
c
l

succéder la terreur , avant d'en venir au combat ; je n'ai rien mis au hasard , que par la considération d'un grand avantage en cas de succès , et la certitude des ressources en cas de défaite ; enfin , je n'ai engagé l'action qu'avec une retraite assurée , par où je pusse couvrir et conserver tout ce que j'avois conquis précédemment. C'est , je crois , tout ce qu'on peut faire ; mais je crains , à présent , de m'être amolli comme Annibal dans les délices de Capoue. Voilà ce qui s'est passé depuis.

Je m'attendois bien qu'un si grand événement ne se passeroit pas sans les larmes et le désespoir d'usage ; et si je remarquai d'abord un peu plus de confusion , et une sorte de recueillement , j'attribuai l'un et l'autre à l'état de prude : aussi , sans m'occuper de ces légères différences que je croyois purement locales , je suivois simplement la grande route des consolations ; bien persuadé que , comme il arrive d'ordinaire , les sensations aideroient le sentiment , et qu'une seule action feroit plus que tous les discours , que pourtant je ne négligeois pas. Mais je trouvai une résistance vraiment ef-

frayante, moins encore par son excès que par la forme sous laquelle elle se montrait.

Figurez - vous une femme assise , d'une roideur immobile , et d'une figure invariable ; n'ayant l'air ni de penser , ni d'écouter , ni d'entendre ; dont les yeux fixes laissent échapper des larmes assez continues , mais qui coulent sans effort. Telle étoit Madame de Tourvel pendant mes discours ; mais si j'essayois de ramener son attention vers moi par une caresse, par le geste même le plus innocent , à cette apparente apathie succédoient aussi-tôt la terreur , la suffocation , les convulsions , les sanglots , et quelques cris par intervalle , mais sans un mot articulé.

Ces crises revinrent plusieurs fois , et toujours plus fortes ; la dernière même fut si violente , que j'en fus entièrement découragé , et craignis un moment d'avoir remporté une victoire inutile. Je me rabattis sur les lieux communs d'usage ; et dans le nombre se trouva celui - ci : « — Et vous » êtes dans le désespoir, parce que vous avez » fait mon bonheur » ? — A ce mot , l'adorable femme se tourna vers moi ; et sa

figure, quoique encore un peu égarée, avoit pourtant déjà repris son expression céleste. « — Votre bonheur, me dit-elle » ! — Vous devinez ma réponse. « — Vous êtes donc » heureux » ? — Je redoublai les protestations. « — Et heureux par moi » ! — J'ajoutai les louanges et les tendres propos. Tandis que je parlois, tous ses membres s'assoupirent ; elle retomba avec mollesse, appuyée sur son fauteuil, et m'abandonnant une main que j'avois osé prendre : « — Je » sens, dit-elle, que cette idée me console » et me soulage ». —

Vous jugez qu'ainsi remis sur la voie, je ne la quittai plus ; c'étoit réellement la bonne, et peut-être la seule. Aussi quand je voulus tenter un second succès, j'éprouvai d'abord quelque résistance, et ce qui s'étoit passé auparavant me rendoit circonspect : mais ayant appelé à mon secours cette même idée de mon bonheur, j'en ressentis bientôt les favorables effets : « — Vous avez » raison, me dit la tendre personne ; je ne » puis plus supporter mon existence, qu'au- » tant qu'elle servira à vous rendre heu- » reux. Je m'y consacre toute entière : dès

» ce moment je me donne à vous , et vous » n'éprouverez de ma part ni refus , ni regrets — ». Ce fut avec cette candeur , naïve ou sublime , qu'elle me livra sa personne et ses charmes , et qu'elle augmenta mon bonheur en le partageant. L'ivresse fut complète et réciproque ; et , pour la première fois , la mienne survécut au plaisir. Je ne sortis de ses bras que pour tomber à ses genoux , pour lui jurer un amour éternel ; et , il faut tout avouer , je pensois ce que je disois. Enfin , même après nous être séparés , son idée ne me quittoit point , et j'ai eu besoin de me travailler pour m'en distraire.

Ah ! pourquoi n'êtes - vous pas ici , pour balancer au moins le charme de l'action par celui de la récompense ? Mais je ne perdrai rien pour attendre , n'est-il pas vrai ? et j'espère pouvoir regarder , comme convenu entre nous , l'heureux arrangement que je vous ai proposé dans ma dernière lettre. Vous voyez que je m'exécute , et que , comme je vous l'ai promis , mes affaires seront assez avancées pour pouvoir vous donner une partie de mon temps. Dépê-

chez-vous donc de renvoyer votre pesant Belleruche , et laissez-là le douxereux Danceny , pour ne vous occuper que de moi. Mais que faites-vous donc tant à cette campagne , que vous ne me répondez seulement pas ? Savez-vous que je vous gronderois volontiers ? Mais le bonheur porte à l'indulgence. Et puis , je n'oublie pas qu'en me replaçant au nombre de vos soupirans , je dois me soumettre , de nouveau , à vos petites fantaisies. Souvenez-vous cependant que le nouvel amant ne veut rien perdre des anciens droits de l'ami.

Adieu , comme autrefois . . . Oui , *adieu , mon ange ! je t'envoie tous les baisers de l'amour.*

P. S. Savez-vous que Prévan , au bout de son mois de prison , a été obligé de quitter son corps ? C'est aujourd'hui la nouvelle de tout Paris. En vérité , le voilà cruellement puni d'un tort qu'il n'a pas eu , et votre succès est complet !

Paris , ce 29 octobre 17**.

LETTRE CXXVI.

*Madame DE ROSEMONDE à la présidente
DE TOURVEL.*

JE vous aurois répondu plutôt, mon aimable enfant, si la fatigue de ma dernière lettre ne m'avoit rendu mes douleurs, ce qui m'a encore privée tous ces jours-ci de l'usage de mon bras. J'étois bien pressée de vous remercier des bonnes nouvelles que vous m'avez données de mon neveu, et je ne l'étois pas moins de vous en faire, pour votre compte, de sincères félicitations. On est forcé de reconnoître véritablement là un coup de la providence, qui, en touchant l'un, a aussi sauvé l'autre. Oui, ma chère belle, Dieu qui ne vouloit que vous éprouver, vous a secourue au moment où vos forces étoient épuisées ; et malgré votre petit murmure, vous avez, je crois, quelques actions de grâces à lui rendre. Ce n'est pas que je ne sente fort bien qu'il vous eût été plus agréable que cette résolution vous fût venue la première, et que celle de

Valmont n'en eût été que la suite ; il semble même , humainement parlant , que les droits de notre sexe en eussent été mieux conservés , et nous ne voulons en perdre aucun ! Mais qu'est - ce que ces considérations légères , auprès des objets importants qui se trouvent remplis ? Voit-on celui qui se sauve du naufrage , se plaindre de n'avoir pas eu le choix des moyens ?

Vous éprouverez bientôt , ma chère fille , que les peines que vous redoutez s'allégeront d'elles-mêmes ; et quand elles devroient subsister toujours et dans leur entier , vous n'en sentiriez pas moins qu'elles seroient encore plus faciles à supporter , que les remords du crime et le mépris de soi-même. Inutilement vous aurois-je parlé plutôt avec cette apparente sévérité : l'amour est un sentiment indépendant , que la prudence peut faire éviter , mais qu'elle ne sauroit vaincre ; et qui , une fois né , ne meurt que de sa belle mort , ou du défaut absolu d'espoir. C'est ce dernier cas , dans lequel vous êtes , qui me rend le courage et le droit de vous dire librement mon avis. Il est cruel d'effrayer un malade désespéré , qui n'est

plus susceptible que de consolations et de palliatifs : mais il est sage d'éclairer un convalescent sur les dangers qu'il a courus , pour lui inspirer la prudence dont il a besoin , et la soumission aux conseils qui peuvent encore lui être nécessaires.

Puisque vous me choisissez pour votre médecin , c'est comme tel que je vous parle , et que je vous dis que les petites incommodités que vous ressentez à présent , et qui peut-être exigent quelques remèdes , ne sont pourtant rien en comparaison de la maladie effrayante dont voilà la guérison assurée. Ensuite comme votre amie , comme l'amie d'une femme raisonnable et vertueuse , je me permettrai d'ajouter que cette passion , qui vous avoit subjuguée , déjà si malheureuse par elle-même , le devenoit encore plus par son objet. Si j'en crois ce qu'on m'en dit , mon neveu , que j'avoue aimer peut-être avec foiblesse , et qui réunit en effet beaucoup de qualités louables à beaucoup d'agréments , n'est ni sans danger pour les femmes , ni sans torts vis-à-vis d'elles , et met presque un prix égal à les séduire et à les perdre. Je crois bien que vous
l'auriez

l'auriez converti. Jamais personne sans doute n'en fut plus digne : mais tant d'autres s'en sont flattées de même , dont l'espoir a été déçu , que j'aime bien mieux que vous n'en soyez pas réduite à cette ressource.

Considérez à présent , ma chère belle , qu'au lieu de tant de dangers que vous auriez eu à courir , vous aurez , outre le repos de votre conscience et votre propre tranquillité , la satisfaction d'avoir été la principale cause de l'heureux retour de Valmont. Pour moi , je ne doute pas que ce ne soit , en grande partie , l'ouvrage de votre courageuse résistance , et qu'un moment de faiblesse de votre part , n'eût peut-être laissé mon neveu dans un égarement éternel. J'aime à penser ainsi , et desire vous voir penser de même ; vous y trouverez vos premières consolations , et moi , de nouvelles raisons de vous aimer davantage.

Je vous attends ici sous peu de jours , mon aimable fille , comme vous me l'annoncez. Venez retrouver le calme et le bonheur dans les mêmes lieux où vous l'aviez perdu ; venez sur-tout vous réjouir avec votre tendre mère , d'avoir si heureusement tenu la pa-

role que vous lui aviez donnée, de ne rien faire qui ne fût digne d'elle et de vous !

Du château de . . . ce 19 octobre 17**.

LET T R E C X X V I I .

*La marquise DE MÉRTEUIL au vicomte
DE VALMONT.*

SI je n'ai pas répondu , Vicomte , à votre lettre du 19 , ce n'est pas que je n'en aie eu le temps ; c'est tout simplement qu'elle m'a donné de l'humeur , et que je ne lui ai pas trouvé le sens commun. J'avois donc cru n'avoir rien de mieux à faire , que de la laisser dans l'oubli : mais puisque vous revenez sur elle , que vous paroissez tenir aux idées qu'elle contient , et que vous prenez mon silence pour un consentement , il faut vous dire clairement mon avis.

J'ai pu avoir quelquefois la prétention de remplacer à moi seule tout un serrail ; mais il ne m'a jamais convenu d'en faire partie. Je croyois que vous saviez cela. Au moins à présent , que vous ne pouvez plus l'igno-

rer, vous jugerez facilement combien votre proposition a dû me paroître ridicule. Qui, moi! je sacrifierois un goût, et encore un goût nouveau, pour m'occuper de vous! Et pour m'en occuper, comment? en attendant à mon tour, et en esclave soumise, les sublimes faveurs de votre *hautesse*! Quand, par exemple, vous voudrez vous distraire un moment de *ce charme inconnu* que *l'adorable, la céleste* madame de Tourvel vous a fait seule éprouver, ou quand vous craindrez de compromettre, auprès de *l'attachante Cécile*, l'idée supérieure que vous êtes bien aise qu'elle conserve de vous : alors descendant jusqu'à moi, vous y viendrez chercher des plaisirs, moins vifs à la vérité, mais sans conséquence; et vos précieuses bontés, quoiqu'un peu rares, suffiront de reste à mon bonheur!

Certes, vous êtes riche en bonne opinion de vous-même : mais apparemment je ne le suis pas en modestie; car j'ai beau me regarder, je ne peux pas me trouver déçue jusques-là. C'est peut-être un tort que j'ai; mais je vous préviens que j'en ai beaucoup d'autres encore.

J'ai sur-tout celui de croire que *l'écolier, le doux* Danceny, uniquement occupé de moi, me sacrifiant, sans s'en faire un mérite, une première passion, avant même qu'elle ait été satisfaite, et m'aimant enfin comme on aime à son âge, pourroit, malgré ses vingt ans, travailler plus efficacement que vous à mon bonheur et à mes plaisirs. Je me permettrai même d'ajouter, que, s'il me venoit en fantaisie de lui donner un adjoint, ce ne seroit pas vous, au moins pour le moment.

Et par quelles raisons, m'allez-vous demander? Mais d'abord il pourroit fort bien n'y en avoir aucune : car le caprice qui vous feroit préférer, peut également vous faire exclure. Je veux pourtant bien par politesse, vous motiver mon avis. Il me semble que vous auriez trop de sacrifices à me faire ; et moi, au lieu d'en avoir la reconnaissance que vous ne manqueriez pas d'en attendre, je serois capable de croire que vous m'en devriez encore ! Vous voyez bien, qu'aussi éloignés l'un de l'autre par notre façon de penser, nous ne pouvons nous rapprocher d'aucune manière ; et je crains qu'il ne me

faillie beaucoup de temps , mais beaucoup , avant de changer de sentiment. Quand j'en serai corrigée , je vous promets de vous avertir. Jusques-là , croyez-moi , faites d'autres arrangemens , et gardez vos baisers ; vous avez tant à les placer mieux ! . . .

Adieu , comme autrefois , dites-vous ? Mais autrefois , ce me semble , vous faisiez un peu plus de cas de moi ; vous ne m'aviez pas destinée tout-à-fait aux troisièmes rôles ; et sur-tout vous vouliez bien attendre que j'eusse dit oui , avant d'être sûr de mon consentement. Trouvez donc bon qu'au lieu de vous dire aussi , adieu comme autrefois , je vous dise , adieu comme à présent.

Votre servante , M. le Vicomte.

Du château de ce 31 octobre 17**.

L E T T R E C X X V I I I .

*La présidente DE TOURVEL à madame
DE ROSEMONDE.*

J E n'ai reçu qu'hier, Madame, votre tardive réponse. Elle m'auroit tuée sur-le-champ, si j'avois eu encore mon existence en moi : mais un autre en est possesseur ; et cet autre est M. de Valmont. Vous voyez que je ne vous cache rien. Si vous devez ne me plus trouver digne de votre amitié, je crains moins encore de la perdre que de la surprendre. Tout ce que je puis vous dire, c'est que, placée par M. de Valmont entre sa mort ou son bonheur, je me suis décidée pour ce dernier parti. Je ne m'en vante, ni ne m'en accuse : je dis simplement ce qui est.

Vous sentirez aisément, d'après cela, quelle impression a dû me faire votre lettre, et les vérités sévères qu'elle contient. Ne croyez pas cependant qu'elle ait pu faire naître un regret en moi, ni qu'elle puisse jamais me faire changer de sentiment ni de

conduite. Ce n'est pas que je n'aie des momens cruels : mais quand mon cœur est le plus déchiré , quand je crains de ne pouvoir plus supporter mes tourmens , je me dis : Valmont est heureux ; et tout disparoît devant cette idée , ou plutôt elle change tout en plaisirs.

C'est donc à votre neveu que je me suis consacrée ; c'est pour lui que je me suis perdue. Il est devenu le centre unique de mes pensées , de mes sentimens , de mes actions. Tant que ma vie sera nécessaire à son bonheur , elle me sera précieuse , et je la trouverai fortunée. Si quelque jour il en juge autrement. . . il n'entendra de ma part ni plainte ni reproche. J'ai déjà osé fixer les yeux sur ce moment fatal , et mon parti est pris.

Vous voyez à présent combien peu doit m'affecter la crainte que vous paroissez avoir , qu'un jour M. de Valmont ne me perde : car avant de le vouloir , il aura donc cessé de m'aimer ; et que me feront alors de vains reproches que je n'entendrai pas ? Seul , il sera mon juge. Comme je n'aurai vécu que pour lui , ce sera en lui que re-

posera ma mémoire ; et s'il est forcé de reconnoître que je l'aimois , je serai suffisamment justifiée.

Vous venez , Madame , de lire dans mon cœur. J'ai préféré le malheur de perdre votre estime par ma franchise , à celui de m'en rendre indigne par l'avilissement du mensonge. J'ai cru devoir cette entière confiance à vos anciennes bontés pour moi. Ajouter un mot de plus , pourroit vous faire soupçonner que j'ai l'orgueil d'y compter encore , quand , au contraire , je me rends justice , en cessant d'y prétendre.

Je suis avec respect , Madame , votre très-humble et très-obéissante servante.

Paris , ce premier novembre 17**.

L E T T R E C X X I X.

*Le vicomte DE VALMONT à la marquise
DE MERTEUIL.*

DITES-MOI donc, ma belle amie, d'où peut venir ce ton d'aigreur et de persiflage, qui règne dans votre dernière lettre? Quel est donc ce crime que j'ai commis, apparemment sans m'en douter, et qui vous donne tant d'humeur? J'ai eu l'air, me reprochez-vous, de compter sur votre consentement avant de l'avoir obtenu : mais je croyois que ce qui pourroit paroître de la présomption pour tout le monde, ne pouvoit jamais être pris, de vous à moi, que pour de la confiance : et depuis quand ce sentiment nuit-il à l'amitié ou à l'amour? En réunissant l'espoir au desir, je n'ai fait que céder à l'impulsion naturelle, qui nous fait nous placer toujours le plus près possible du bonheur que nous cherchons; et vous avez pris pour l'effet de l'orgueil ce qui ne l'étoit que de mon empressement. Je sais fort bien que l'usage a introduit,

dans ce cas , un doute respectueux : mais vous savez aussi que ce n'est qu'une forme, un simple protocole ; et j'étois ; ce me semble , autorisé à croire que ces précautions minutieuses n'étoient plus nécessaires entre nous.

Il me semble même que cette marche franche et libre , quand elle est fondée sur une ancienne liaison , est bien préférable à l'insipide cajolerie , qui affadit si souvent l'amour. Peut-être , au reste , le prix que je trouve à cette manière , ne vient-il que de celui que j'attache au bonheur qu'elle me rappelle : mais par-là même , il me seroit plus pénible encore de vous voir en juger autrement.

Voilà pourtant le seul tort que je me connoisse : car je n'imagine pas que vous ayiez pu penser sérieusement , qu'il existât une femme dans le monde , qui me parût préférable à vous ; et encore moins , que j'aie pu vous apprécier aussi mal que vous feignez de le croire. Vous vous êtes regardée , me dites-vous à ce sujet , et vous ne vous êtes pas trouvée déchue à ce point. Je le crois bien , et cela prouve seulement que votre

miroir est fidèle. Mais n'auriez-vous pas pu en conclure avec plus de facilité et de justice, qu'à coup sûr je n'avois pas jugé ainsi de vous ?

Je cherche vainement une cause à cette étrange idée. Il me semble pourtant qu'elle tient, de plus ou moins près, aux éloges que je me suis permis de donner à d'autres femmes. Je l'infère au moins de votre affectation à relever les épithètes d'*adorable*, de *céleste*, d'*attachante*, dont je me suis servi en vous parlant de madame de Tourvel, ou de la petite Volanges. Mais ne savez-vous pas que ces mots, plus souvent pris au hasard que par réflexion, expriment moins le cas que l'on fait de la personne, que la situation dans laquelle on se trouve quand on en parle ? Et si, dans le moment même où j'étois si vivement affecté ou par l'une ou par l'autre, je ne vous en desirois pourtant pas moins, si je vous donnois une préférence marquée sur toutes deux, puisqu'enfin je ne pouvois renouveler notre première liaison qu'au préjudice des deux autres, je ne crois pas qu'il y ait là un si grand sujet de reproche.

Il ne me sera pas plus difficile de me justifier sur *le charme inconnu* dont vous me paraissez aussi un peu choquée : car d'abord , de ce qu'il est inconnu , il ne s'ensuit pas qu'il soit plus fort. Eh ! qui pourroit l'emporter sur les délicieux plaisirs que vous seule savez rendre toujours nouveaux , comme toujours plus vifs ? J'ai donc voulu dire seulement que celui-là étoit d'un genre que je n'avois pas encore éprouvé , mais sans prétendre lui assigner de classe ; et j'avois ajouté , ce que je répète aujourd'hui , que , quel qu'il soit , je saurai le combattre et le vaincre. J'y mettrai bien plus de zèle encore , si je peux voir dans ce léger travail un hommage à vous offrir.

Pour la petite Cécile , je crois bien inutile de vous en parler. Vous n'avez pas oublié que c'est à votre demande que je me suis chargé de cette enfant , et je n'attends que votre congé pour m'en défaire. J'ai pu remarquer son ingénuité et sa fraîcheur ; j'ai pu même la croire un moment *attachante* , parce que , plus ou moins , on se complaît toujours un peu dans son ouvrage : mais assurément , elle n'a pas assez de con-

sistance en aucun genre , pour fixer en rien l'attention.

A présent , ma belle amie , j'en appelle à votre justice , à vos premières bontés pour moi , à la longue et parfaite amitié , à l'entière confiance qui depuis ont resserré nos liens : ai-je mérité le ton rigoureux que vous prenez avec moi ? Mais qu'il vous sera facile de m'en dédommager quand vous voudrez ! Dites seulement un mot , et vous verrez si tous les charmes et tous les attachemens me retiendront ici , non pas un jour , mais une minute. Je volerai à vos pieds et dans vos bras , et je vous prouverai , mille fois et de mille manières , que vous êtes , que vous serez toujours , la véritable souveraine de mon cœur.

Adieu , ma belle amie ; j'attends votre réponse avec beaucoup d'empressement.

Paris, ce 3 novembre 17**.

L E T T R E C X X X.

*Madame DE ROSEMONDE à la présidente
DE TOURVEL.*

ET pourquoi, ma chère belle, ne voulez-vous plus être ma fille ? pourquoi semblez-vous m'annoncer que toute correspondance va être rompue entre nous ? Est-ce pour me punir de n'avoir pas deviné ce qui étoit contre toute vraisemblance ? ou me soupçonnez-vous de vous avoir affligée volontairement ? Non, je connois trop bien votre cœur, pour croire qu'il pense ainsi du mien. Aussi la peine que m'a faite votre lettre est-elle bien moins relative à moi qu'à vous-même !

O ma jeune amie ! je vous le dis avec douleur ; mais vous êtes bien trop digne d'être aimée, pour que jamais l'amour vous rende heureuse. Eh ! quelle femme vraiment délicate et sensible, n'a pas trouvé l'infortune dans ce même sentiment qui lui promettoit tant de bonheur ! Les hommes savent-ils apprécier la femme qu'ils possèdent ?

Ce n'est pas que plusieurs ne soient honnêtes dans leurs procédés , et constans dans leur affection : mais , parmi ceux-là même , combien peu savent encore se mettre à l'unisson de notre cœur ! Ne croyez pas , ma chère enfant , que leur amour soit semblable au nôtre. Ils éprouvent bien la même ivresse ; souvent même ils y mettent plus d'emportement : mais ils ne connoissent pas cet empressement inquiet , cette sollicitude délicate , qui produit en nous ces soins tendres et continus , et dont l'unique but est toujours l'objet aimé. L'homme jouit du bonheur qu'il ressent , et la femme de celui qu'elle procure. Cette différence , si essentielle et si peu remarquée , influe pourtant , d'une manière bien sensible , sur la totalité de leur conduite respective. Le plaisir de l'un est de satisfaire des desirs ; celui de l'autre est sur-tout de les faire naître. Plaire , n'est pour lui qu'un moyen de succès ; tandis que pour elle , c'est le succès lui-même. Et la coquetterie , si souvent reprochée aux femmes , n'est autre chose que l'abus de cette façon de sentir , et par-là même en prouve la réalité. Enfin , ce goût

exclusif , qui caractérise particulièrement l'amour , n'est dans l'homme qu'une préférence , qui sert , au plus , à augmenter un plaisir , qu'un autre objet affoiblirait peut-être , mais ne détruirait pas ; tandis que dans les femmes , c'est un sentiment profond , qui non-seulement anéantit tout desir étranger , mais qui , plus fort que la nature , et soustrait à son empire , ne leur laisse éprouver que répugnance et dégoût , là même où semble devoir naître la volupté.

Et n'allez pas croire que des exceptions plus ou moins nombreuses , et qu'on peut citer , puissent s'opposer avec succès à ces vérités générales ! Elles ont pour garant la voix publique , qui , pour les hommes seulement , a distingué l'infidélité de l'inconstance : distinction dont ils se prévalent , quand ils devroient en être humiliés , et qui , pour notre sexe , n'a jamais été adoptée que par ces femmes dépravées qui en font la honte , et à qui tout moyen paroît bon , dès qu'elles espèrent pouvoir les sauver du sentiment pénible de leur bassesse.

J'ai cru , ma chère belle , qu'il pourroit vous être utile d'avoir ces réflexions à opposer

poser aux idées chimériques d'un bonheur parfait, dont l'amour ne manque jamais d'abuser notre imagination : espoir trompeur, auquel on tient encore, même alors qu'on se voit forcé de l'abandonner, et dont la perte irrite et multiplie les chagrins déjà trop réels, inséparables d'une passion vive ! Cet emploi d'adoucir vos peines, ou d'en diminuer le nombre, est le seul que je veuille, que je puisse remplir en ce moment. Dans les maux sans remèdes, les conseils ne peuvent plus porter que sur le régime. Ce que je vous demande seulement, c'est de vous souvenir que plaindre un malade, ce n'est pas le blâmer. Eh ! qui sommes-nous, pour nous blâmer les uns les autres ? Laissons le droit de juger à celui-là seul qui lit dans les cœurs ; et j'ose même croire qu'à ses yeux paternels, une foule de vertus peut racheter une foiblesse.

Mais, je vous en conjure, ma chère amie, défendez-vous sur-tout de ces résolutions violentes, qui annoncent moins la force qu'un entier découragement : n'oubliez pas qu'en rendant un autre possesseur de votre existence, pour me servir de votre expres-

sion , vous n'avez pas pu cependant frustrer vos amis de ce qu'ils en possédoient à l'avance , et qu'ils ne cesseront jamais de réclamer.

Adieu , ma chère fille ; songez quelquefois à votre tendre mère , et croyez que vous serez toujours , et par-dessus tout , l'objet de ses plus chères pensées.

Du château de. . . ce 4 novembre 17**.

LETTRE CXXXI.

*La marquise DE MERTEUIL au vicomte
DE VALMONT.*

A la bonne heure , Vicomte , je suis plus contente de vous cette fois-ci que l'autre ; mais à présent , causons de bonne amitié , et j'espère vous convaincre que , pour vous comme pour moi , l'arrangement que vous paraissez désirer seroit une véritable folie.

N'avez-vous pas encore remarqué que le plaisir , qui est bien en effet l'unique mobile de la réunion des deux sexes , ne suffit pourtant pas pour former une liaison entre eux ,

et que , s'il est précédé du desir qui rapproche , il n'est pas moins suivi du dégoût qui repousse ? C'est une loi de la nature , que l'amour seul peut changer ; et de l'amour , en a-t-on quand on veut ? Il en faut pourtant toujours ; et cela seroit vraiment fort embarrassant , si on ne s'étoit pas aperçu qu'heureusement il suffisoit qu'il en existât d'un côté. La difficulté est devenue par-là de moitié moindre , et même sans qu'il y ait eu beaucoup à perdre ; en effet , l'un jouit du bonheur d'aimer , l'autre de celui de plaire , un peu moins vif à la vérité , mais auquel se joint le plaisir de tromper , ce qui fait équilibre ; et tout s'arrange.

Mais dites-moi , Vicomte , qui de nous deux se chargera de tromper l'autre ! Vous savez l'histoire de ces deux frippons , qui se reconnurent en jouant : Nous ne nous ferons rien , se dirent-ils , payons les cartes par moitié ; et ils quittèrent la partie. Suivons , croyez-moi , ce prudent exemple , et ne perdons pas ensemble un temps que nous pouvons si bien employer ailleurs.

Pour vous prouver qu'ici votre intérêt me décide autant que le mien , et que je n'agis

ni par humeur , ni par caprice , je ne vous refuse pas le prix convenu entre nous : je sens à merveille que pour une seule soirée nous nous suffirons de reste ; et je ne doute même pas que nous ne sachions assez l'embellir pour ne la voir finir qu'à regret. Mais n'oublions pas que ce regret est nécessaire au bonheur ; et quelque douce que soit notre illusion , n'allons pas croire qu'elle puisse être durable.

Vous voyez que je m'exécute à mon tour , et cela , sans que vous vous soyez encore mis en règle avec moi : car enfin je devois avoir la première lettre de la céleste prude ; et pourtant , soit que vous y teniez encore , soit que vous ayiez oublié les conditions d'un marché , qui vous intéresse peut-être moins que vous ne voulez me le faire croire , je n'ai rien reçu , absolument rien. Cependant , ou je me trompe , ou la tendre dévote doit beaucoup écrire ; car que feroit-elle quand elle est seule ? elle n'a sûrement pas le bon esprit de se distraire. J'aurois donc , si je voulois , quelques petits reproches à vous faire ; mais je les passe sous silence , en compensation d'un peu d'humeur que j'ai eue peut-être dans ma dernière lettre.

A présent, Vicomte, il ne me reste plus qu'à vous faire une demande ; et elle est encore autant pour vous que pour moi : c'est de différer un moment que je desire peut-être autant que vous, mais dont il me semble que l'époque doit être retardée jusqu'à mon retour à la ville. D'une part, nous n'aurions pas ici la liberté nécessaire ; et, de l'autre, j'y aurois quelque risque à courir : car il ne faudroit qu'un peu de jalousie, pour me rattacher de plus belle ce triste Belleruche, qui pourtant ne tient plus qu'à un fil. Il en est déjà à se battre les flancs pour m'aimer ; c'est au point, qu'à présent je mets autant de malice que de prudence dans les caresses dont je le surcharge. Mais, en même temps, vous voyez bien que ce ne seroit pas là un sacrifice à vous faire ! une infidélité réciproque rendra le charme bien plus puissant.

Savez-vous que je regrette quelquefois que nous en soyons réduits à ces ressources ! Dans le temps où nous nous aimions, car je crois que c'étoit de l'amour, j'étois heureuse ; et vous, Vicomte ! Mais pourquoi s'occuper encore d'un bonheur qui ne

peut revenir ? non , quoi que vous en disiez , c'est un retour impossible. D'abord , j'exigerois des sacrifices que sûrement vous ne pourriez ou ne voudriez pas me faire , et qu'il se peut bien que je ne mérite pas ; et puis , comment vous fixer ? Oh ! non , non , je ne veux seulement pas m'occuper de cette idée ; et malgré le plaisir que je trouve en ce moment à vous écrire , j'aime bien mieux vous quitter brusquement.

Adieu , Vicomte.

Du château de . . . ce 6 novembre 17**.

LETTRE CXXXII.

*La présidente DE TOURVEL à madame
DE ROSEMONDE.*

PÉNÉTRÉE , Madame , de vos bontés pour moi , je m'y livrerois toute entière , si je n'étois retenue , en quelque sorte , par la crainte de les profaner en les acceptant. Pourquoi faut-il , quand je les vois si précieuses , que je sente en même temps que je n'en suis plus digne ? Ah ! j'oserai du moins vous en témoigner ma reconnois-

sance ; j'admire , sur-tout , cette indulgence de la vertu , qui ne connoît nos faiblesses que pour y compatir , et dont le charme puissant conserve sur les cœurs un empire si doux et si fort , même à côté du charme de l'amour.

Mais puis-je mériter encore une amitié qui ne suffit plus à mon bonheur ? Je dis de même de vos conseils ; j'en sens le prix et ne puis les suivre. Et comment ne croirois-je pas à un bonheur parfait , quand je l'éprouve en ce moment ? Oui , si les hommes sont tels que vous le dites , il faut les fuir , ils sont haïssables ; mais qu'alors Valmont est loin de leur ressembler ! S'il a comme eux cette violence de passion , que vous nommez emportement , combien n'est-elle pas surpassée en lui par l'excès de sa délicatesse ! O mon amie ! vous me parlez de partager mes peines , jouissez donc de mon bonheur , je le dois à l'amour ; et de combien encore l'objet en augmente le prix ! Vous aimez votre neveu , dites-vous , peut-être avec faiblesse ? Ah ! si vous le connoissiez comme moi ! je l'aime avec idolâtrie , et bien moins encore qu'il ne le mérite. Il a

pu sans doute être entraîné dans quelques erreurs , il en convient lui-même ; mais qui jamais connut comme lui le véritable amour ? Que puis-je vous dire de plus ? il le ressent tel qu'il l'inspire.

Vous allez croire que c'est là *une de ces idées chimériques, dont l'amour ne manque jamais d'abuser notre imagination* : mais dans ce cas , pourquoi seroit-il devenu plus tendre , plus empressé , depuis qu'il n'a plus rien à obtenir ? Je l'avouerai , je lui trouvois auparavant un air de réflexion , de réserve , qui l'abandonnoit rarement , et qui souvent me ramenoit , malgré moi , aux fausses et cruelles impressions qu'on m'avoit données de lui. Mais depuis qu'il peut se livrer sans contrainte aux mouvemens de son cœur , il semble deviner tous les desirs du mien. Qui sait si nous n'étions pas nés l'un pour l'autre ! si ce bonheur ne m'étoit pas réservé , d'être nécessaire au sien ! Ah ! si c'est une illusion , que je meure donc avant qu'elle finisse. Mais non ; je veux vivre pour le chérir , pour l'adorer. Pourquoi cesseroit-il de m'aimer ? Quelle autre femme rendroit-il plus heureuse que moi ? Et , je

le sens par moi-même, ce bonheur qu'on fait naître, est le plus fort lien, le seul qui attache véritablement. Oui, c'est ce sentiment délicieux qui anoblit l'amour, qui le purifie en quelque sorte, et le rend vraiment digne d'une ame tendre et généreuse, telle que celle de Valmont.

Adieu, ma chère, ma respectable, mon indulgente amie. Je voudrois en vain vous écrire plus long-temps : voici l'heure où il a promis de venir, et toute autre idée m'abandonne. Pardon ! mais vous voulez mon bonheur, et il est si grand dans ce moment, que je suffis à peine à le sentir.

Paris, ce 7 novembre 17**.

LETTRE CXXXIII.

*Le vicomte DE VALMONT à la marquise
DE MERTEUIL.*

QUELS sont donc, ma belle amie, ces sacrifices que vous jugez que je ne ferois pas, et dont pourtant le prix seroit de vous plaire? Faites-les-moi connoître seulement, et si je balance à vous les offrir, je vous permets d'en refuser l'hommage. Eh! comment me jugez-vous depuis quelque temps, si, même dans votre indulgence, vous doutez de mes sentimens ou de mon énergie? Des sacrifices que je ne voudrois ou ne pourrois pas faire! Ainsi, vous me croyez amoureux, subjugué? et le prix que j'ai mis au succès, vous me soupçonnez de l'attacher à la personne? Ah! graces au ciel, je n'en suis pas encore réduit là, et je m'offre à vous le prouver. Oui, je vous le prouverai, quand même ce devroit être envers madame de Tourvel. Assurément, après cela, il ne doit pas vous rester de doute.

J'ai pu, je crois, sans me compromettre,

donner quelque temps à une femme, qui a au moins le mérite d'être d'un genre qu'on rencontre rarement. Peut-être aussi la saison morte dans laquelle est venue cette aventure, m'a fait m'y livrer davantage ; et encore à présent, qu'à peine le grand courant commence à reprendre, il n'est pas étonnant qu'elle m'occupe presque en entier. Mais songez donc qu'il n'y a guère que huit jours que je jouis du fruit de trois mois de soins. Je me suis si souvent arrêté davantage à ce qui valoit bien moins, et ne m'avoit pas tant coûté !... et jamais vous n'en avez rien conclu contre moi.

Et puis, voulez-vous savoir la véritable cause de l'empressement que j'y mets ? la voici. Cette femme est naturellement timide ; dans les premiers temps, elle doutoit sans cesse de son bonheur, et ce doute suffisoit pour le troubler : ensorte que je commence à peine à pouvoir remarquer jusqu'où va ma puissance en ce genre. C'est une chose que j'étois pourtant curieux de savoir ; et l'occasion ne s'en trouve pas si facilement qu'on le croit.

D'abord, pour beaucoup de femmes, le

plaisir est toujours le plaisir, et n'est jamais que cela ; et auprès de celles-là, de quelque titre qu'on nous décore, nous ne sommes jamais que des facteurs, de simples commissionnaires, dont l'activité fait tout le mérite, et parmi lesquels, celui qui fait le plus, est toujours celui qui fait le mieux.

Dans une autre classe, peut-être la plus nombreuse aujourd'hui, la célébrité de l'aimant, le plaisir de l'avoir enlevé à une rivale, la crainte de se le voir enlever à son tour, occupent les femmes presque tout entières : nous entrons bien, plus ou moins, pour quelque chose dans l'espèce de bonheur dont elles jouissent ; mais il tient plus aux circonstances qu'à la personne. Il leur vient par nous, et non de nous.

Il falloit donc trouver, pour mon observation, une femme délicate et sensible, qui fît son unique affaire de l'amour, et qui, dans l'amour même, ne vît que son amant ; dont l'émotion, loin de suivre la route ordinaire, partît toujours du cœur, pour arriver aux sens ; que j'ai vue, par exemple (et je ne parle pas du premier jour) sortir du plaisir toute explorée, et le moment d'a-

près retrouver la volupté dans un mot qui répondoit à son ame. Enfin , il falloit qu'elle réunît encore cette candeur naturelle , devenue insurmontable par l'habitude de s'y livrer , et qui ne lui permet de dissimuler aucun des sentimens de son cœur. Or , vous en conviendrez , de telles femmes sont rares ; et je puis croire que sans celle-ci , je n'en aurois peut-être jamais rencontré.

Il ne seroit donc pas étonnant qu'elle me fixât plus long-temps qu'une autre ; et si le travail que je veux faire sur elle , exige que je la rende heureuse , parfaitement heureuse ! pourquoi m'y refuserois-je , sur-tout quand cela me sert , au lieu de me contrarier ? Mais de ce que l'esprit est occupé , s'ensuit-il que le cœur soit esclave ? non , sans doute. Aussi le prix que je ne me défends pas de mettre à cette aventure , ne m'empêchera pas d'en courir d'autres , ou même de la sacrifier à de plus agréables.

Je suis tellement libre , que je n'ai seulement pas négligé la petite Volanges , à laquelle pourtant je tiens si peu. Sa mère la ramène à la ville dans trois jours ; et moi , depuis hier , j'ai su assurer mes com-

munications : quelque argent au portier , et quelques fleurettes à sa femme , en ont fait l'affaire. Concevez-vous que Danceny n'ait pas su trouver ce moyen si simple ? et puis , qu'on dise que l'amour rend ingénieux ! il abrutit au contraire ceux qu'il domine. Et je ne saurois pas m'en défendre ! Ah ! soyez tranquille. Déjà je vais , sous peu de jours , affoiblir , en la partageant , l'impression peut-être trop vive que j'ai éprouvée ; et si un simple partage ne suffit pas , je les multiplierai.

Je n'en serai pas moins prêt à remettre la jeune pensionnaire à son discret amant , dès que vous le jugerez à propos. Il me semble que vous n'avez plus de raison pour l'en empêcher ; et moi , je consens à rendre ce service signalé au pauvre Danceny. C'est , en vérité , le moins que je lui doive pour tous ceux qu'il m'a rendus. Il est actuellement dans la grande inquiétude de savoir s'il sera reçu chez madame de Volanges ; je le calme le plus que je peux , en l'assurant que , de façon ou d'autre , je ferai son bonheur au premier jour ; et en attendant , je continue à me charger de la correspondance ,

qu'il veut reprendre à l'arrivée de *sa Cécile*. J'ai déjà six lettres de lui, et j'en aurai bien encore une ou deux avant l'heureux jour. Il faut que ce garçon-là soit bien désœuvré !

Mais laissons ce couple enfantin, et revenons à nous ; que je puisse m'occuper uniquement de l'espoir si doux que m'a donné votre lettre. Oui, sans doute, vous me fixerez, et je ne vous pardonnerois pas d'en douter. Ai-je donc jamais cessé d'être constant pour vous ? Nos liens ont été dénoués, et non pas rompus ; notre prétendue rupture ne fut qu'une erreur de notre imagination : nos sentimens, nos intérêts, n'en sont pas moins restés unis. Semblable au voyageur, qui revient détrompé, je reconnoîtrai comme lui, que j'avois laissé le bonheur pour courir après l'espérance ; et je dirai comme d'Har-court :

Plus je vis d'étrangers, plus j'aimai ma Patrie.

Du BELLOI, *tragédie du siège de Calais*.

Ne combattez donc plus l'idée, ou plutôt le sentiment qui vous ramène à moi ; et après avoir essayé de tous les plaisirs dans nos

courses différentes, jouissons du bonheur de sentir qu'aucun d'eux n'est comparable à celui que nous avons éprouvé, et que nous retrouverons plus délicieux encore !

Adieu, ma charmante amie. Je consens à attendre votre retour : mais pressez-le donc, et n'oubliez pas combien je le desiré.

Paris, ce 8 novembre 17**.

LETTRE CXXXIV.

*La marquise DE MERTEUIL au vicomte
DE VALMONT.*

EN vérité, Vicomte, vous êtes bien comme les enfans, devant qui il ne faut rien dire, et à qui on ne peut rien montrer qu'ils ne veuillent s'en emparer aussi-tôt ! Une simple idée qui me vient, à laquelle même je vous avertis que je ne veux pas m'arrêter, parce que je vous en parle, vous en abusez pour y ramener mon attention, pour m'y fixer, quand je cherche à m'en distraire, et me faire, en quelque sorte, partager malgré moi vos desirs étourdis ! Est-il donc généreux à vous de me laisser supporter seule
tout

tout le fardeau de la prudence ? Je vous le redis , et me le répète plus souvent encore , l'arrangement que vous me proposez est réellement impossible. Quand vous y mettriez toute la générosité que vous me montrez en ce moment , croyez - vous donc que je n'aie pas aussi ma délicatesse , et que je veuille accepter des sacrifices qui nuiroient à votre bonheur ?

Or , est-il vrai , Vicomte , que vous vous faites illusion sur le sentiment qui vous attache à madame de Tourvel ? C'est de l'amour , ou il n'en exista jamais : vous le niez bien de cent façons ; mais vous le prouvez de mille. Qu'est-ce , par exemple , que ce subterfuge dont vous vous servez vis-à-vis de vous-même (car je vous crois sincère avec moi) , qui vous fait rapporter à l'envie d'observer le desir que vous ne pouvez ni cacher ni combattre , de garder cette femme ? Ne diroit-on pas que jamais vous n'en avez rendu une autre heureuse , parfaitement heureuse ? Ah ! si vous en doutez , vous avez bien peu de mémoire ! Mais non , ce n'est pas cela. Tout simplement votre cœur abuse votre esprit , et le fait se payer de mauvai-

ses raisons : mais moi, qui ai un grand intérêt à ne pas m'y tromper, je ne suis pas si facile à contenter.

C'est ainsi qu'en remarquant votre politesse, qui vous a fait supprimer soigneusement tous les mots que vous vous êtes imaginé m'avoir déplu, j'ai vu cependant que, peut-être sans vous en appercevoir, vous n'en conserviez pas moins les mêmes idées. En effet, ce n'est plus l'adorable, la céleste madame de Tourvel : mais c'est *une femme étonnante, une femme délicate et sensible*, et cela, à l'exclusion de toutes les autres ; *une femme rare enfin*, et telle qu'on n'en rencontreroit pas une seconde. Il en est de même de ce charme inconnu, qui n'est pas *le plus fort*. Eh bien ! soit : mais puisque vous ne l'aviez jamais trouvé jusques-là, il est bien à croire que vous ne le trouveriez pas davantage à l'avenir, et la perte que vous feriez n'en seroit pas moins irréparable. Ou ce sont là, Vicomte, des symptômes assurés d'amour, ou il faut renoncer à en trouver aucun.

Soyez assuré que, pour cette fois, je vous parle sans humeur. Je me suis promis de

n'en plus prendre ; j'ai trop bien reconnu qu'elle pouvoit devenir un piège dangereux. Croyez-moi , ne soyons qu'amis , et restons-en là. Sachez - moi gré seulement de mon courage à me défendre : oui , de mon courage ; car il en faut quelquefois , même pour ne pas prendre un parti qu'on sent être mauvais.

Ce n'est donc plus que pour vous ramener à mon avis par persuasion , que je vais répondre à la demande que vous me faites sur les sacrifices que j'exigerois , et que vous ne pourriez pas faire. Je me sers à dessein de ce mot *exiger* , parce que je suis bien sûre que , dans un moment , vous m'allez en effet trouver trop exigeante : mais , tant mieux ! Loin de me fâcher de vos refus , je vous en remercierai. Tenez , ce n'est pas avec vous que je veux dissimuler , j'en ai peut-être besoin.

J'exigerois donc , voyez la cruauté ! que cette rare , cette étonnante madame de Tourvel ne fût plus pour vous qu'une femme ordinaire , une femme telle qu'elle est seulement : car il ne faut pas s'y tromper ; ce charme qu'on croit trouver dans les autres ,

c'est en nous qu'il existe ; et c'est l'amour seul qui embellit tant l'objet aimé. Ce que je vous demande là , tout impossible que cela soit , vous feriez peut-être bien l'effort de me le promettre , de me le jurer même ; mais , je l'avoue , je n'en croirois pas de vains discours. Je ne pourrois être persuadée que par l'ensemble de votre conduite.

Ce n'est pas tout encore , je serois capricieuse. Ce sacrifice de la petite Cécile , que vous m'offrez de si bonne grace , je ne m'en soucierois pas du tout. Je vous demanderois au contraire de continuer ce pénible service , jusqu'à nouvel ordre de ma part ; soit que j'aimasse à abuser ainsi de mon empire , soit que , plus indulgente ou plus juste , il me suffît de disposer de vos sentimens , sans vouloir contrarier vos plaisirs. Quoi qu'il en soit , je voudrois être obéie ; et mes ordres seroient bien rigoureux !

Il est vrai qu'alors je me croirois obligée de vous remercier ; que sait-on ? peut-être même de vous récompenser. Sûrement , par exemple , j'abrégerois une absence qui me deviendrait insupportable. Je vous reverrois enfin , Vicomte , et je vous reverrois

comment ? . . . Mais vous vous souvenez que ceci n'est plus qu'une conversation, un simple récit d'un projet impossible, et je ne veux pas l'oublier toute seule

Savez-vous que mon procès m'inquiète un peu ? J'ai voulu enfin connoître au juste quels étoient mes moyens ; mes avocats me citent bien quelques loix, et sur-tout beaucoup d'*autorités*, comme ils les appellent : mais je n'y vois pas autant de raison et de justice. J'en suis presque à redouter d'avoir refusé l'accommodement. Cependant je me rassure, en songeant que le procureur est adroit, l'avocat éloquent, et la plaideuse jolie. Si ces trois moyens devoient ne plus valoir, il faudroit changer tout le train des affaires ; et que deviendrait le respect pour les anciens usages !

Ce procès est actuellement la seule chose qui me retienne ici. Celui de Belleruche est fini : hors de cour, dépens compensés. Il en est à regretter le bal de ce soir ; c'est bien le regret d'un désœuvré ! Je lui rendrai sa liberté entière, à mon retour à la ville. Je lui fais ce douloureux sacrifice, et je m'en console par la générosité qu'il y trouve.

Adieu , Vicomte , écrivez-moi souvent : le détail de vos plaisirs me dédommagera au moins en partie des ennuis que j'éprouve.

Du château de . . . ce 11 novembre 17**.

LETTRE CXXXV.

*La présidente DE TOURVEL à madame
DE ROSEMONDE.*

J'ESSAIE de vous écrire , sans savoir encore si je le pourrai. Ah , Dieu ! quand je songe qu'à ma dernière lettre c'étoit l'excès de mon bonheur qui m'empêchoit de la continuer ! C'est celui de mon désespoir qui m'accable à présent , qui ne me laisse de force que pour sentir mes douleurs , et m'ôte celle de les exprimer.

Valmont . . . Valmont ne m'aime plus , il ne m'a jamais aimée. L'amour ne s'en va pas ainsi. Il me trompe , il me trahit , il m'outrage. Tout ce qu'on peut réunir d'infortunes , d'humiliations , je les éprouve , et c'est de lui qu'elles me viennent !

Et ne croyez pas que ce soit un simple

soupçon : j'étois si loin d'en avoir ! Je n'ai pas le bonheur de pouvoir douter. Je l'ai vu : que pourroit-il me dire pour se justifier ? Mais que lui importe ! il ne le tentera seulement pas Malheureuse ! que lui feront tes reproches et tes larmes ? c'est bien de toi qu'il s'occupe !

Il est donc vrai qu'il m'a sacrifiée, livrée même et à qui ? . . . une vile créature . . . Mais que dis-je ? Ah ! j'ai perdu jusqu'au droit de la mépriser. Elle a trahi moins de devoirs , elle est moins coupable que moi. Oh ! que la peine est douloureuse , quand elle s'appuie sur le remords ! Je sens mes tourmens qui redoublent. Adieu , ma chère amie ; quelque indigne que je me sois rendue de votre pitié , vous en aurez cependant pour moi , si vous pouvez vous former l'idée de ce que je souffre.

Je viens de relire ma lettre , et je m'aperçois qu'elle ne peut vous instruire de rien ; je vais donc tâcher d'avoir le courage de vous raconter ce cruel évènement. C'étoit hier ; je devois pour la première fois , depuis mon retour , souper hors de chez moi. Valmont vint me voir à cinq heures ; jamais il

ne m'avoit paru si tendre. Il me fit connoître que mon projet de sortir le contrarioit, et vous jugez que j'eus bientôt celui de rester chez moi. Cependant, deux heures après, et tout-à-coup, son air et son ton changèrent sensiblement. Je ne sais s'il me sera échappé quelque chose qui aura pu lui déplaire; quoi qu'il en soit, peu de temps après, il prétendit se rappeler une affaire qui l'obligeoit de me quitter, et il s'en alla : ce ne fut pourtant pas sans m'avoir témoigné des regrets très-vifs, qui me parurent tendres, et qu'alors je crus sincères.

Rendue à moi-même, je jugeai plus convenable de ne pas me dispenser de mes premiers engagements, puisque j'étois libre de les remplir. Je finis ma toilette, et montai en voiture. Malheureusement mon cocher me fit passer devant l'Opéra, et je me trouvai dans l'embarras de la sortie; j'aperçus à quatre pas devant moi, et dans la file à côté de la mienne, la voiture de Valmont. Le cœur me battit aussi-tôt, mais ce n'étoit pas de crainte; et la seule idée qui m'occupoit, étoit le desir que ma voiture avançât. Au lieu de cela, ce fut la sienne qui

fut forcée de reculer, et qui se trouva à côté de la mienne. Je m'avançai sur-le-champ : quel fut mon étonnement, de trouver à ses côtés une fille, bien connue pour telle ! Je me retirai, comme vous pouvez penser, et c'en étoit déjà bien assez pour navrer mon cœur : mais ce que vous aurez peine à croire, c'est que cette même fille, apparemment instruite par une odieuse confidence, n'a pas quitté la portière de la voiture, ni cessé de me regarder, avec des éclats de rire à faire scène.

Dans l'anéantissement où j'en fus, je me laissai pourtant conduire dans la maison où je devois souper : mais il me fut impossible d'y rester ; je me sentois, à chaque instant, prête à m'évanouir, et sur-tout je ne pouvois retenir mes larmes.

En rentrant, j'écrivis à M. de Valmont, et lui envoyai ma lettre aussi-tôt ; il n'étoit pas chez lui. Voulant, à quelque prix que ce fût, sortir de cet état de mort, ou le confirmer à jamais, je renvoyai avec ordre de l'attendre : mais avant minuit mon domestique revint, en me disant que le cocher, qui étoit de retour, lui avoit dit que son

maître ne rentreroit pas de la nuit. J'ai cru ce matin , n'avoir plus autre chose à faire qu'à lui redemander mes lettres , et le prier de ne plus revenir chez moi. J'ai en effet donné des ordres en conséquence ; mais , sans doute , ils étoient inutiles. Il est près de midi ; il ne s'est point encore présenté , et je n'ai pas même reçu un mot de lui.

A présent , ma chère amie , je n'ai plus rien à ajouter : vous voilà instruite , et vous connoissez mon cœur. Mon seul espoir est de n'avoir pas long-temps encore à affliger votre sensible amitié.

Paris, ce 15 novembre 17**.

LETTRE CXXXVI.

*La présidente DE TOURVEL au vicomte
DE VALMONT.*

SANS doute, Monsieur, après ce qui s'est passé hier, vous ne vous attendez plus à être reçu chez moi, et sans doute aussi vous le desirez peu ! Ce billet a donc moins pour objet de vous prier de n'y plus venir, que de vous redemander des lettres qui n'auroient jamais dû exister ; et qui, si elles ont pu vous intéresser un moment, comme des preuves de l'aveuglement que vous aviez fait naître, ne peuvent que vous être indifférentes à présent qu'il est dissipé, et qu'elles n'expriment plus qu'un sentiment que vous avez détruit.

Je reconnois et j'avoue que j'ai eu tort de prendre en vous une confiance, dont tant d'autres avant moi avoient été les victimes ; en cela je n'accuse que moi seule : mais je croyois au moins n'avoir pas mérité d'être livrée, par vous, au mépris et à l'in-

sulte. Je croyois qu'en vous sacrifiant tout, et perdant pour vous seul mes droits à l'estime des autres et à la mienne, je pouvois m'attendre cependant à ne pas être jugée par vous plus sévèrement que par le public, dont l'opinion sépare encore, par un immense intervalle, la femme foible de la femme dépravée. Ces torts, qui seroient ceux de tout le monde, sont les seuls dont je vous parle. Je me tais sur ceux de l'amour; votre cœur n'entendrait pas le mien. Adieu, Monsieur.

Paris, ce 15 novembre 17**.

L E T T R E C X X X V I I.

*Le vicomte DE VALMONT à la présidente
DE TOURVEL.*

O N vient seulement, Madame, de me rendre votre lettre ; j'ai frémi en la lisant, et elle me laisse à peine la force d'y répondre. Quelle affreuse idée avez-vous donc de moi ? Ah ! sans doute, j'ai des torts, et tels que je ne me les pardonnerai de ma vie, quand même vous les couvririez de votre indulgence. Mais que ceux que vous me reprochez ont toujours été loin de mon âme ! Qui, moi ! vous humilier ! vous avilir ! quand je vous respecte autant que je vous chéris ; quand je n'ai connu l'orgueil, que du moment où vous m'avez jugé digne de vous. Les apparences vous ont déçue ; et je conviens qu'elles ont pu être contre moi : mais n'aviez-vous donc pas dans votre cœur ce qu'il falloit pour les combattre ? et ne s'est-il pas révolté à la seule idée qu'il pouvoit avoir à se plaindre du mien ? Vous l'avez cru cependant. Ainsi, non-seulement vous m'a-

vez jugé capable de ce délire atroce , mais vous avez même craint de vous y être exposée par vos bontés pour moi. Ah ! si vous vous trouvez dégradée à ce point par votre amour , je suis donc moi-même bien vil à vos yeux ?

Oppressé par le sentiment douloureux que cette idée me cause , je perds à la repousser , le temps que je devrois employer à la détruire. J'avouerai tout ; une autre considération me retient encore. Faut-il donc retracer des faits que je voudrois anéantir , et fixer votre attention et la mienne sur un moment d'erreur que je voudrois racheter du reste de ma vie , dont je suis encore à concevoir la cause , et dont le souvenir doit faire à jamais mon humiliation et mon désespoir ? Ah ! si en m'accusant , je dois exciter votre colère , vous n'aurez pas à chercher loin votre vengeance , il vous suffira de me livrer à mes remords.

Cependant , qui le croiroit ? cet événement a , pour première cause , le charme tout-puissant que j'éprouve auprès de vous. Ce fut lui qui me fit oublier trop long-temps une affaire importante , et qui ne pouvoit

se remettre. Je vous quittai trop tard , et ne trouvai plus la personne que j'allois chercher. J'espérois la rejoindre à l'Opéra , et ma démarche fut pareillement infructueuse. Émilie que j'y trouvai , que j'ai connue dans un temps où j'étois bien loin de connoître ni vous ni l'amour ; Émilie n'avoit pas sa voiture , et me demanda de la remettre chez elle à quatre pas de-là. Je n'y vis aucune conséquence , et j'y consentis. Mais ce fut alors que je vous rencontrai ; et je sentis sur-le-champ que vous seriez portée à me juger coupable.

La crainte de vous déplaire ou de vous affliger , est si puissante sur moi , qu'elle dut être et fut en effet bientôt remarquée. J'avoue même qu'elle me fit tenter d'engager cette fille à ne pas se montrer ; cette précaution de la délicatesse a tourné contre l'amour. Accoutumée , comme toutes celles de son état , à n'être sûre d'un empire toujours usurpé , que par l'abus qu'elles se permettent d'en faire , Émilie se garda bien d'en laisser échapper une occasion si éclatante. Plus elle voyoit mon embarras s'accroître , plus elle affectoit de se montrer ;

et sa folle gaîté, dont je rougis que vous ayiez pu un moment vous croire l'objet, n'avoit de cause que la peine cruelle que je ressentais, qui elle-même venoit encore de mon respect et de mon amour.

Jusques-là, sans doute, je suis plus malheureux que coupable; et ces torts, *qui seroient ceux de tout le monde, et les seuls dont vous me parlez*, ces torts n'existant pas, ne peuvent m'être reprochés. Mais vous vous taisez en vain sur ceux de l'amour: je ne garderai pas sur eux le même silence; un trop grand intérêt m'oblige à le rompre.

Ce n'est pas que, dans la confusion où je suis de cet inconcevable égarement, je puisse, sans une extrême douleur, prendre sur moi d'en rappeler le souvenir. Pénétré de mes torts, je consentirois à en porter la peine, ou j'attendrois mon pardon du temps, de mon éternelle tendresse et de mon repentir. Mais comment pouvoir me taire, quand ce qui me reste à vous dire importe à votre délicatesse?

Ne croyez pas que je cherche un détour pour excuser ou pallier ma faute; je m'avoue coupable.

coupable. Mais je n'avoue point, je n'avouerai jamais que cette erreur humiliante puisse être regardée comme un tort de l'amour. Eh ! que peut-il y avoir de commun entre une surprise des sens, entre un moment d'oubli de soi-même, que suivent bientôt la honte et le regret, et un sentiment pur, qui ne peut naître que dans une ame délicate, et s'y soutenir que par l'estime, et dont enfin le bonheur est le fruit ! Ah ! ne profanez pas ainsi l'amour. Craignez surtout de vous profaner vous-même, en réunissant sous un même point de vue, ce qui jamais ne peut se confondre. Laissez les femmes viles et dégradées redouter une rivalité qu'elles sentent malgré elles pouvoir s'établir, éprouver les tourmens d'une jalousie également cruelle et humiliante : mais vous détournez vos yeux de ces objets qui souilleroient vos regards ; et pure comme la divinité, comme elle aussi punissez l'offense sans la ressentir.

Mais quelle peine m'imposerez-vous, qui me soit plus douloureuse que celle que je ressens ? qui puisse être comparée au regret de vous avoir déplu, au désespoir de vous

avoir affligée ; à l'idée accablante de m'être rendu moins digne de vous ? Vous vous occupez de punir ! et moi , je vous demande des consolations : non que je les mérite , mais parce qu'elles me sont nécessaires , et qu'elles ne peuvent me venir que de vous.

Si , tout-à-coup , oubliant mon amour et le vôtre , et ne mettant plus de prix à mon bonheur , vous voulez au contraire me livrer à une douleur éternelle , vous en avez le droit ; frappez : mais si , plus indulgente ou plus sensible , vous vous rappelez encore ces sentimens si tendres qui unissoient nos cœurs ; cette volupté de l'ame , toujours renaissante et toujours plus vivement sentie ; ces jours si doux , si fortunés , que chacun de nous devoit à l'autre ; tous ces biens de l'amour , et que lui seul procure ; peut-être préférerez-vous le pouvoir de les faire renaître à celui de les détruire. Que vous dirai-je enfin ? j'ai tout perdu , et tout perdu par ma faute ; mais je puis tout recouvrer par vos bienfaits. C'est à vous à décider maintenant. Je n'ajoute plus qu'un mot. Hier encore , vous me juriez que mon bonheur étoit bien sûr tant qu'il dépendroit de vous ! Ah !

Madame, me livrez-vous aujourd'hui à un désespoir éternel !

Paris, ce 15 novembre 17**.

LETTRE CXXXVIII.

*Le vicomte DE VALMONT à la marquise
DE MERTEUIL.*

JE persiste, ma belle amie : non, je ne suis point amoureux ; et ce n'est pas ma faute, si les circonstances me forcent d'en jouer le rôle. Consentez seulement, et revenez ; vous verrez bientôt par vous-même, combien je suis sincère. J'ai fait mes preuves hier, et elles ne peuvent être détruites par ce qui se passe aujourd'hui.

J'étois donc chez la tendre prude, et j'y étois bien sans aucune autre affaire : car la petite Volanges, malgré son état, devoit passer toute la nuit au bal précocé de madame V. . . . Le désœuvrement m'avoit fait desirer d'abord de prolonger cette soirée ; et j'avois même, à ce sujet, exigé un petit sacrifice : mais à peine fut-il accordé,

que le plaisir que je me promettois fut troublé par l'idée de cet amour que vous vous obstinez à me croire, ou au moins à me reprocher ; ensorte que je n'éprouvai plus d'autre desir, que celui de pouvoir à la fois m'assurer et vous convaincre que c'étoit, de votre part, pure calomnie.

Je pris donc un parti violent ; et sous un prétexte assez léger, je laissai là ma belle, toute surprise, et sans doute encore plus affligée. Mais moi, j'allai tranquillement rejoindre Émilie à l'Opéra ; et elle pourroit vous rendre compte, que jusqu'à ce matin que nous nous sommes séparés, aucun regret n'a troublé nos plaisirs.

J'avois pourtant un assez beau sujet d'inquiétude, si ma parfaite indifférence ne m'en avoit sauvé : car vous saurez que j'étois à peine à quatre maisons de l'Opéra, et ayant Émilie dans ma voiture, que celle de l'austère dévote vint exactement ranger la mienne, et qu'un embarras survenu nous laissa près d'un demi-quart d'heure à côté l'un de l'autre. On se voyoit comme à midi, et il n'y avoit pas moyen d'échapper.

Mais ce n'est pas tout ; je m'avisai de con-

fier à Émilie que c'étoit la femme à la lettre. [Vous vous appellerez peut-être cette folie là , et qu'Émilie étoit le pupitre (1).] Elle qui ne l'avoit pas oubliée , et qui est rieuse , n'eut de cesse qu'elle n'eût considéré tout à son aise *cette vertu* , disoit-elle , et cela , avec des éclats de rire d'un scandale à en donner de l'humeur.

Ce n'est pas tout encore ; la jalouse femme n'envoya - t - elle pas chez moi dès le soir même ? Je n'y étois pas ; mais , dans son obstination , elle y envoya une seconde fois , avec ordre de m'attendre. Moi , dès que j'avois été décidé à rester chez Émilie , j'avois renvoyé ma voiture , sans autre ordre au cocher que de venir me reprendre ce matin ; et comme en arrivant chez moi , il y trouva l'amoureux messenger , il crut tout simple de lui dire que je ne rentrerois pas de la nuit. Vous devinez bien l'effet de cette nouvelle , et qu'à mon retour , j'ai trouvé mon congé signifié avec toute la dignité que comportoit la circonstance.

Ainsi cette aventure , interminable selon

(1) Lettres XLVI et XLVII.

vous , auroit pu , comme vous voyez , être finie de ce matin ; si même elle ne l'est pas , ce n'est point , comme vous l'allez croire , que je mette du prix à la continuer : c'est que , d'une part , je n'ai pas trouvé décent de me laisser quitter ; et , de l'autre , que j'ai voulu vous réserver l'honneur de ce sacrifice.

J'ai donc répondu au sévère billet par une grande épître de sentimens ; j'ai donné de longues raisons , et je me suis reposé sur l'amour , du soin de les faire trouver bonnes. J'ai déjà réussi. Je viens de recevoir un second billet , toujours bien rigoureux , et qui confirme l'éternelle rupture , comme cela devoit être ; mais dont le ton n'est pourtant plus le même. Sur-tout , on ne veut plus me voir : ce parti pris y est annoncé quatre fois de la manière la plus irrévocable. J'en ai conclu qu'il n'y avoit pas un moment à perdre pour me présenter. J'ai déjà envoyé mon chasseur , pour s'emparer du suisse ; et dans un moment , j'irai moi-même faire signer mon pardon : car dans les torts de cette espèce , il n'y a qu'une seule formule qui porte absolution générale.

rale , et celle-là ne s'expédie qu'en présence.

Adieu , ma charmante amie ; je cours tenter ce grand évènement.

Paris , ce 15 novembre 17**.

L E T T R E C X X X I X .

*La présidente DE TOURVEL à madame
DE ROSEMONDE.*

QUE je me reproche , ma sensible amie , de vous avoir parlé trop et trop tôt de mes peines passagères ! je suis cause que vous vous affligez à présent ; ces chagrins qui vous viennent de moi durent encore , et moi , je suis heureuse. Oui , tout est oublié , pardonné ; disons mieux , tout est réparé. A cet état de douleur et d'angoisse , ont succédé le calme et les délices. O joie de mon cœur , comment vous exprimer ! Valmont est innocent ; on n'est point coupable avec autant d'amour. Ces torts graves , offensans que je lui reprochois avec tant d'amertume , il ne les avoit pas ; et si , sur un seul point , j'ai eu besoin d'indulgence , n'a-

vois-je donc pas aussi mes injustices à réparer ?

Je ne vous ferai point le détail des faits ou des raisons qui le justifient ; peut-être même l'esprit les apprécierait mal : c'est au cœur seul qu'il appartient de les sentir. Si pourtant vous deviez me soupçonner de faiblesse, j'appellerois votre jugement à l'appui du mien. Pour les hommes, dites-vous vous-même, l'infidélité n'est pas l'inconstance.

Ce n'est pas que je ne sente que cette distinction, qu'en vain l'opinion autorise, n'en blesse pas moins la délicatesse ; mais de quoi se plaindrait la mienne, quand celle de Valmont en souffre plus encore ? Ce même tort que j'oublie, ne croyez pas qu'il se le pardonne ou s'en console ; et pourtant, combien n'a-t-il pas réparé cette légère faute par l'excès de son amour et celui de mon bonheur !

Ou ma félicité est plus grande, ou j'en sens mieux le prix depuis que j'ai craint de l'avoir perdue : mais ce que je puis vous dire, c'est que, si je me sentois la force de supporter encore des chagrins aussi cruels que ceux que je viens d'éprouver, je ne croi-

rois pas en acheter trop cher le surcroît de bonheur que j'ai goûté depuis. O ma tendre mère, grondez votre fille inconsidérée, de vous avoir affligée par trop de précipitation ; grondez-la d'avoir jugé témérairement et calomnié celui qu'elle ne devoit pas cesser d'adorer ; mais en la reconnoissant imprudente, voyez-la heureuse, et augmentez sa joie en la partageant.

Paris, ce 15 novembre 17**, au soir.

LETTRE CXL.

*Le vicomte de VALMONT à la marquise
DE MERTEUIL.*

COMMENT donc se fait-il, ma belle amie, que je ne reçoive point de réponse de vous ? Ma dernière lettre pourtant me paroissoit en mériter une ; et depuis trois jours que je devrois l'avoir reçue, je l'attends encore ! Je suis fâché au moins ; aussi ne vous parlerai-je pas du tout de mes grandes affaires.

Que le raccommodement ait eu son plein

effet ; qu'au lieu de reproches et de méfiance , il n'ait produit que de nouvelles tendresses ; que ce soit moi actuellement qui reçoive les excuses et les réparations dues à ma candeur soupçonnée , je ne vous en dirai mot : et sans l'évènement imprévu de la nuit dernière , je ne vous écrirais pas du tout. Mais comme celui-là regarde votre pupille , et que vraisemblablement elle ne sera pas dans le cas de vous en informer elle-même , au moins de quelque temps , je me charge de ce soin.

Par des raisons que vous devinerez , ou que vous ne devinerez pas , madame de Tourvel ne m'occupoit plus depuis quelques jours ; et comme ces raisons-là ne pouvoient exister chez la petite Volanges , j'en étois devenu plus assidu auprès d'elle. Grace à l'obligeant portier , je n'avois aucun obstacle à vaincre ; et nous menions , votre pupille et moi , une vie commode et réglée. Mais l'habitude amène la négligence : les premiers jours , nous n'avions jamais pris assez de précautions pour notre sûreté ; nous tremblions encore derrière les verroux. Hier , une incroyable distraction a causé l'accident

dont j'ai à vous instruire ; et si , pour mon compte , j'en ai été quitte pour la peur , il en coûte plus cher à la petite fille.

Nous ne dormions pas , mais nous étions dans le repos et l'abandon qui suivent la volupté , quand nous avons entendu la porte de la chambre s'ouvrir tout-à-coup. Aussitôt je sautai à mon épée , tant pour ma défense que pour celle de notre commune pupille ; je m'avance et ne vois personne : mais en effet la porte étoit ouverte. Comme nous avions de la lumière , j'ai été à la recherche , et n'ai trouvé ame qui vive. Alors je me suis rappelé que nous avions oublié nos précautions ordinaires ; et sans doute la porte poussée seulement , ou mal fermée , s'étoit rouverte d'elle-même.

En allant rejoindre ma timide compagne pour la tranquilliser , je ne l'ai plus trouvée dans son lit ; elle étoit tombée , ou s'étoit sauvée dans sa ruelle : enfin , elle y étoit étendue sans connoissance , et sans autre mouvement que d'assez fortes convulsions. Jugez de mon embarras ! Je parvins pourtant à la remettre dans son lit , et même à la faire revenir ; mais elle s'étoit blessée dans sa

chûte , et elle ne tarda pas à en ressentir les effets.

Des maux de reins , de violentes coliques , des symptômes moins équivoques encore , m'ont eu bientôt éclairé sur son état : mais , pour le lui apprendre , il a fallu lui dire d'abord celui où elle étoit auparavant ; car elle ne s'en doutoit pas. Jamais peut-être , jusqu'à elle , on n'avoit conservé tant d'innocence , en faisant si bien tout ce qu'il falloit pour s'en défaire ! Oh ! celle-là ne perd pas son temps à réfléchir !

Mais elle en perdoit beaucoup à se désoler , et je sentoie qu'il falloit prendre un parti. Je suis donc convenu avec elle que j'irois sur-le-champ chez le médecin et le chirurgien de la maison , et qu'en les prévenant qu'on alloit venir les chercher , je leur confierois le tout , sous le secret ; qu'elle , de son côté , sonneroit sa femme-de-chambre ; qu'elle lui feroit ou ne lui feroit pas sa confidence , comme elle voudroit ; mais qu'elle enverroit chercher du secours , et défendrait sur-tout qu'on réveillât madame de Volanges : attention délicate et naturelle d'une fille qui craint d'inquiéter sa mère.

J'ai fait mes deux courses et mes deux confessions le plus lestement que j'ai pu, et de-là je suis rentré chez moi, d'où je ne suis pas encore sorti : mais le chirurgien, que je connoissois d'ailleurs, est venu à midi me rendre compte de l'état de la malade. Je ne m'étois pas trompé; mais il espère que s'il ne survient pas d'accident, on ne s'apercevra de rien dans la maison. La femme-de-chambre est du secret; le médecin a donné un nom à la maladie; et cette affaire s'arrangera comme mille autres, à moins que par la suite il ne nous soit utile qu'on en parle.

Mais y a-t-il encore quelque intérêt commun entre vous et moi? Votre silence m'en feroit douter; je n'y croirois même plus du tout, si le desir que j'en ai ne me faisoit chercher tous les moyens d'en conserver l'espoir.

Adieu, ma belle amie; je vous embrasse, rancune tenante.

Paris, ce 21 novembre 17**.

L E T T R E C X L I.

*La marquise DE MERTEUIL au vicomte
DE VALMONT.*

MON Dieu , Vicomte , que vous me gênez par votre obstination ! Que vous importe mon silence ? croyez-vous , si je le garde , que ce soit faute de raisons pour me défendre ? Ah ! plutôt à Dieu ! mais non ; c'est seulement qu'il m'en coûte de vous les dire.

Parlez-moi vrai ; vous faites - vous illusion à vous-même , ou cherchez - vous à me tromper ? la différence entre vos discours et vos actions , ne me laisse de choix qu'entre ces deux sentimens : lequel est le véritable ? Que voulez - vous donc que je vous dise , quand moi-même je ne sais que penser ?

Vous paraissez vous faire un grand mérite de votre dernière scène avec la Présidente ; mais qu'est-ce donc qu'elle prouve pour votre système ; ou contre le mien ? Assurément je ne vous ai jamais dit que vous aimiez assez cette femme pour ne la pas

trômer , pour n'en pas saisir toutes les occasions qui vous paroîtroient agréables ou faciles : je ne doutois même pas qu'il ne vous fût à-peu-près égal de satisfaire avec une autre , avec la première venue , jusqu'aux desirs que celle-ci auroit seule fait naître ; et je ne suis pas surprise que , par un libertinage d'esprit qu'on auroit tort de vous disputer , vous ayez fait une fois par projet , ce que vous aviez fait mille autres par occasion. Qui ne sait que c'est là le simple courant du monde , et votre usage à tous tant que vous êtes , depuis le scélérat jusqu'aux *espèces* ? Celui qui s'en abstient aujourd'hui , passe pour romanesque , et ce n'est pas là , je crois , le défaut que je vous reproche.

Mais ce que j'ai dit , ce que j'ai pensé , ce que je pense encore , c'est que vous n'en avez pas moins de l'amour pour votre Présidente ; non pas , à la vérité , de l'amour bien pur ni bien tendre , mais de celui que vous pouvez avoir ; de celui , par exemple , qui fait trouver à une femme les agrémens ou les qualités qu'elle n'a pas ; qui la place dans une classe à part , et met toutes les

autres en second ordre ; qui vous tient encore attaché à elle , même alors que vous l'outragez ; tel enfin que je conçois qu'un sultan peut le ressentir pour sa sultane favorite , ce qui ne l'empêche pas de lui préférer souvent une simple odalisque. Ma comparaison me paroît d'autant plus juste , que , comme lui , jamais vous n'êtes ni l'amant ni l'ami d'une femme ; mais toujours son tyran ou son esclave. Aussi suis-je bien sûre que vous vous êtes bien humilié , bien avili , pour rentrer en grace avec ce bel objet ! et trop heureux d'y être parvenu , dès que vous croyez le moment arrivé d'obtenir votre pardon , vous me quittez *pour ce grand événement.*

Encore dans votre dernière lettre , si vous ne m'y parlez pas de cette femme uniquement , c'est que vous ne voulez m'y rien dire *de vos grandes affaires* ; elles vous semblent si importantes , que le silence que vous gardez à ce sujet , vous semble une punition pour moi. Et c'est après ces mille preuves de votre préférence décidée pour une autre , que vous me demandez tranquillement , s'il y a encore *quelqu'intérêt*

commun

commun entre vous et moi ! Prenez-y garde, Vicomte, si une fois je répons, ma réponse sera irrévocable ; et craindre de la faire en ce moment, c'est peut-être déjà en dire trop. Aussi je n'en veux absolument plus parler.

Tout ce que je peux faire, c'est de vous raconter une histoire. Peut-être n'aurez-vous pas le temps de la lire, ou celui d'y faire assez attention pour la bien entendre ? libre à vous. Ce ne sera, au pis-aller, qu'une histoire de perdue.

Un homme de ma connoissance s'étoit empêtré, comme vous, d'une femme qui lui faisoit peu d'honneur. Il avoit bien, par intervalle, le bon esprit de sentir que, tôt ou tard, cette aventure lui feroit tort : mais quoiqu'il en rougît, il n'avoit pas le courage de rompre. Son embarras étoit d'autant plus grand, qu'il s'étoit vanté à ses amis d'être entièrement libre ; et qu'il n'ignoroit pas que le ridicule qu'on a, augmente toujours en proportion qu'on s'en défend. Il passoit ainsi sa vie, ne cessant de faire des sottises, et ne cessant de dire après : *Ce n'est pas ma faute.* Cet homme avoit une amie qui fut

tentée un moment de le livrer au Public en cet état d'ivresse , et de rendre ainsi son ridicule ineffaçable : mais pourtant , plus généreuse que maligne , ou peut-être encore par quelque autre motif , elle voulut tenter un dernier moyen , pour être , à tout événement , dans le cas de dire comme son ami : *Ce n'est pas ma faute*. Elle lui fit donc parvenir sans aucun autre avis , la lettre qui suit , comme un remède dont l'usage pourroit être utile à son mal.

« ON s'ennuie de tout , mon ange , c'est
» une loi de la nature ; ce n'est pas ma
» faute.

» Si donc je m'ennuie aujourd'hui d'une
» aventure qui m'a occupé entièrement de-
» puis quatre mortels mois , ce n'est pas ma
» ma faute.

» Si , par exemple , j'ai eu juste autant
» d'amour que toi de vertu , et c'est sûre-
» ment beaucoup dire , il n'est pas étonnant
» que l'un ait fini en même temps que l'au-
» tre. Ce n'est pas ma faute.

» Il suit de-là , que depuis quelque temps
» je t'ai trompé : mais aussi , ton impitoyable.

» tendresse m'y forçoit en quelque sorte !

» Ce n'est pas ma faute.

» Aujourd'hui , une femme que j'aime
» éperdument , exige que je te sacrifie. Ce
» n'est pas ma faute.

» Je sens bien que voilà une belle occa-
» sion de crier au parjure : mais si la nature
» n'a accordé aux hommes que la constance ,
» tandis qu'elle donnoit aux femmes l'obs-
» tination , ce n'est pas ma faute.

» Crois-moi , choisis un autre amant com-
» me j'ai fait une autre maîtresse. Ce con-
» seil est bon , très-bon ; si tu le trouves
» mauvais , ce n'est pas ma faute.

» Adieu , mon ange , je t'ai prise avec
» plaisir , je te quitte sans regret : je te re-
» viendrai peut-être. Ainsi va le monde.
» Ce n'est pas ma faute ».

De vous dire , Vicomte , l'effet de cette dernière tentative , et ce qui s'en est suivi , ce n'est pas le moment : mais je vous promets de vous le dire dans ma première lettre. Vous y trouverez aussi mon *ultimatum* sur le renouvellement du traité que vous me proposez. Jusques-là , adieu tout simplement. . . .

A propos , je vous remercie de vos détails sur la petite Volanges ; c'est un article à réserver jusqu'au lendemain du mariage , pour la gazette de médisance. En attendant , je vous fais mon compliment de condoléance sur la perte de votre postérité. Bon soir, Vicomte.

Du château de ce 24 novembre 17**.

LETTRE CXLII.

*Le vicomte DE VALMONT à la marquise
DE MERTEUIL.*

MA foi , ma belle amie , je ne sais si j'ai mal lu ou mal entendu , et votre lettre , et l'histoire que vous m'y faites , et le petit modèle épistolaire qui y étoit compris. Ce que je puis vous dire , c'est que ce dernier m'a paru original et propre à faire de l'effet : aussi je l'ai copié tout simplement , et tout simplement encore je l'ai envoyé à la céleste Présidente. Je n'ai pas perdu un moment , car la tendre missive a été expédiée dès hier au soir. Je l'ai préféré ainsi , parce

que d'abord je lui avois promis de lui écrire ; et puis aussi , parce que j'ai pensé qu'elle n'auroit pas trop de toute la nuit , pour se recueillir et méditer *sur ce grand évènement* , dussiez-vous une seconde fois me reprocher l'expression.

J'espérois pouvoir vous renvoyer ce matin la réponse de ma bien-aimée : mais il est près de midi , et je n'ai encore rien reçu. J'attendrai jusqu'à cinq heures ; et si alors je n'ai pas eu de nouvelles , j'irai en chercher moi-même ; car , sur-tout en procédés , il n'y a que le premier pas qui coûte.

A présent , comme vous pouvez croire , je suis fort empressé d'apprendre la fin de l'histoire de cet homme de votre connoissance , si véhémentement soupçonné de ne savoir pas , au besoin , sacrifier une femme. Ne se sera-t-il pas corrigé , et sa généreuse amie ne lui aura-t-elle pas fait grâce ?

Je ne desire pas moins de recevoir votre *ultimatum* , comme vous dites si politiquement ! Je suis curieux , sur-tout , de savoir si , dans cette dernière démarche , vous trouverez encore de l'amour. Ah ! sans doute , il y en a , et beaucoup ! Mais pour qui ?

Cependant, je ne prétends rien faire valoir ; et j'attends tout de vos bontés.

Adieu, ma charmante amie ; je ne fermerai cette lettre qu'à deux heures, dans l'espoir de pouvoir y joindre la réponse désirée.

A deux heures après-midi.

Toujours rien, l'heure me presse beaucoup ; je n'ai pas le temps d'ajouter un mot : mais cette fois, refuserez-vous encore les plus tendres baisers de l'amour ?

Paris, ce 27 novembre 17**.

LETTRE CXLIII.

*La présidente DE TOURVEL à madame
DE ROSEMONDE.*

LE voile est déchiré, Madame, sur lequel étoit peinte l'illusion de mon bonheur. La funeste vérité m'éclaire, et ne me laisse voir qu'une mort assurée et prochaine, dont la route m'est tracée entre la honte et le remords. Je la suivrai. . . je chérirai mes tourmens s'ils abrègent mon existence. Je

vous envoie la lettre que j'ai reçue hier ; je n'y joindrai aucune réflexion , elle les porte avec elle. Ce n'est plus le temps de se plaindre , il n'y a plus qu'à souffrir. Ce n'est pas de pitié que j'ai besoin , c'est de force.

Recevez , Madame , le seul adieu que je ferai , et exaucez ma dernière prière ; c'est de me laisser à mon sort , de m'oublier entièrement , de ne plus me compter sur la terre. Il est un terme dans le malheur , où l'amitié même augmente nos souffrances et ne peut les guérir. Quand les blessures sont mortelles , tout secours devient inhumain. Tout autre sentiment m'est étranger , que celui du désespoir. Rien ne peut plus me convenir , que la nuit profonde où je vais ensevelir ma honte. J'y pleurerai mes fautes , si je puis pleurer encore ! car depuis hier , je n'ai pas versé une larme. Mon cœur flétri n'en fournit plus.

Adieu , Madame. Ne me répondez point. J'ai fait le serment sur cette lettre cruelle de n'en plus recevoir aucune.

Paris , ce 27 novembre 17**.

LETTRE CXLIV.

*Le vicomte DE VALMONT à la marquise
DE MERTEUIL.*

HIER, à trois heures du soir, ma belle amie, impatienté de n'avoir pas de nouvelles, je me suis présenté chez la belle délaissée; on m'a dit qu'elle étoit sortie. Je n'ai vu, dans cette phrase, qu'un refus de me recevoir, qui ne m'a ni fâché ni surpris; et je me suis retiré, dans l'espérance que cette démarche engageroit au moins une femme si polie, à m'honorer d'un mot de réponse. L'envie que j'avois de la recevoir, m'a fait passer exprès chez moi vers les neuf heures, et je n'y ai rien trouvé. Etonné de ce silence, auquel je ne m'attendois pas, j'ai chargé mon chasseur d'aller aux informations, et de savoir si la sensible personne étoit morte ou mourante. Enfin, quand je suis rentré, il m'a appris que madame de Tourvel étoit sortie en effet à onze heures du matin, avec sa femme-de-chambre; qu'elle s'étoit fait conduire au couvent de....

et qu'à sept heures du soir , elle avoit renvoyé sa voiture et ses gens , en faisant dire qu'on ne l'attendît pas chez elle : assurément , c'est se mettre en règle. Le couvent est le véritable asyle d'une veuve ; et si elle persiste dans une résolution si louable , je joindrai à toutes les obligations que je lui ai déjà , celle de la célébrité que va prendre cette aventure.

Je vous le disois bien , il y a quelque temps , que malgré vos inquiétudes , je ne reparoîtrois sur la scène du monde que brillant d'un nouvel éclat. Qu'ils se montrent donc , ces critiques sévères , qui m'accusoient d'un amour romanesque et malheureux ; qu'ils fassent des ruptures plus promptes et plus brillantes : mais non , qu'ils fassent mieux ; qu'ils se présentent comme consolateurs , la route leur est tracée. Eh bien ! qu'ils osent seulement tenter cette carrière que j'ai parcourue en entier ; et si l'un d'eux obtient le moindre succès , je lui cède la première place. Mais ils éprouveront tous , que quand j'y mets du soin , l'impression que je laisse est ineffaçable. Ah ! sans doute , celle-ci le sera ; et je compterois pour rien

tous mes autres triomphes , si jamais je devois avoir auprès de cette femme un rival préféré.

Ce parti qu'elle a pris , flatte mon amour-propre , j'en conviens : mais je suis fâché qu'elle ait trouvé en elle une force suffisante pour se séparer autant de moi. Il n'y aura donc entre nous deux , d'autres obstacles que ceux que j'aurai mis moi-même ! Quoi ! si je voulois me rapprocher d'elle , elle pourroit ne le plus vouloir ; que dis-je , ne le pas desirer , n'en plus faire son suprême bonheur ! Est-ce donc ainsi qu'on aime ? et croyez-vous , ma belle amie , que je doive le souffrir ? Ne pourrois-je pas , par exemple , et ne vaudroit-il pas mieux tenter de ramener cette femme au point de prévoir la possibilité d'un raccommodement , qu'on desire toujours tant qu'on l'espère ? je pourrois essayer cette démarche sans y mettre d'importance ; et par conséquent , sans qu'elle vous donnât d'ombrage. Au contraire , ce seroit un simple essai que nous ferions de concert ; et quand même je réussirois , ce ne seroit qu'un moyen de plus , de renouveler , à votre volonté , un sacrifice qui

à paru vous être agréable. A présent , ma belle amie , il me reste à en recevoir le prix , et tous mes vœux sont pour votre retour. Venez donc vite retrouver votre amant , vos plaisirs , vos amies , et le courant des aventures.

Celle de la petite Volanges a tourné à merveille. Hier , que mon inquiétude ne me permettoit pas de rester en place , j'ai été , dans mes courses différentes , jusques chez madame de Volanges. J'ai trouvé votre pupille déjà dans le salon , encore dans le costume de malade , mais en pleine convalescence , et n'en étant que plus fraîche et plus intéressante. Vous autres femmes , en pareil cas , vous seriez restées un mois sur votre chaise-longue : ma foi , vive les demoiselles ! Celle-ci m'a en vérité donné envie de savoir si la guérison étoit parfaite !

J'ai encore à vous dire que cet accident de la petite fille , a pensé rendre fou votre *sentimentaire* Danceny. D'abord , c'étoit de chagrin ; aujourd'hui c'est de joie. *Sa Cé-cile* étoit malade ! Vous jugez que la tête tourne dans un tel malheur. Trois fois par jour il envoyoit savoir des nouvelles , et n'en

passoit aucun sans s'y présenter lui-même ; enfin il a demandé, par une belle épître à la maman, la permission d'aller la féliciter sur la convalescence d'un objet si cher ; et madame de Volanges y a consenti : si bien que j'ai trouvé le jeune homme établi comme par le passé, à un peu de familiarité près qu'il n'osoit encore se permettre.

C'est de lui-même que j'ai su ces détails : car je suis sorti en même temps que lui, et je l'ai fait jaser. Vous n'avez pas l'idée de l'effet que cette visite lui a causé. C'est une joie, ce sont des desirs, des transports impossibles à rendre. Moi qui aime les grands mouvemens, j'ai achevé de lui faire perdre la tête, en l'assurant que sous très-peu de jours, je le mettrois à même de voir sa belle de plus près encore.

En effet, je suis décidé à la lui remettre, aussi-tôt après mon expérience faite. Je veux me consacrer à vous tout entier ; et puis vaudroit-il la peine que votre pupille fût aussi mon élève, si elle ne devoit tromper que son mari ? Le chef-d'œuvre est de tromper son amant, et sur-tout son premier amant ! car pour moi, je n'ai pas

à me reprocher d'avoir prononcé le mot d'amour.

Adieu , ma belle amie ; revenez donc au plutôt jouir de votre empire sur moi , en recevoir l'hommage et m'en payer le prix.

Paris , ce 28 novembre 17**.

LETTRE CXLV.

*La marquise DE MERTEUIL au vicomte
DE VALMONT.*

SÉRIEUSEMENT, Vicomte, vous avez quitté la Présidente ? vous lui avez envoyé la lettre que je vous avois faite pour elle ? En vérité, vous êtes charmant, et vous avez surpassé mon attente ! J'avoue de bonne-foi que ce triomphe me flatte plus que tous ceux que j'ai pu obtenir jusqu'à présent. Vous allez trouver peut-être que j'évalue bien haut cette femme, que naguère j'appréciois si peu ; point du tout : mais c'est que ce n'est pas sur elle que j'ai remporté cet avantage ; c'est sur vous : voilà le plaisant et ce qui est vraiment délicieux.

Oui, Vicomte, vous aimiez beaucoup madame de Tourvel, et même vous l'aimez encore ; vous l'aimez comme un fou : mais parce que je m'amusois à vous en faire honte, vous l'avez bravement sacrifiée. Vous en auriez sacrifié mille, plutôt que de souffrir une plaisanterie. Où nous conduit pourtant la vanité ! Le sage a bien raison, quand il dit qu'elle est l'ennemie du bonheur.

Où en seriez-vous à présent, si je n'avois voulu que vous faire une malice ? Mais je suis incapable de tromper, vous le savez bien ; et dussiez-vous, à mon tour, me réduire au désespoir et au couvent, j'en cours les risques, et je me rends à mon vainqueur.

Cependant si je capitule, c'est en vérité pure foiblesse : car si je voulois, que de chicanes n'aurois-je pas encore à faire ! et peut-être le mériteriez-vous ? J'admire, par exemple, avec quelle finesse ou quelle gaucherie vous me proposez en douceur de vous laisser renouer avec la Présidente. Il vous conviendrait beaucoup, n'est-ce pas, de vous donner le mérite de cette rupture sans y perdre les plaisirs de la jouissance ? Et

comme alors cet apparent sacrifice n'en seroit plus un pour vous , vous m'offrez de le renouveler à ma volonté ! Par cet arrangement , la céleste dévote se croiroit toujours l'unique choix de votre cœur , tandis que je m'enorgueillirois d'être la rivale préférée ; nous serions trompées toutes deux , mais vous seriez content ; et qu'importe le reste ?

C'est dommage qu'avec tant de talent pour les projets , vous en ayez si peu pour l'exécution ; et que par une seule démarche inconsiderée , vous ayez mis vous - même un obstacle invincible à ce que vous desirez le plus.

Quoi ! vous aviez l'idée de renouer , et vous avez pu écrire ma lettre ! Vous m'avez donc crue bien gauche à mon tour ! Ah ! croyez - moi , Vicomte , quand une femme frappe dans le cœur d'une autre , elle manque rarement de trouver l'endroit sensible , et la blessure est incurable. Tandis que je frappois celle-ci , ou plutôt que je dirigeois vos coups , je n'ai pas oublié que cette femme étoit ma rivale , que vous l'aviez trouvée un moment préférable à moi , et qu'enfin vous

m'aviez placée au - dessous d'elle. Si je me suis trompée dans ma vengeance , je consens à en porter la faute. Ainsi, je trouve bon que vous tentiez tous les moyens : je vous y invite même , et vous promets de ne pas me fâcher de vos succès , si vous parvenez à en avoir. Je suis si tranquille sur cet objet , que je ne veux plus m'en occuper. Parlons d'autre chose.

Par exemple , de la santé de la petite Volanges. Vous m'en direz des nouvelles positives à mon retour , n'est - il pas vrai ? Je serai bien aise d'en avoir. Après cela , ce sera à vous de juger s'il vous conviendra mieux de remettre la petite fille à son amant , ou de tenter de devenir une seconde fois le fondateur d'une nouvelle branche des Valmont , sous le nom de Gercourt. Cette idée m'avoit paru assez plaisante , et en vous laissant le choix , je vous demande pourtant de ne pas prendre de parti définitif , sans que nous en ayons causé ensemble. Ce n'est pas vous remettre à un temps éloigné , car je serai à Paris incessamment. Je ne peux pas vous dire positivement le jour ; mais vous ne doutez pas que , dès que je serai arrivée ,

vée, vous n'en soyez le premier informé.

Adieu, Vicomte ; malgré mes querelles , mes malices et mes reproches , je vous aime toujours beaucoup , et je me prépare à vous le prouver. Au revoir , mon ami.

Du château de . . . ce 29 novembre 17**.

LETTRE CXLVI.

*La marquise DE MERTEUIL au chevalier
DANCENY.*

ENFIN , je pars , mon jeune ami ; et demain au soir je serai de retour à Paris. Au milieu de tous les embarras qu'entraîne un déplacement , je ne recevrai personne. Cependant , si vous avez quelque confiance bien pressée à me faire , je veux bien vous excepter de la règle générale ; mais je n'excepterai que vous : ainsi , je vous demande le secret sur mon arrivée. Valmont même n'en sera pas instruit.

Qui m'auroit dit , il y a quelque temps , que bientôt vous auriez ma confiance exclusive , je ne l'aurois pas cru. Mais la vôtre a

Tome II.

T

entraîné la mienne. Je serois tentée de croire que vous y avez mis de l'adresse , peut-être même de la séduction.-Cela seroit bien mal au moins ! Au reste , elle ne seroit pas dangereuse à présent ; vous avez vraiment bien autre chose à faire ! Quand l'héroïne est en scène , on ne s'occupe guère de la confidente.

Aussi n'avez - vous seulement pas eu le temps de me faire part de vos nouveaux succès. Quand votre Cécile étoit absente , les jours n'étoient pas assez longs pour écouter vos tendres plaintes. Vous les auriez faites aux échos , si je n'avois pas été là pour les entendre. Quand depuis elle a été malade , vous m'avez même encore honorée du récit de vos inquiétudes ; vous aviez besoin de quelqu'un à qui les dire. Mais à présent , que celle que vous aimez est à Paris , qu'elle se porte bien , et sur-tout que vous la voyez quelquefois , elle suffit à tout , et vos amis ne vous sont plus rien.

Je ne vous en blâme pas ; c'est la faute de vos vingt ans. Depuis Alcibiade jusqu'à vous , ne sait-on pas que les jeunes gens n'ont jamais connu l'amitié que dans leurs

chagrins ? Le bonheur les rend quelquefois indiscrets, mais jamais confians. Je dirai bien comme Socrate : *J'aime que mes amis viennent à moi quand ils sont malheureux* (1). Mais en sa qualité de philosophe , il se passoit bien d'eux quand ils ne venoient pas. En cela , je ne suis pas tout-à-fait si sage que lui , et j'ai senti votre silence avec toute la foiblesse d'une femme.

N'allez pourtant pas me croire exigeante : il s'en faut bien que je le sois ! Le même sentiment qui me fait remarquer ces privations , me les fait supporter avec courage , quand elles sont la preuve ou la cause du bonheur de mes amis. Je ne compte donc sur vous pour demain au soir , qu'autant que l'amour vous laissera libre et désoccupé , et je vous défends de me faire le moindre sacrifice.

Adieu , Chevalier ; je me fais une vraie fête de vous revoir : viendrez-vous ?

Du château de . . . ce 29 novembre 17**.

(1) MARMONTEL , conte moral d'*Alcibiade*.

L E T T R E C X L V I I .

*Madame DE VOLANGES à madame
DE ROSEMONDE.*

Vous serez sûrement aussi affligée que je le suis , ma digne amie , en apprenant l'état où se trouve madame de Tourvel ; elle est malade depuis hier : sa maladie a pris si vivement , et se montre avec des symptômes si graves , que j'en suis vraiment alarmée.

Une fièvre ardente , un transport violent et presque continuel ; une soif qu'on ne peut appaiser , voilà tout ce qu'on remarque. Les médecins disent ne pouvoir rien pronostiquer encore ; et le traitement sera d'autant plus difficile , que la malade refuse avec obstination toute espèce de remèdes : c'est au point qu'il a fallu la tenir de force pour la saigner ; et il a fallu depuis en user de même deux autres fois pour lui remettre sa bande , que dans son transport elle veut toujours arracher.

Vous qui l'avez vue , comme moi , si peu forte , si timide et si douce , concevez-vous

donc que quatre personnes puissent à peine la contenir, et que pour peu qu'on veuille lui représenter quelque chose, elle entre dans des fureurs inexprimables? Pour moi, je crains qu'il n'y ait plus que du délire, et que ce ne soit une vraie aliénation d'esprit.

Ce qui augmente ma crainte à ce sujet, c'est ce qui s'est passé avant-hier.

Ce jour là, elle arriva vers les onze heures du matin, avec sa femme-de-chambre, au couvent de***. Comme elle a été élevée dans cette maison, et qu'elle a conservé l'habitude d'y entrer quelquefois, elle y fut reçue comme à l'ordinaire, et elle parut à tout le monde tranquille et bien portante. Environ deux heures après, elle s'informa si la chambre qu'elle occupoit, étant pensionnaire, étoit vacante, et sur ce qu'on lui répondit qu'oui, elle demanda d'aller la revoir : la Prieure l'y accompagna avec quelques autres religieuses. Ce fut alors qu'elle déclara qu'elle revenoit s'établir dans cette chambre, que, disoit-elle, elle n'auroit jamais dû quitter; et qu'elle ajouta qu'elle n'en sortiroit *qu'à la mort* : ce fut son expression.

D'abord on ne sut que dire : mais le premier étonnement passé , on lui représenta que sa qualité de femme mariée ne permettoit pas de la recevoir sans une permission particulière. Cette raison ni mille autres n'y firent rien ; et dès ce moment elle s'obstina , non-seulement à ne pas sortir du couvent , mais même de sa chambre. Enfin , de guerre lasse , à sept heures du soir on consentit qu'elle y passât la nuit. On renvoya sa voiture et ses gens , et on remit au lendemain à prendre un parti.

On assure que pendant toute la soirée , loin que son air ou son maintien eussent rien d'égaré , l'un et l'autre étoient composés et réfléchis ; que seulement elle tomba quatre ou cinq fois dans une rêverie si profonde , qu'on ne parvenoit pas à l'en tirer en lui parlant ; et que , chaque fois , avant d'en sortir , elle portoit les deux mains à son front qu'elle avoit l'air de serrer avec force : sur quoi une des religieuses qui étoient présentes , lui ayant demandé si elle souffroit de la tête , elle la fixa long - temps avant de répondre , et lui dit enfin : « Ce n'est pas » là qu'est le mal ! » Un moment après ,

elle demanda qu'on la laissât seule , et pria qu'à l'avenir on ne lui fît plus de question.

Tout le monde se retira , hors sa femme-de-chambre , qui devoit heureusement coucher dans la même chambre qu'elle , faute d'autre place.

Suivant le rapport de cette fille , sa maîtresse a été assez tranquille jusqu'à onze heures du soir. Elle a dit alors vouloir se coucher : mais , avant d'être entièrement déshabillée , elle se mit à marcher dans sa chambre , avec beaucoup d'action et des gestes fréquens. Julie , qui avoit été témoin de ce qui s'étoit passé dans la journée , n'osa lui rien dire , et attendit en silence pendant près d'une heure. Enfin , madame de Tourvel l'appella deux fois coup sur coup ; elle n'eut que le temps d'accourir , et sa maîtresse tomba dans ses bras , en disant : « Je n'en peux plus ». Elle se laissa conduire à son lit , et ne voulut rien prendre , ni qu'on allât chercher aucun secours. Elle se fit mettre seulement de l'eau auprès d'elle , et elle ordonna à Julie de se coucher.

Celle-ci assure être restée jusqu'à deux heures du matin sans dormir , et n'avoir en-

tendu pendant ce temps , ni mouvement ni plaintes. Mais elle dit avoir été réveillée à cinq heures par les discours de sa maîtresse , qui parloit d'une voix forte et élevée ; et qu'alors lui ayant demandé si elle n'avoit besoin de rien , et n'obtenant point de réponse , elle prit de la lumière , et alla au lit de madame de Tourvel , qui ne la reconnut point ; mais qui , interrompant tout-à-coup les propos sans suite qu'elle tenoit , s'écria vivement : « Qu'on me laisse seule , » qu'on me laisse dans les ténèbres , ce sont » les ténèbres qui me conviennent ». J'ai remarqué hier par moi-même que cette phrase lui revient souvent.

Enfin , Julie profita de cette espèce d'ordre , pour sortir et aller chercher du monde et des secours : mais madame de Tourvel a refusé l'un et l'autre , avec les fureurs et les transports qui sont revenus si souvent depuis.

L'embarras où cela a mis tout le couvent , a décidé la Prieure à m'envoyer chercher hier à sept heures du matin... Il ne faisoit pas jour. Je suis accourue sur-le-champ. Quand on m'a annoncée à madame de Tour-

vel , elle a paru reprendre sa connoissance , et a répondu : « Ah ! oui , qu'elle entre ». Mais quand j'ai été près de son lit , elle m'a regardée fixement , a pris vivement ma main qu'elle a serrée , et m'a dit d'une voix forte , mais sombre : « Je meurs pour ne » vous avoir pas crue ». Aussi - tôt après se cachant les yeux , elle est revenue à son discours le plus fréquent : « Qu'on me laisse » seule , etc. » ; et toute connoissance s'est perdue.

Ce propos qu'elle m'a tenu , et quelques autres échappés dans son délire , me font craindre que cette cruelle maladie n'ait une cause plus cruelle encore. Mais respectons les secrets de notre amie , et contentons-nous de plaindre son malheur.

Toute la journée d'hier a été également orageuse , et partagée entre des accès de transports effrayans , et des momens d'un abattement léthargique , les seuls où elle prend et donne quelque repos. Je n'ai quitté le chevet de son lit qu'à neuf heures du soir , et je vais y retourner ce matin pour toute la journée. Sûrement je n'abandonnerai pas ma malheureuse amie : mais ce qui est déso-

lant, c'est son obstination à refuser tous les soins et tous les secours.

Je vous envoie le bulletin de cette nuit que je viens de recevoir, et qui, comme vous le verrez, n'est rien moins que consolant. J'aurai soin de vous les faire passer tous exactement.

Adieu, ma digne amie, je vais retrouver la malade. Ma fille, qui heureusement est presque rétablie, vous présente son respect.

Paris, ce 29 novembre 17**.

LETTRE CXLVIII.

*Le chevalier. DANCENY à madame
DE MERTEUIL.*

O vous que j'aime ! ô toi que j'adore ! ô vous qui avez commencé mon bonheur ! ô toi qui l'as comblé ! amie sensible, tendre amante, pourquoi le souvenir de ta douleur vient-il troubler le charme que j'éprouve ? Ah ! Madame, calmez-vous, c'est l'amitié qui vous le demande. O mon amie ! sois heureuse, c'est la prière de l'amour.

Eh ! quels reproches avez-vous donc à

vous faire ? croyez - moi ; votre délicatesse vous abuse. Les regrets qu'elle vous cause , les torts dont elle m'accuse , sont également illusoires ; et je sens dans mon cœur qu'il n'y a eu , entre nous deux , d'autre séducteur que l'amour. Ne crains donc plus de te livrer aux sentimens que tu inspires , de te laisser pénétrer de tous les feux que tu fais naître. Quoi ! pour avoir été éclairés plus tard , nos cœurs en seroient-ils moins purs ? non , sans doute. C'est au contraire la séduction , qui , n'agissant jamais que par projets , peut combiner sa marche et ses moyens , et prévoir au loin les événemens. Mais l'amour véritable ne permet pas ainsi de méditer et de réfléchir : il nous distrait de nos pensées par nos sentimens ; son empire n'est jamais plus fort que quand il est inconnu ; et c'est dans l'ombre et le silence , qu'il nous entoure de liens qu'il est également impossible d'appercevoir et de rompre.

C'est ainsi qu'hier même , malgré la vive émotion que me causoit l'idée de votre retour , malgré le plaisir extrême que je sentis en vous voyant , je croyois pourtant n'être

encore appelé ni conduit que par la paisible amitié : ou plutôt , entièrement livré aux doux sentimens de mon cœur , je m'occupois bien peu d'en démêler l'origine ou la cause. Ainsi que moi , ma tendre amie , tu éprouvois , sans le connoître , ce charme impérieux qui livroit nos ames aux douces impressions de la tendresse ; et tous deux nous n'avons reconnu l'Amour qu'en sortant de l'ivresse où ce dieu nous avoit plongés.

Mais cela même nous justifie au lieu de nous condamner. Non , tu n'as pas trahi l'amitié , et je n'ai pas davantage abusé de ta confiance. Tous deux , il est vrai , nous ignorions nos sentimens ; mais cette illusion , nous l'éprouvions seulement sans chercher à la faire naître. Ah ! loin de nous en plaindre , ne songeons qu'au bonheur qu'elle nous a procuré ; et sans le troubler par d'injustes reproches , ne nous occupons qu'à l'augmenter encore par le charme de la confiance et de la sécurité. O mon amie ! que cet espoir est cher à mon cœur ! Oui , désormais délivrée de toute crainte , et toute entière à l'amour , tu partageras mes desirs , mes transports , le délire de mes sens , l'ivresse de

mon ame ; et chaque instant de nos jours fortunés sera marqué par une volupté nouvelle.

Adieu , toi que j'adore ! Je te verrai ce soir , mais te trouverai-je seule ? Je n'ose l'espérer. Ah ! tu ne le desires pas autant que moi.

Paris, ce premier décembre 17**.

LET TRE CXLIX.

Madame DE VOLANGES à madame

DE ROSEMONDE.

J'AI espéré hier , presque toute la journée , ma digne amie , pouvoir vous donner ce matin des nouvelles plus favorables de la santé de notre chère malade : mais depuis hier au soir cet espoir est détruit , et il ne me reste que le regret de l'avoir perdu. Un événement , bien indifférent en apparence , mais bien cruel par les suites qu'il a eues , a rendu l'état de la malade au moins aussi fâcheux qu'il étoit auparavant , si même il n'a pas empiré.

Je n'aurois rien compris à cette révolu-

tion subite , si je n'avois reçu hier l'entière confidence de notre malheureuse amie. Comme elle ne m'a pas laissé ignorer que vous étiez instruite aussi de toutes ses infortunes , je puis vous parler sans réserve sur sa triste situation.

Hier matin , quand je suis arrivée au couvent , on me dit que la malade dormoit depuis plus de trois heures ; et son sommeil étoit si profond et si tranquille , que j'eus peur un moment qu'il ne fût léthargique. Quelque temps après , elle se réveilla , et ouvrit elle-même les rideaux de son lit. Elle nous regarda tous avec l'air de la surprise ; et comme je me levois pour aller à elle , elle me reconnut , me nomma , et me pria d'approcher. Elle ne me laissa le temps de lui faire aucune question , et me demanda où elle étoit , ce que nous faisons là , si elle étoit malade , et pourquoi elle n'étoit pas chez elle ? Je crus d'abord que c'étoit un nouveau délire , seulement plus tranquille que le précédent : mais je m'aperçus qu'elle entendoit fort bien mes réponses. Elle avoit en effet retrouvé sa tête , mais non pas sa mémoire.

Elle me questionna , avec beaucoup de détail , sur tout ce qui lui étoit arrivé depuis qu'elle étoit au couvent , où elle ne se souvenoit pas d'être venue. Je lui répondis exactement , en supprimant seulement ce qui auroit pu la trop effrayer : et lorsqu'à mon tour je lui demandai comment elle se trouvoit , elle me répondit qu'elle ne souffroit pas dans ce moment ; mais qu'elle avoit été bien tourmentée pendant son sommeil , et qu'elle se sentoit fatiguée. Je l'engageai à se tranquilliser et à parler peu ; après quoi , je refermai en partie ses rideaux , que je laissai entr'ouverts , et je m'assis auprès de son lit. Dans le même temps , on lui proposa un bouillon , qu'elle prit et qu'elle trouva bon.

Elle resta ainsi environ une demi-heure , durant laquelle elle ne parla que pour me remercier des soins que je lui avois donnés ; et elle mit dans ses remerciemens l'agrément et la grace que vous lui connoissez. Ensuite elle garda pendant quelque temps un silence absolu , qu'elle ne rompit que pour dire : « Ah ! oui , je me ressouviens d'être venue » ici » ; et un moment après , elle s'écria

douloureusement : « Mon amie , mon amie ; » plaignez - moi ; je retrouve tous me malheurs ». Comme alors je m'avançai vers elle , elle saisit ma main , et s'y appuyant la tête : « Grand Dieu ! continua-t-elle , ne puis-je donc mourir » ? Son expression , plus encore que ses discours , m'attendrit jusqu'aux larmes ; elle s'en aperçut à ma voix , et me dit : « Vous me plaignez ! Ah ! si vous connoissiez ! . . . ». Et puis s'interrompant : « Faites qu'on nous laisse seules , je vous dirai tout ».

Ainsi que je crois vous l'avoir marqué , j'avois déjà des soupçons sur ce qui devoit faire le sujet de cette confidence ; et craignant que cette conversation , que je prévoyois devoir être longue et triste , ne nuisît peut-être à l'état de notre malheureuse amie , je m'y refusai d'abord , sous prétexte qu'elle avoit besoin de repos : mais elle insista , et je me rendis à ses instances. Dès que nous fûmes seules , elle m'apprit tout ce que déjà vous avez su d'elle , et que par cette raison je ne vous répéterai point.

Enfin , en me parlant de la façon cruelle dont elle avoit été sacrifiée , elle ajouta :

« Je

« Je me croyois bien sûre d'en mourir , et » j'en avois le courage ; mais de survivre à » mon malheur et à ma honte , c'est ce qui » m'est impossible ». Je tentai de combattre ce découragement , ou plutôt ce désespoir avec les armes de la religion , jusqu'alors si puissantes sur elle ; mais je sentis bientôt que je n'avois pas assez de force pour ces fonctions augustes , et je m'en tins à lui proposer d'appeller le père Anselme , que jé sais avoir toute sa confiance. Elle y consentit , et parut même le desirer beaucoup. On l'envoya chercher en effet , et il vint sur-le-champ. Il resta fort long-temps avec la malade , et dit en sortant , que si les médecins en jugeoient comme lui , il croyoit qu'on pouvoit différer la cérémonie des sacremens , qu'il reviendrait le lendemain.

Il étoit environ trois heures après-midi , et jusqu'à cinq , notre amie fut assez tranquille : ensorte que nous avions tous repris de l'espoir. Par malheur , on apporta alors une lettre pour elle. Quand on voulut la lui remettre , elle répondit d'abord n'en vouloir recevoir aucune , et personne n'insista. Mais de ce moment , elle parut plus agitée.

Bientôt après, elle demanda d'où venoit cette lettre ? elle n'étoit pas timbrée : qui l'avoit apportée ? on l'ignoroit : de quelle part on l'avoit remise ? on ne l'avoit pas dit aux tourières. Ensuite elle garda quelque temps le silence ; après quoi, elle recommença à parler : mais ses propos sans suite nous apprirent seulement que le délire étoit revenu.

Cependant il y eut encore un intervalle tranquille, jusqu'à ce qu'enfin elle demanda qu'on lui remît la lettre qu'on avoit apportée pour elle. Dès qu'elle eut jetté les yeux dessus, elle s'écria : « De lui ! grand Dieu. » ! et puis d'une voix forte, mais oppressée : « Reprenez-la, reprenez-la ». Elle fit sur-le-champ fermer les rideaux de son lit, et défendit que personne approchât : mais presque aussitôt nous fûmes bien obligées de revenir auprès d'elle. Le transport avoit repris plus violent que jamais, et il s'y étoit joint des convulsions vraiment effrayantes. Ces accidens n'ont plus cessé de la soirée ; et le bulletin de ce matin m'apprend que la nuit n'a pas été moins orageuse. Enfin, son état est tel, que je m'étonne qu'elle n'y ait pas déjà succombé ; et je ne vous cache point

qu'il ne me reste que bien peu d'espoir.

Je suppose que cette malheureuse lettre est de M. de Valmont : mais que peut-il encore oser lui dire ? Pardon , ma chère amie ; je m'interdis toute réflexion : mais il est bien cruel de voir périr si malheureusement une femme , jusqu'alors si heureuse et si digne de l'être.

Paris , ce 2 décembre 17**.

LETTRE CL.

*Le chevalier DANCENY à la marquise
DE MERTEUIL.*

EN attendant le bonheur de te voir ; je me livre , ma tendre amie , au plaisir de t'écrire ; et c'est en m'occupant de toi , que je charme le regret d'en être éloigné. Te tracer mes sentimens , me rappeler les tiens , est pour mon cœur une vraie jouissance ; est c'est par elle que le temps même des privations m'offre encore mille biens précieux à mon amour. Cependant , s'il faut t'en croire , je n'obtiendrai point de réponse de toi : cette lettre même sera la dernière ; et

nous nous priverons d'un commerce qui , selon toi , est dangereux , *et dont nous n'avons pas besoin*. Sûrement je t'en croirai , si tu persistes : car que peux-tu vouloir , que par cette raison même je ne le veuille aussi ? Mais avant de te décider entièrement , ne permettras-tu pas que nous en causions ensemble ?

Sur l'article des dangers , tu dois juger seule : je ne puis rien calculer , et je m'en tiens à te prier de veiller à ta sûreté , car je ne puis être tranquille quand tu seras inquiète. Pour cet objet , ce n'est pas nous deux qui ne sommes qu'un , c'est toi qui est nous deux.

Il n'en est pas de même *sur le besoin* ; ici nous ne pouvons avoir qu'une même pensée ; et si nous différons d'avis , ce ne peut être que faute de nous expliquer ou de nous entendre. Voici donc ce que je crois sentir.

Sans doute , une lettre paroît bien peu nécessaire , quand on peut se voir librement. Que diroit-elle , qu'un mot , un regard , ou même le silence , n'exprimassent cent fois mieux encore ? Cela me paroît si vrai , que dans le moment où tu me parlas de ne plus

nous écrire , cette idée glissa facilement sur mon ame ; elle la gêna peut-être , mais ne l'affecta point. Tel à-peu-près , quand voulant donner un baiser sur ton cœur , je rencontre un ruban ou une gaze , je l'écarte seulement , et n'ai cependant pas le sentiment d'un obstacle.

Mais depuis , nous nous sommes séparés ; et dès que tu n'as plus été là , cette idée de lettre est revenue me tourmenter. Pourquoi , me suis-je dit , cette privation de plus ? Quoi ! pour être éloigné , n'a-t-on plus rien à se dire ? Je suppose que favorisé par les circonstances , on passe ensemble une journée entière ; faudra-t-il prendre le temps de causer sur celui de jouir ? Oui , de jouir , ma tendre amie ; car auprès de toi , les momens même du repos fournissent encore une jouissance délicieuse. Enfin , quel que soit le temps , on finit par se séparer ; et puis , on est si seul ! C'est alors qu'une lettre est précieuse ! si on ne la lit pas , du moins on la regarde . . . Ah ! sans doute , on peut regarder une lettre sans la lire , comme il me semble que la nuit j'aurois encore quelque plaisir à toucher ton portrait . . .

Ton portrait, ai-je dit ! Mais une lettre est le portrait de l'ame. Elle n'a pas, comme une froide image, cette stagnance si éloignée de l'amour ; elle se prête à tous nos mouvemens : tour-à-tour elle s'anime, elle jouit, elle se repose . . . Tes sentimens me sont tous si précieux ! me priveras-tu d'un moyen de les recueillir ?

Es-tu donc sûre que le besoin de m'écrire ne te tourmentera jamais ? Si dans la solitude, ton cœur se dilate ou s'opprime, si un mouvement de joie passe jusqu'à ton ame, si une tristesse involontaire vient la troubler un moment ; ce ne sera donc pas dans le sein de ton ami, que tu répandras ton bonheur ou ta peine ! tu auras donc un sentiment qu'il ne partagera pas ? tu le laisseras donc rêveur et solitaire s'égarer loin de toi ? Mon amie . . . ma tendre amie ! Mais c'est à toi qu'il appartient de prononcer. J'ai voulu discuter seulement, et non pas te séduire ; je ne t'ai dit que des raisons, j'ose croire que j'eusse été plus fort par des prières. Je tâcherai donc, si tu persistes, de ne pas m'affliger ; je ferai mes efforts pour me dire ce que tu m'aurois écrit ; mais tiens, tu le

dirois mieux que moi ; et j'aurois sur-tout plus de plaisir à l'entendre.

Adieu, ma charmante amie ; l'heure approche enfin où je pourrai te voir : je te quitte bien vite, pour t'aller retrouver plutôt.

Paris, ce 3 décembre 17**.

LE T T R E C L I.

*Le vicomte DE VALMONT à la marquise
DE MERTEUIL.*

SANS doute, Marquise, que vous ne me croyez pas assez peu d'usage, pour penser que j'aie pu prendre le change sur le tête-à-tête où je vous ai trouvée ce soir, et sur l'étonnant *hasard* qui avoit conduit Danceny chez vous ! Ce n'est pas que votre physionomie exercée n'ait su prendre à merveille l'expression du calme et de la sérénité, ni que vous vous soyiez trahie par aucune de ces phrases, qui quelquefois échappent au trouble ou au repentir. Je conviens même encore que vos regards dociles vous ont parfaitement servie ; et que s'ils avoient

su se faire croire aussi bien que se faire entendre , loin que j'eusse pris ou conservé le moindre soupçon , je n'aurois pas douté un moment du chagrin extrême que vous causoit *ce tiers importun*. Mais , pour ne pas déployer en vain d'aussi grands talens , pour en obtenir le succès que vous vous en promettiez , pour produire enfin l'illusion que vous cherchiez à faire naître , il falloit donc auparavant former votre amant novice avec plus de soin.

Puisque vous commencez à faire des éducations , apprenez à vos élèves à ne pas rougir et se déconcerter à la moindre plaisanterie ; à ne pas nier si vivement , pour une seule femme , les mêmes choses dont ils se défendent avec tant de mollesse pour toutes les autres. Apprenez-leur encore à savoir entendre l'éloge de leur maîtresse , sans se croire obligés d'en faire les honneurs ; et si vous leur permettez de vous regarder dans le cercle , qu'ils sachent au moins auparavant déguiser ce regard de possession si facile à reconnoître , et qu'ils confondent si mal-adroitement avec celui de l'amour. Alors vous pourrez les faire paroître dans vos exer-

cices publics , sans que leur conduite fasse tort à leur sage institutrice ; et moi-même , trop heureux de concourir à votre célébrité , je vous promets de faire et de publier les programmes de ce nouveau collège.

Mais jusques-là , je m'étonne , je l'avoue , que ce soit moi que vous ayiez entrepris de traiter comme un écolier. Oh ! qu'avec toute autre femme , je serois bientôt vengé ! que je m'en ferois de plaisir ! et qu'il surpasseroit aisément celui qu'elle auroit cru me faire perdre ! Oui , c'est bien pour vous seule que je peux préférer la réparation à la vengeance ; et ne croyez pas que je sois retenu par le moindre doute , par la moindre incertitude ; je sais tout.

Vous êtes à Paris depuis quatre jours ; et chaque jour vous avez vu Danceny , et vous n'avez vu que lui seul. Aujourd'hui même votre porte étoit encore fermée ; et il n'a manqué à votre suisse , pour m'empêcher d'arriver jusqu'à vous , qu'une assurance égale à la vôtre. Cependant je ne devois pas douter , me mandiez-vous , d'être le premier informé de votre arrivée ; de cette arrivée dont vous ne pouviez pas encore me

dire le jour, tandis que vous m'écriviez la veille de votre départ. Nierez-vous ces faits, ou tenterez-vous de vous en excuser? L'un et l'autre sont également impossibles; et pourtant je me contiens encore! Reconnoissez là votre empire; mais croyez-moi, contente de l'avoir éprouvé, n'en abusez pas plus longtemps. Nous nous connoissons tous deux, Marquise; ce mot doit vous suffire.

Vous sortez demain toute la journée, m'avez-vous dit? A la bonne heure, si vous sortez en effet; et vous jugez que je le saurai. Mais enfin, vous rentrerez le soir; et pour notre difficile réconciliation, nous n'aurons pas trop de temps jusqu'au lendemain. Faites-moi donc savoir si ce sera chez vous, ou *là bas*, que se feront nos expiations nombreuses et réciproques. Sur-tout, plus de Danceny. Votre mauvaise tête s'étoit remplie de son idée, et je peux n'être pas jaloux de ce délire de votre imagination: mais songez que de ce moment, ce qui n'étoit qu'une fantaisie, deviendrait une préférence marquée. Je ne me crois pas fait pour cette humiliation, et je ne m'attends pas à la recevoir de vous.

J'espère même que ce sacrifice ne vous en paroîtra pas un. Mais quand il vous coûteroit quelque chose, il me semble que je vous ai donné un assez bel exemple ! qu'une femme sensible et belle, qui n'existoit que pour moi, qui dans ce moment même meurt peut-être d'amour et de regret, peut bien valoir un jeune écolier, qui, si vous voulez, ne manque ni de figure ni d'esprit, mais qui n'a encore ni usage ni consistance.

Adieu, Marquise ; je ne vous dis rien de mes sentimens pour vous. Tout ce que je puis faire en ce moment, c'est de ne pas scruter mon cœur. J'attends votre réponse. Songez en la faisant, songez bien que plus il vous est facile de me faire oublier l'offense que vous m'avez faite, plus un refus de votre part, un simple délai, la graveroit dans mon cœur en traits ineffaçables.

Paris, ce 3 décembre 17**.

L E T T R E C L I I.

*La marquise DE MERTEUIL au vicomte
DE VALMONT.*

P R E N E Z donc garde , Vicomte , et ménagez davantage mon extrême timidité ! Comment voulez - vous que je supporte l'idée accablante d'encourir votre indignation , et sur - tout que je ne succombe pas à la crainte de votre vengeance ? d'autant que , comme vous savez , si vous me faisiez une noirceur , il me seroit impossible de vous la rendre. J'aurois beau parler , votre existence n'en seroit ni moins brillante ni moins paisible. Au fait , qu'auriez-vous à redouter ? d'être obligé de partir , si on vous en laissoit le temps. Mais ne vit-on pas chez l'étranger comme ici ? et à tout prendre , pourvu que la cour de France vous laissât tranquille à celle où vous vous fixeriez , ce ne seroit pour vous que changer le lieu de vos triomphes. Après avoir tenté de vous rendre votre sang-froid par ces considérations morales , revenons à nos affaires.

Savez-vous, Vicomte, pourquoi je ne me suis jamais remariée ? ce n'est assurément pas faute d'avoir trouvé assez de partis avantageux ; c'est uniquement pour que personne n'ait le droit de trouver à redire à mes actions. Ce n'est même pas que j'aie craint de ne pouvoir plus faire mes volontés, car j'aurois bien toujours fini par-là ; mais c'est qu'il m'auroit gêné que quelqu'un eût eu seulement le droit de s'en plaindre ; c'est qu'enfin je ne voulois tromper que pour mon plaisir, et non par nécessité. Et voilà que vous m'écrivez la lettre la plus maritale qu'il soit possible de voir ! Vous ne m'y parlez que de torts de mon côté, et de graces du vôtre ! Mais comment donc peut-on manquer à celui à qui on ne doit rien ? je ne saurois le concevoir !

Voyons, de quoi s'agit-il tant ? Vous avez trouvé Danceny chez moi, et cela vous a déplu ? à la bonne heure : mais qu'avez-vous pu en conclure ? ou que c'étoit l'effet du hasard, comme je vous le disois, ou celui de ma volonté, comme je ne vous le disois pas. Dans le premier cas, votre lettre est injuste ; dans le second, elle est ridicule :

c'étoit bien la peine d'écrire ! Mais vous êtes jaloux , et la jalousie ne raisonne pas. Eh bien ! je vais raisonner pour vous.

Ou vous avez un rival , ou vous n'en avez pas. Si vous en avez un , il faut plaire pour lui être préféré ; si vous n'en avez pas , il faut plaire encore pour éviter d'en avoir. Dans tous les cas , c'est la même conduite à tenir : ainsi , pourquoi vous tourmenter ? pourquoi , sur-tout , me tourmenter moi-même ! Ne savez-vous donc plus être le plus aimable ? et n'êtes-vous plus sûr de vos succès ! Allons donc , Vicomte , vous vous faites tort. Mais , ce n'est pas cela ; c'est qu'à vos yeux , je ne veux pas que vous vous donniez tant de peine. Vous desirez moins mes bontés , que vous ne voulez abuser de votre empire. Allez , vous êtes un ingrat. Voilà bien , je crois , du sentiment , et pour peu que je continuasse , cette lettre pourroit devenir fort tendre , mais vous ne le méritez pas.

Vous ne méritez pas davantage que je me justifie. Pour vous punir de vos soupçons , vous les garderez : ainsi , sur l'époque de mon retour , comme sur les visites de Danceny , je ne vous dirai rien. Vous vous êtes

donné bien de la peine pour vous en instruire , n'est-il pas vrai ? Eh bien ! en êtes-vous plus avancé ? Je souhaite que vous y ayez trouvé beaucoup de plaisir ; quant à moi , cela n'a pas nui au mien.

Tout ce que je peux donc répondre à votre menaçante lettre , c'est qu'elle n'a eu ni le don de me plaire , ni le pouvoir de m'intimider ; et que pour le moment je suis on ne peut pas moins disposée à vous accorder vos demandes.

Au vrai , vous accepter tel que vous vous montrez aujourd'hui , ce seroit vous faire une infidélité réelle. Ce ne seroit pas là renouer avec mon ancien amant ; ce seroit en prendre un nouveau , et qui ne vaut pas l'autre à beaucoup près. Je n'ai pas assez oublié le premier pour m'y tromper ainsi. Le Valmont que j'aimois étoit charmant. Je veux bien convenir même que je n'ai pas rencontré d'homme plus aimable. Ah ! je vous en prie , Vicomte , si vous le retrouvez amenez-le-moi ; celui-là sera toujours bien reçu.

Prévenez-le cependant que dans aucun cas , ce ne seroit ni pour aujourd'hui ni

pour demain. Son *Ménechme* lui a fait un peu tort ; et en me pressant trop , je craindrois de m'y tromper ; ou bien , peut-être ai-je donné parole à Danceny pour ces deux jours-là ? Et votre lettre m'a appris que vous ne plaisantiez pas , quand on manquoit à sa parole. Vous voyez donc qu'il faut attendre.

Mais que vous importe ? vous vous vengerez toujours bien de votre rival. Il ne fera pas pis à votre maîtresse que vous ferez à la sienne ; et après tout , une femme n'en vaut-elle pas une autre ? ce sont vos principes. Celle même qui seroit *tendre et sensible* , qui *n'existeroit que pour vous* , qui *mourroit enfin d'amour et de regret* , n'en seroit pas moins sacrifiée à la première fantaisie , à la crainte d'être plaisanté un moment ; et vous voulez qu'on se gêne ? Ah ! cela n'est pas juste ?

Adieu , Vicomte ; redevenez donc aimable. Tenez , je ne demande pas mieux que de vous trouver charmant ; et dès que j'en serai sûre , je m'engage à vous le prouver. En vérité , je suis trop bonne.

Paris , ce 4 décembre 17**.

LETTRE

LETTRE CLIII.

*Le vicomte DE VALMONT à la marquise
DE MERTEUIL.*

Je réponds sur-le-champ à votre lettre , et je tâcherai d'être clair ; ce qui n'est pas facile avec vous , quand une fois vous avez pris le parti de ne pas entendre.

De longs discours n'étoient pas nécessaires pour établir que chacun de nous ayant en main tout ce qu'il faut pour perdre l'autre , nous avons un égal intérêt à nous ménager mutuellement : aussi , ce n'est pas de cela dont il s'agit. Mais entre le parti violent de se perdre , et celui , sans doute meilleur , de rester unis comme nous l'avons été , de le devenir davantage encore en reprenant notre première liaison ; entre ces deux partis , dis-je , il y en a mille autres à prendre. Il n'étoit donc pas ridicule de vous dire , et il ne l'est pas de vous répéter que , de ce jour même , je serai ou votre amant ou votre ennemi.

Je sens à merveille que ce choix vous gêne ; qu'il vous conviendrait mieux de tergiverser ; et je n'ignore pas que vous n'avez jamais aimé à être placée ainsi entre le oui et le non : mais vous devez sentir aussi que je ne puis vous laisser sortir de ce cercle étroit, sans risquer d'être joué ; et vous avez dû prévoir que je ne le souffrirois pas. C'est maintenant à vous à décider : je peux vous laisser le choix , mais non pas rester dans l'incertitude.

Je vous préviens seulement que vous ne m'abuserez pas par vos raisonnemens , bons ou mauvais ; que vous ne me séduirez pas davantage par quelques cajoleries dont vous cherchiez à parer vos refus , et qu'enfin , le moment de la franchise est arrivé. Je ne demande pas mieux que de vous donner l'exemple ; et je vous déclare avec plaisir , que je préfère la paix et l'union : mais s'il faut rompre l'une ou l'autre , je crois en avoir le droit et les moyens.

J'ajoute donc que le moindre obstacle mis de votre part , sera pris de la mienne pour une véritable déclaration de guerre : vous voyez que la réponse que je vous demande ,

n'exige ni longues ni belles phrases. Deux mots suffisent.

Paris, ce 4 décembre 17**.

*Réponse de la marquise DE MERTEUIL,
écrite au bas de la même lettre.*

Eh bien ! la guerre !

LETTRE CLIV.

*Madame DE VOLANGES à madame
DE ROSEMONDE.*

LES bulletins vous instruisent mieux que je ne pourrois le faire , ma chère amie , du fâcheux état de notre malade. Toute entière aux soins que je lui donne , je ne prends sur eux le temps de vous écrire , qu'autant qu'il y a d'autres évènements que ceux de la maladie. En voici un , auquel certainement je ne m'attendois pas. C'est une lettre que j'ai reçue de M. de Valmont , à qui il a plu de me choisir pour sa confidente , et même pour sa médiatrice auprès de madame de Tourvel , pour qui il avoit aussi joint une lettre à la mienne. J'ai renvoyé l'une en répondant à l'autre. Je vous fais passer cette

dernière , et je crois que vous jugerez comme moi , que je ne pouvois ni ne devois rien faire de ce qu'il me demande. Quand je l'aurois voulu , notre malheureuse amie n'auroit pas été en état de m'entendre. Son délire est continuel. Mais que direz-vous de ce désespoir de M. de Valmont ? D'abord faut-il y croire , ou veut-il seulement tromper tout le monde , et jusqu'à la fin (1) ? Si pour cette fois il est sincère , il peut bien dire qu'il a lui-même fait son malheur. Je crois qu'il sera peu content de ma réponse : mais j'avoue que tout ce qui me fixe sur cette malheureuse aventure , me soulève de plus en plus contre son auteur.

Adieu , ma chère amie ; je retourne à mes tristes soins , qui le deviennent bien davantage encore par le peu d'espoir que j'ai de les voir réussir. Vous connoissez mes sentimens pour vous.

Paris , ce 5 décembre 17**.

(1) C'est parce qu'on n'a rien trouvé dans la suite de cette correspondance , qui pût résoudre ce doute , qu'on a pris le parti de supprimer la lettre de M. de Valmont.

L E T T R E C L V .

*Le vicomte DE VALMONT au chevalier
DANCENY.*

J'ai passé deux fois chez vous , mon cher Chevalier : mais depuis que vous avez quitté le rôle d'amant pour celui d'homme à bonnes fortunes , vous êtes , comme de raison , devenu introuvable. Votre valet-de-chambre m'a assuré cependant que vous rentriez chez vous ce soir ; qu'il avoit ordre de vous attendre : mais moi qui suis instruit de vos projets , j'ai très-bien compris que vous ne rentreriez que pour un moment , pour prendre le costume de la chose , et que sur-le-champ vous recommenceriez vos courses victorieuses. A la bonne heure , et je ne puis qu'y applaudir : mais peut-être , pour ce soir , allez-vous être tenté de changer leur direction. Vous ne savez encore que la moitié de vos affaires ; il faut vous mettre au courant de l'autre , et puis , vous vous déciderez. Prenez donc le temps de lire ma lettre. Ce ne sera pas vous distraire de vos

plaisirs , puisqu'au contraire elle n'a d'autre objet que de vous donner le choix entre eux.

Si j'avois eu votre confiance entière , si j'avois su par vous la partie de vos secrets que vous m'avez laissée à deviner , j'aurois été instruit à temps ; et mon zèle , moins gauche , ne gêneroit pas aujourd'hui votre marche. Mais partons du point où nous sommes. Quelque parti que vous preniez , votre p's-aller feroit toujours bien le bonheur d'un autre.

Vous avez un rendez-vous pour cette nuit , n'est-il pas vrai ? avec une femme charmante et que vous adorez ? car à votre âge , quelle femme n'adore-t-on pas au moins les huit premiers jours ! le lieu de la scène doit encore ajouter à vos plaisirs. Une petite maison délicieuse , *et qu'on n'a prise que pour vous* , doit embellir la volupté , des charmes de la liberté , et de ceux du mystère. Tout est convenu ; on vous attend : et vous brûlez de vous y rendre ! voilà ce que nous savons tous deux , quoique vous ne m'en ayez rien dit. Maintenant , voici ce que vous ne savez pas , et qu'il faut que je vous dise.

Depuis mon retour à Paris , je m'occupois des moyens de vous rapprocher de mademoiselle de Volanges ; je vous l'avois promis ; et encore la dernière fois que je vous en parlai , j'eus lieu de juger par vos réponses , je pourrois dire par vos transports , que c'étoit m'occuper de votre bonheur. Je ne pouvois pas réussir à moi seul dans cette entreprise assez difficile : mais après avoir préparé les moyens , j'ai remis le reste au zèle de votre jeune maîtresse. Elle a trouvé , dans son amour , des ressources qui avoient manqué à mon expérience : enfin votre malheur veut qu'elle ait réussi. Depuis deux jours , m'a-t-elle dit ce soir , tous les obstacles sont surmontés , et votre bonheur ne dépend plus que de vous.

Depuis deux jours aussi , elle se flattoit de vous apprendre cette nouvelle elle-même , et malgré l'absence de sa maman , vous auriez été reçu : mais vous ne vous êtes seulement pas présenté ! et pour vous dire tout , soit caprice ou raison , la petite personne m'a paru un peu fâchée de ce manque d'empressement de votre part. Enfin , elle a trouvé le moyen de me faire aussi

parvenir jusqu'à elle , et m'a fait promettre de vous rendre le plutôt possible la lettre que je joins ici. A l'empressement qu'elle y a mis , je parierois bien qu'il y est question d'un rendez - vous pour ce soir. Quoi qu'il en soit , j'ai promis sur l'honneur et sur l'amitié , que vous auriez la tendre missive dans la journée , et je ne puis ni ne veux manquer à ma parole.

A présent , jeune homme , quelle conduite allez - vous tenir ? Placé entre la coquetterie et l'amour , entre le plaisir et le bonheur , quel va être votre choix ? Si je parlois au Danceny d'il y a trois mois , seulement à celui d'il y a huit jours , bien sûr de son cœur , je le serois de ses démarches : mais le Danceny d'aujourd'hui , arraché par les femmes , courant les aventures , et devenu , suivant l'usage , un peu scélérat , préférera-t-il une jeune fille bien timide , qui n'a pour elle que sa beauté , son innocence et son amour , aux agrémens d'une femme parfaitement *usagée* ?

Pour moi , mon cher ami , il me semble que , même dans vos nouveaux principes , que j'avoue bien être aussi un peu les miens ,

les circonstances me décideroient pour la jeune amante. D'abord , c'en est une de plus , et puis la nouveauté , et encore la crainte de perdre le fruit de vos soins en négligeant de le cueillir ; car enfin , de ce côté ce seroit véritablement l'occasion manquée , et elle ne revient pas toujours , surtout pour une première foiblesse : souvent , dans ce cas , il ne faut qu'un moment d'humeur , un soupçon de jaloux , moins encore , pour empêcher le plus beau triomphe. La vertu qui se noie se raccroche quelquefois aux branches ; et une fois réchappée , elle se tient sur ses gardes , et n'est plus facile à surprendre.

Au contraire , de l'autre côté , que risquez-vous ! pas même une rupture ; une brouillerie tout au plus , où l'on achète de quelques soins le plaisir d'un raccommodement. Quel autre parti reste-t-il à une femme déjà rendue , que celui de l'indulgence ? Que gagneroit-elle à la sévérité ? la perte de ses plaisirs , sans profit pour sa gloire.

Si , comme je le suppose , vous prenez le parti de l'amour , qui me paroît aussi

celui de la raison , je crois qu'il est de la prudence de ne point vous faire excuser au rendez-vous manqué ; laissez-vous attendre tout simplement : si vous risquez de donner une raison , on sera peut-être tenté de la vérifier. Les femmes sont curieuses et obstinées ; tout peut se découvrir ; je viens , comme vous savez , d'en être moi-même un exemple. Mais si vous laissez l'espoir , comme il sera soutenu par la vanité , il ne sera perdu que long - temps après l'heure propre aux informations : alors demain vous aurez à choisir l'obstacle insurmontable qui vous aura retenu ; vous aurez été malade , mort s'il le faut , ou toute autre chose dont vous serez également désespéré , et tout se raccommodera.

Au reste , pour quelque côté que vous vous décidiez , je vous prie seulement de m'en instruire ; et comme je n'y ai pas d'intérêt , je trouverai toujours que vous avez bien fait. Adieu , mon cher ami.

Ce que j'ajoute encore , c'est que je regrette madame de Tourvel ; c'est que je suis au désespoir d'être séparé d'elle ; c'est que je paierois de la moitié de ma vie , le bon-

heur de lui consacrer l'autre. Ah ! croyez-moi, on n'est heureux que par l'amour.

Paris, ce 5 décembre 17**.

L E T T R E C L V I.

CÉCILE VOLANGES au chevalier DANCENY.

(Jointe à la précédente.)

COMMENT se fait-il, mon cher ami, que je cesse de vous voir, quand je ne cesse pas de le désirer ? n'en avez-vous plus autant d'envie que moi ? Ah ! c'est bien à présent que je suis triste ! plus triste que quand nous étions séparés tout-à-fait. Le chagrin que j'éprouvois par les autres, c'est à présent de vous qu'il me vient, et cela fait bien plus de mal.

Depuis quelques jours, maman n'est jamais chez elle, vous le savez bien, et j'espérois que vous essaieriez de profiter de ce temps de liberté : mais vous ne songez seulement pas à moi ; je suis bien malheureuse ! Vous me disiez tant que c'étoit moi qui aimois le moins ! je savois bien le con-

traire , et en voilà bien la preuve. Si vous étiez venu pour me voir , vous m'auriez vue en effet : car moi , je ne suis pas comme vous ; je ne songe qu'à ce qui peut nous réunir. Vous mériteriez bien que je ne vous dise rien de tout ce que j'ai fait pour ça , et qui m'a donné tant de peine : mais je vous aime trop , et j'ai tant d'envie de vous voir , que je ne peux m'empêcher de vous le dire. Et puis , je verrai bien après si vous m'aimez réellement

J'ai si bien fait que le portier est dans nos intérêts , et qu'il m'a promis que toutes les fois que vous viendriez , il vous laisseroit toujours entrer comme s'il ne vous voyoit pas : et nous pouvons bien nous fier à lui , car c'est un bien honnête homme. Il ne s'agit donc plus que d'empêcher qu'on ne vous voie dans la maison ; et ça , c'est bien aisé , en n'y venant que le soir , et quand il n'y aura plus rien à craindre du tout. Par exemple , depuis que maman sort tous les jours , elle se couche tous les jours à onze heures ; ainsi nous aurions bien du temps.

Le portier m'a dit que , quand vous vou-

driez venir comme ça , au lieu de frapper à la porte , vous n'auriez qu'à frapper à sa fenêtre , et qu'il ouvreroit tout de suite ; et puis , vous trouverez bien le petit escalier ; et comme vous ne pourrez pas avoir de la lumière , je laisserai la porte de ma chambre entr'ouverte , ce qui vous éclairera toujours un peu. Vous prendrez bien garde de ne pas faire de bruit , sur-tout en passant auprès de la petite porte de maman. Pour celle de ma femme-de-chambre , c'est égal , parce qu'elle m'a promis qu'elle ne se réveilleroit pas ; c'est aussi une bien bonne fille ! et pour vous en aller , ça sera tout de même. A présent nous verrons si vous viendrez.

Mon Dieu , pourquoi donc le cœur me bat-il si fort en vous écrivant ! Est-ce qu'il doit m'arriver quelque malheur , ou si c'est l'espérance de vous voir qui me trouble comme ça ! Ce que je sens bien , c'est que je ne vous ai jamais tant aimé , et que jamais je n'ai tant désiré de vous le dire. Venez donc , mon ami , mon cher ami ; que je puisse vous répéter cent fois que je vous

aime , que je vous adore , que je n'aimerai jamais que vous.

J'ai trouvé moyen de faire dire à M. de Valmont , que j'avois quelque chose à lui dire ; et lui , comme il est bien bon ami , il viendra sûrement demain , et je le prierai de vous remettre ma lettre tout de suite. Ainsi je vous attendrai demain au soir , et vous viendrez sans faute , si vous ne voulez pas que votre Cécile soit bien malheureuse.

Adieu , mon cher ami ; je vous embrasse de tout mon cœur.

Paris, ce 4 décembre 17** , au soir.

LETTRE CLVII.

*Le chevalier DANCENY au vicomte
DE VALMONT.*

N^E doutez, mon cher Vicomte, ni de mon cœur, ni de mes démarches : comment résisterois-je à un desir de ma Cécile ? Ah ! c'est bien elle, elle seule que j'aime, que j'aimerai toujours ! son ingénuité, sa tendresse, ont un charme pour moi, dont j'ai pu avoir la foiblesse de me laisser distraire, mais que rien n'effacera jamais. Engagé dans une autre aventure, pour ainsi dire sans m'en être aperçu, souvent le souvenir de Cécile est venu me troubler jusques dans les plus doux plaisirs ; et peut-être mon cœur ne lui a-t-il jamais rendu d'hommage plus vrai, que dans le moment même où je lui étois infidèle. Cependant, mon ami, ménageons sa délicatesse, et cachons-lui mes torts ; non pour la surprendre, mais pour ne pas l'affliger. Le bonheur de Cécile est le vœu le plus ardent que je forme ;

jamais je ne me pardonnerois une faute qui lui auroit coûté une larme.

J'ai mérité , je le sens , la plaisanterie que vous me faites , sur ce que vous appelez mes nouveaux principes : mais vous pouvez m'en croire , ce n'est point par eux que je me conduis dans ce moment ; et dès demain je suis décidé à le prouver. J'irai m'accuser à celle même qui a causé mon égarement , et qui l'a partagé ; je lui dirai : « Lisez dans mon cœur ; il a pour vous l'a-
» mitié la plus tendre ; l'amitié unie au de-
» sir ressemble tant à l'amour ! Tous
» deux nous nous sommes trompés ; mais
» susceptible d'erreur , je ne suis point ca-
» pable de mauvaise foi ». Je connois mon amie ; elle est honnête autant qu'indulgente ; elle fera plus que me pardonner , elle m'approuvera. Elle-même se reprochoit souvent d'avoir trahi l'amitié ; souvent sa délicatesse effrayoit son amour : plus sage que moi , elle fortifiera dans mon ame ces craintes utiles que je cherchois témérairement à étouffer dans la sienne. Je lui devrai d'être meilleur , comme à vous d'être plus heureux. O mes amis , partagez ma reconnaissance.

reconnaissance. L'idée de vous devoir mon bonheur en augmente le prix.

Adieu , mon cher Vicomte. L'excès de ma joie ne m'empêche point de songer à vos peines , et d'y prendre part. Que ne puis-je vous être utile ! Madame de Tourvel reste donc inexorable ! On la dit aussi bien malade. Mon Dieu , que je vous plains ! Puisse-t-elle reprendre à la fois de la santé et de l'indulgence , et faire à jamais votre bonheur ! Ce sont les vœux de l'amitié ; j'ose espérer qu'ils seront exaucés par l'Amour.

Je voudrais causer plus long-temps avec vous ; mais l'heure me presse , et peut-être Cécile m'attend déjà.

Paris , ce 5 décembre 17**.

L E T T R E C L V I I I .

*Le vicomte DE VALMONT à la marquise
DE MERTEUIL.*

(A son réveil.)

E H bien , Marquise , comment vous trouvez-vous des plaisirs de la nuit dernière ? n'en êtes-vous pas un peu fatiguée ? convenez donc que Danceny est charmant ! il fait des prodiges , ce garçon-là ? Vous n'attendiez pas cela de lui , n'est-il pas vrai ? Allons , je me rends justice ; un pareil rival méritoit bien que je lui fusse sacrifié. Sérieusement , il est plein de bonnes qualités ! Mais sur-tout , que d'amour , de constance , de délicatesse ! Ah ! si jamais vous êtes aimée de lui comme l'est sa Cécile , vous n'aurez point de rivales à craindre : il vous l'a prouvé cette nuit. Peut-être à force de coquetterie , une autre femme pourra vous l'enlever un moment ; un jeune homme ne sait guère se refuser à des agaceries provocantes : mais un seul mot de l'objet

aimé suffit, comme vous voyez, pour dissiper cette illusion ; ainsi il ne vous manque plus que d'être cet objet-là, pour être parfaitement heureuse.

Sûrement vous ne vous y tromperez pas ; vous avez le tact trop sûr pour qu'on puisse le craindre. Cependant l'amitié qui nous unit, aussi sincère de ma part que bien reconnue de la vôtre, m'a fait desirer, pour vous, l'épreuve de cette nuit ; c'est l'ouvrage de mon zèle ; il a réussi : mais point de remerciement, cela n'en vaut pas la peine : rien n'étoit plus facile.

Au fait, que m'en a-t-il coûté ? un léger sacrifice, et quelque peu d'adresse. J'ai consenti à partager avec le jeune homme les faveurs de sa maîtresse : mais enfin il y avoit bien autant de droit que moi, et je m'en souciois si peu ! La lettre que la jeune personne lui a écrite, c'est bien moi qui l'ai dictée ; mais c'étoit seulement pour gagner du temps, parce que nous avions à l'employer mieux. Celle que j'y ai jointe, oh ! ce n'étoit rien, presque rien ; quelques réflexions de l'amitié pour guider le choix du nouvel amant : mais en honneur, elles étoient

inutiles ; il faut dire la vérité , il n'a pas balancé un moment.

Et puis , dans sa candeur , il doit aller chez vous aujourd'hui vous raconter tout ; et sûrement ce récit-là vous fera grand plaisir ! il vous dira : *lisez dans mon cœur* ; il me le mande : et vous voyez bien que cela raccommode tout. J'espère qu'en y lisant ce qu'il voudra , vous y lirez peut-être aussi que les amans si jeunes ont leurs dangers ; et encore , qu'il vaut mieux m'avoir pour ami que pour ennemi.

Adieu , Marquise ; jusqu'à la première occasion.

Paris, ce 6 décembre 17**.

L E T T R E C L I X.

*La marquise DE MERTEUIL au vicomte
DE VALMONT.*

(Billet.)

J E n'aime pas qu'on ajoute de mauvaises plaisanteries à de mauvais procédés ; ce n'est pas plus ma manière que mon goût. Quand j'ai à me plaindre de quelqu'un , je ne le persifle pas ; je fais mieux : je me venge. Quelque content de vous que vous puissiez être en ce moment , n'oubliez point que ce ne seroit pas la première fois que vous vous seriez applaudi d'avance , et tout seul , dans l'espoir d'un triomphe qui vous seroit échappé à l'instant même où vous vous en félicitiez. Adieu.

Paris , ce 6 décembre 17**.

L E T T R E C L X.

*Madame DE VOLANGES à madame
DE ROSEMONDE.*

J E vous écris de la chambre de votre malheureuse amie , dont l'état est à-peu-près toujours le même. Il doit y avoir cet après-midi une consultation de quatre médecins. Malheureusement c'est , comme vous le savez , plus souvent une preuve de danger qu'un moyen de secours.

Il paroît cependant que la tête est un peu revenue la nuit dernière. La femme-de-chambre m'a informée ce matin , qu'environ vers minuit , sa maîtresse l'a fait appeler ; qu'elle a voulu être seule avec elle , et qu'elle lui a dicté une assez longue lettre. Julie a ajouté que , tandis qu'elle étoit occupée à en faire l'enveloppe , madame de Tourvel avoit repris le transport : en sorte que cette fille n'a pas su à qui il falloit mettre l'adresse. Je me suis étonnée d'abord que la lettre elle-même n'ait pas suffi pour le lui apprendre ; mais sur ce qu'elle

m'a répondu qu'elle craignoit de se tromper , et que cependant sa maîtresse lui avoit bien recommandé de la faire partir sur-le-champ , j'ai pris sur moi d'ouvrir le paquet.

J'y ai trouvé l'écrit que je vous envoie , qui en effet ne s'adresse à personne pour s'adresser à trop de monde. Je croirois cependant que c'est à M. de Valmont que notre malheureuse amie a voulu écrire d'abord ; mais qu'elle a cédé , sanss'en appercevoir , au désordre de ses idées. Quoi qu'il en soit , j'ai jugé que cette lettre ne devoit être rendue à personne. Je vous l'envoie , parce que vous y verrez mieux que je ne pourrois vous le dire , quelles sont les pensées qui occupent la tête de notre malade. Tant qu'elle restera aussi vivement affectée , je n'aurai guère d'espérance. Le corps se rétablit difficilement , quand l'esprit est si peu tranquille.

Adieu , ma chère et digne amie. Je vous félicite d'être éloignée du triste spectacle que j'ai continuellement sous les yeux.

Paris , ce 6 décembre 17**.

L E T T R E C L X I.

La présidente DE TOURVEL à

(Dictée par elle et écrite par sa femme-de-chambre.)

ÊTRE cruel et malfaisant, ne te lasserai-je point de me persécuter ? Ne te suffit-il pas de m'avoir tourmentée, dégradée, avilie ? veux-tu me ravir jusqu'à la paix du tombeau ? Quoi ! dans ce séjour de ténèbres où l'ignominie m'a forcée de m'ensevelir, les peines sont-elles sans relâche, l'espérance est-elle méconnue ? Je n'implore point une grâce que je ne mérite point : pour souffrir sans me plaindre, il me suffira que mes souffrances n'excèdent pas mes forces. Mais ne rends pas mes tourmens insupportables. En me laissant mes douleurs, ôte-moi le cruel souvenir des biens que j'ai perdus. Quand tu me les as ravés, n'en retrace plus à mes yeux la désolante image. J'étois innocente et tranquille : c'est pour t'avoir vu que j'ai perdu le repos ; c'est en t'écoutant que je suis devenue criminelle. Auteur de mes fautes, quel droit as-tu de les punir ?

Où sont les amis qui me chérissent , où sont-ils ? mon infortune les épouvante. Aucun n'ose m'approcher. Je suis opprimée , et ils me laissent sans secours ! Je meurs , et personne ne pleure sur moi. Toute consolation m'est refusée. La pitié s'arrête sur les bords de l'abîme où le criminel se plonge. Les remords le déchirent , et ses cris ne sont pas entendus !

Et toi , que j'ai outragé ; toi , dont l'estime ajoute à mon supplice ; toi , qui seul enfin auroit le droit de te venger , que fais-tu loin de moi ? Viens punir une femme infidelle. Que je souffre enfin des tourmens mérités. Déjà je me serois soumise à ta vengeance : mais le courage m'a manqué pour t'apprendre ta honte. Ce n'étoit point dissimulation , c'étoit respect. Que cette lettre au moins t'apprenne mon repentir. Le ciel a pris ta cause ; il te venge d'une injure que tu as ignorée. C'est lui qui a lié ma langue et retenu mes paroles ; il a craint que tu ne me remisses une faute qu'il vouloit punir. Il m'a soustraite à ton indulgence qui auroit blessé sa justice.

Impitoyable dans sa vengeance , il m'a li-

vrée à celui-là même qui m'a perdue. C'est à la fois , pour lui et par lui que je souffre. Je veux le fuir en vain ; il me suit ; il est là ; il m'obsède sans cesse. Mais qu'il est différent de lui-même ! Ses yeux n'expriment plus que la haine et le mépris. Sa bouche ne profère que l'insulte et le reproche. Ses bras ne m'entourent que pour me déchirer. Qui me sauvera de sa barbare fureur ?

Mais quoi ! c'est lui Je ne me trompe pas : c'est lui que je revois. O mon aimable ami ! reçois-moi dans tes bras ; cache-moi dans ton sein : oui , c'est toi , c'est bien toi ! Quelle illusion funeste m'avoit fait te méconnoître ! combien j'ai souffert dans ton absence ? Ne nous séparons plus , ne nous séparons jamais. Laisse-moi respirer. Sens mon cœur , comme il palpite ! Ah ! ce n'est plus de crainte , c'est la douce émotion de l'amour. Pourquoi te refuser à mes tendres caresses ? Tourne vers moi tes doux regards ! Quels sont ces liens que tu cherches à rompre ? pourquoi prépares-tu cet appareil de mort ? qui peut altérer ainsi tes traits ! que fais-tu ? Laisse-moi : je frémis ! Dieu ! c'est ce monstre encore ! Mes amies , ne m'aban-

donnez pas. Vous qui m'invitez à le fuir , aidez-moi à le combattre ; et vous qui plus indulgente , me promettiez de diminuer mes peines , venez donc auprès de moi. Où êtes-vous toutes deux ? S'il ne m'est plus permis de vous revoir , répondez au moins à cette lettre ; que je sache que vous m'aimez encore.

Laisse-moi donc , cruel ! quelle nouvelle fureur t'anime ? Crains-tu qu'un sentiment doux ne pénètre jusqu'à mon ame ? Tu redoubles mes tourmens ; tu me forces de te haïr. Oh ! que la haine est douloureuse ! comme elle corrode le cœur qui la distille ! Pourquoi me persécutez-vous ! que pouvez-vous encore avoir à me dire ? ne m'avez-vous pas mise dans l'impossibilité de vous écouter comme de vous répondre ? N'attendez plus rien de moi. Adieu , Monsieur.

Paris , ce 5 décembre 17**.

L E T T R E C L X I I.

*Le chevalier DANCENY au vicomte
DE VALMONT.*

J'E suis instruit , Monsieur , de vos procédés envers moi. Je sais aussi que , non content de m'avoir indignement joué , vous ne craignez pas de vous en vanter , de vous en applaudir. J'ai vu la preuve de votre trahison écrite de votre main. J'avoue que mon cœur en a été navré , et que j'ai ressenti quelque honte d'avoir autant aidé moi-même à l'odieux abus que vous avez fait de mon aveugle confiance : pourtant je ne vous envie pas ce honteux avantage ; je suis seulement curieux de savoir si vous les conservez tous également sur moi. J'en serai instruit , si , comme je l'espère , vous voulez bien vous trouver demain , entre huit et neuf heures du matin , à la porte du bois de Vincennes , village de Saint-Mandé. J'aurai soin d'y faire trouver tout ce qui sera nécessaire pour les éclaircissemens qui me restent à prendre avec vous.

Le chevalier DANCENY.

Paris , ce 6 décembre 17** , au soir.

L E T T R E C L X I I I .

M. BERTRAND à madame DE ROSEMONDE.

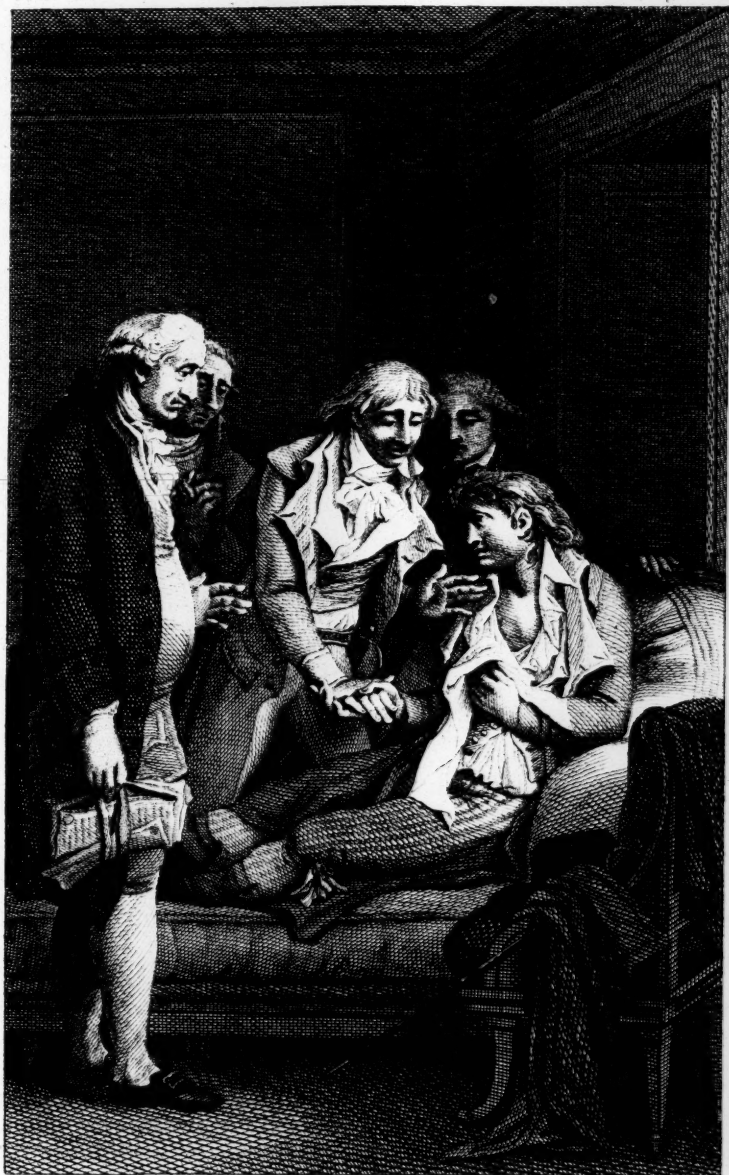
MADAME,

C'est avec bien du regret que je remplis le triste devoir de vous annoncer une nouvelle qui va vous causer un si cruel chagrin. Permettez-moi de vous inviter d'abord à cette pieuse résignation , que chacun a si souvent admirée en vous , et qui peut seule nous faire supporter les maux dont est semée notre misérable vie.

M. votre neveu . . . Mon dieu ! faut-il que j'afflige tant une si respectable dame ! M. votre neveu a eu le malheur de succomber dans un combat singulier qu'il a eu ce matin avec M. le chevalier Danceny. J'ignore entièrement le sujet de la querelle : mais il paroît , par le billet que j'ai trouvé encore dans la poche de M. le Vicomte , et que j'ai l'honneur de vous envoyer ; il paroît , dis-je , qu'il n'étoit pas l'agresseur. Et il faut que ce soit lui que le ciel ait permis qui succombât !

J'étois chez M. le Vicomte à l'attendre , à l'heure même où on l'a ramené à l'hôtel. Figurez-vous mon effroi , en voyant M. votre neveu porté par deux de ses gens , et tout baigné dans son sang. Il avoit deux coups d'épée dans le corps , et il étoit déjà bien foible. M. Danceny étoit aussi là , et même il pleuroit. Ah ! sans doute , il doit pleurer : mais il est bien temps de répandre des larmes , quand on a causé un malheur irréparable !

Pour moi , je ne me possédois pas ; et malgré le peu que je suis , je ne lui en disois pas moins ma façon de penser. Mais c'est là que M. le Vicomte s'est montré véritablement grand. Il m'a ordonné de me taire ; et celui-là même , qui étoit son meurtrier , il lui a pris la main , l'a appelé son ami , l'a embrassé devant nous trois , et nous a dit : « Je vous ordonne d'avoir pour Monsieur , tous les égards qu'on doit à un brave et galant homme ». Il lui a de plus fait remettre , devant moi , des papiers fort volumineux , que je ne connois pas , mais auxquels je sais bien qu'il attachoit beaucoup d'importance. Ensuite , il a voulu qu'on les



M^{re} Verard del.

Samuel sculp.

Je vous ordonne d'avoir pour Monsieur, tous les égards
qu'on doit à un brave et galant homme .



lai
Ce
su
te
re
M
pu
cé
du

à
so
se
j'a
co
ma
da
vô
co
in
un
m

fe
ve
so

laissât seuls ensemble pendant un moment. Cependant j'avois envoyé chercher tout de suite tous les secours , tant spirituels que temporels : mais , hélas ! le mal étoit sans remède. Moins d'une demi - heure après , M. le Vicomte étoit sans connoissance. Il n'a pu recevoir que l'extrême - onction ; et la cérémonie étoit à peine achevée qu'il a rendu son dernier soupir.

Bon dieu ! quand j'ai reçu dans mes bras à sa naissance ce précieux appui d'une maison si illustre , aurois-je pu prévoir que ce seroit dans mes bras qu'il expireroit , et que j'aurois à pleurer sa mort ? Une mort si précocce et si malheureuse ! Mes larmes coulent malgré moi. Je vous demande pardon , Madame , d'oser ainsi mêler mes douleurs aux vôtres : mais dans tous les états , on a un cœur et de la sensibilité ; et je serois bien ingrat , si je ne pleurois pas toute ma vie un seigneur qui avoit tant de bontés pour moi , qui m'honoroit de tant de confiance.

Demain , après l'enlèvement du corps , je ferai mettre les scellés par-tout , et vous pouvez vous en reposer entièrement sur mes soins. Vous n'ignorez pas , Madame , que ce

malheureux évènement finit la substitution, et rend vos dispositions entièrement libres. Si je puis vous être de quelque utilité, je vous prie de vouloir bien me faire passer vos ordres : je mettrai tout mon zèle à les exécuter ponctuellement.

Je suis avec le plus profond respect, Madame, votre très-humble, etc.

BERTRAND.

Paris, ce 7 décembre 17**.

LETTRE CLXIV.

Madame DE ROSEMONDE à M. BERTRAND.

J E reçois votre lettre à l'instant même, mon cher Bertrand, et j'apprends par elle l'affreux évènement dont mon neveu a été la malheureuse victime. Oui, sans doute, j'aurai des ordres à vous donner, et ce n'est que pour eux que je peux m'occuper d'autre chose que de ma mortelle affliction.

Le billet de M. Danceny, que vous m'avez envoyé, est une preuve bien convaincante que c'est lui qui a provoqué le duel,

duel , et mon intention est que vous en rendiez plainte sur-le-champ , et en mon nom. En pardonnant à son ennemi , à son meurtrier , mon neveu a pu satisfaire sa générosité naturelle ; mais moi , je dois venger à la fois sa mort , l'humanité et la religion. On ne sauroit trop exciter la sévérité des loix contre ce reste de barbarie qui infecte encore nos mœurs ; et je ne crois pas que ce puisse être dans ce cas , que le pardon des injures nous soit prescrit. J'entends donc que vous suiviez cette affaire avec tout le zèle et toute l'activité dont je vous connois capable , et que vous devez à la mémoire de mon neveu.

Vous aurez soin , avant tout , de voir M. le président de de ma part , et d'en conférer avec lui. Je ne lui écris pas , pressée que je suis de me livrer toute entière à ma douleur. Vous lui ferez mes excuses , et lui communiquerez cette lettre.

Adieu , mon cher Bertrand ; je vous loue et vous remercie de vos bons sentimens , et suis pour la vie toute à vous.

Du château de ce 8 décembre 17**.

L E T T R E C L X V .

*Madame DE VOLANGES à madame
DE ROSEMONDE.*

J E vous sais déjà instruite , ma chère et digne amie , de la perte que vous venez de faire , je connoissois votre tendresse pour M. de Valmont , et je partage bien sincèrement l'affliction que vous devez ressentir. Je suis vraiment peinée d'avoir à ajouter de nouveaux regrets à ceux que vous éprouvez déjà : mais , hélas ! il ne vous reste non plus que des larmes à donner à notre malheureuse amie. Nous l'avons perdue hier , à onze heures du soir. Par une fatalité attachée à son sort , et qui sembloit se jouer de toute prudence humaine , ce court intervalle qu'elle a survécu à M. de Valmont , lui a suffi pour en apprendre la mort ; et , comme elle a dit elle-même , pour n'avoir pu succomber sous le poids de ses malheurs qu'après que la mesure en a été comblée.

En effet , vous avez su que depuis plus de deux jours elle étoit absolument sans connoissance ; et encore hier matin , quand son

médecin arriva , et que nous nous approchâmes de son lit, elle ne nous reconnut ni l'un ni l'autre , et nous ne pûmes obtenir ni une parole , ni le moindre signe. Eh bien , à peine étions-nous revenus à la cheminée , et pendant que le médecin m'apprenoit le triste évènement de la mort de M. de Valmont , cette femme infortunée a retrouvé toute sa tête , soit que la nature seule ait produit cette révolution , soit qu'elle ait été causée par ces mots répétés de M. de Valmont et de *mort* , qui ont pu rappeler à la malade les seules idées dont elle s'occupoit depuis long-temps.

Quoi qu'il en soit , elle ouvrit précipitamment les rideaux de son lit , en s'écriant : « Quoi ! que dites-vous ? M. de Valmont est mort » ! J'espérois lui faire croire qu'elle s'étoit trompée , et je l'assurai d'abord qu'elle avoit mal entendu : mais loin de se laisser persuader ainsi , elle exigea du médecin qu'il recommençât ce cruel récit ; et sur ce que je voulus essayer encore de la dissuader , elle m'appella , et me dit à voix basse : « Pour-quoi vouloir me tromper ? n'étoit-il pas déjà mort pour moi » ! Il a donc fallu céder.

Notre malheureuse amie a écouté d'abord d'un air assez tranquille : mais bientôt après, elle a interrompu le récit, en disant : « Assez, j'en sais assez ». Elle a demandé sur-le-champ qu'on fermât ses rideaux ; et lorsque le médecin a voulu s'occuper ensuite des soins de son état, elle n'a jamais voulu souffrir qu'il approchât d'elle.

Dès qu'il a été sorti, elle a pareillement renvoyé sa garde et sa femme-de-chambre ; et quand nous avons été seules, elle m'a priée de l'aider à se mettre à genoux sur son lit, et de l'y soutenir. Là, elle est restée quelque temps en silence, et sans autre expression que celle de ses larmes qui couloient abondamment. Enfin, joignant ses mains et les élevant vers le ciel : « Dieu tout-puissant », a-t-elle dit d'une voix foible, mais fervente, « je me soumets à ta justice ; mais » pardonne à Valmont. Que mes malheurs, » que je reconnois avoir mérités, ne lui » soient pas un sujet de reproche, et je bénirai ta miséricorde » ! Je me suis permis, ma chère et digne amie, d'entrer dans ces détails sur un sujet que je sens bien devoir renouveler et aggraver vos douleurs, parce

ord
ès,
As-
ur-
rs-
des
uf-
ent
re ;
n'a
sur
tée
ex-
ent
et
nis-
ais
ais
rs,
lui
bé-
is,
ces
oir
ce





J. B. Girard del.

G. G. G. G.

Et elle ajouta je sens que mes maux vont
bientôt finir.

que je ne doute pas que cette prière de madame de Tourvel ne porte cependant une grande consolation dans votre ame.

Après que notre amie eut proféré ce peu de mots , elle se laissa retomber dans mes bras ; et elle étoit à peine replacée dans son lit , qu'il lui prit une foiblesse qui fut longue , mais qui céda pourtant aux secours ordinaires. Aussi-tôt qu'elle eut repris connoissance , elle me demanda d'envoyer chercher le père Anselme , et elle ajouta : « C'est » à présent le seul médecin dont j'aie besoin ; je sens que mes maux vont bientôt » finir ». Elle se plaignoit beaucoup d'oppression , et elle parloit difficilement.

Peu de temps après , elle me fit remettre , par sa femme-de-chambre , une cassette que je vous envoie , qu'elle me dit contenir des papiers à elle , et qu'elle me chargea de vous faire passer aussi-tôt après sa mort (1). Ensuite elle me parla de vous , et de votre amitié pour elle , autant que sa situation le lui permettoit , et avec beaucoup d'attendrissement.

(1) Cette cassette contenoit toutes les lettres relatives à son aventure avec M. de Valmont.

Le père Anselme arriva vers les quatre heures, et resta près d'une heure seul avec elle. Quand nous rentrâmes, la figure de la malade étoit calme et sereine ; mais il étoit facile de voir que le père Anselme avoit beaucoup pleuré. Il resta pour assister aux dernières cérémonies de l'église. Ce spectacle, toujours si imposant et si douloureux, le devenoit encore plus par le contraste que formoit la tranquille résignation de la malade, avec la douleur profonde de son vénérable confesseur, qui fendoit en larmes à côté d'elle. L'attendrissement devint général ; et celle que tout le monde pleuroit, fut la seule qui ne pleura point.

Le reste de la journée se passa dans les prières usitées, qui ne furent interrompues que par les fréquentes foiblesses de la malade. Enfin, vers les onze heures du soir, elle me parut plus oppressée et plus souffrante. J'avançai ma main pour chercher son bras ; elle eut encore la force de la prendre, et la posa sur son cœur. Je n'en sentis plus le battement ; et en effet, notre malheureuse amie expira dans le moment même.

Vous rappelez-vous, ma chère amie, qu'à

vosre dernier voyage ici, il y a moins d'un an, causant ensemble de quelques personnes dont le bonheur nous paroissoit plus ou moins assuré, nous nous arrêtâmes avec complaisance sur le sort de cette même femme, dont aujourd'hui nous pleurons à la fois les malheurs et la mort ! Tant de vertus, de qualités louables et d'agrémens ; un caractère si doux et si facile ; un mari qu'elle aimoit, et dont elle étoit adorée ; une société où elle se plaisoit, et dont elle faisoit les délices ; de la figure, de la jeunesse, de la fortune ; tant d'avantages réunis, ont donc été perdus par une seule imprudence ! O providence, sans doute il faut adorer tes décrets ; mais combien ils sont incompréhensibles ! Je m'arrête ; je crains d'augmenter vosre tristesse, en me livrant à la mienne.

Je vous quitte et vais passer chez ma fille, qui est un peu indisposée. En apprenant de moi, ce matin, cette mort si prompte de deux personnes de sa connoissance, elle s'est trouvée mal, et je l'ai fait mettre au lit. J'espère cependant que cette légère incommodité n'aura pas de suite. A cet âge là, on n'a pas encore l'habitude des chagrins, et leur im-

pression en devient plus vive et plus forte. Cette sensibilité si active est sans doute une qualité louable ; mais combien tout ce qu'on voit chaque jour nous apprend à la craindre ! Adieu ma chère et digne amie.

Paris , ce 9 décembre 17**.

LETTRE CLXVI.

M. BERTRAND à Madame DE ROSEMONDE.

MADAME,

En conséquence des ordres que vous m'avez fait l'honneur de m'adresser , j'ai eu celui de voir M. le président de **** ; et je lui ai communiqué votre lettre , en le prévenant que , suivant vos desirs , je ne ferois rien que par ses conseils. Ce respectable magistrat m'a chargé de vous observer que la plainte que vous êtes dans l'intention de rendre contre M. le chevalier de Danceny , compromettrait également la mémoire de M. votre neveu , et que son honneur se trouveroit nécessairement entaché par l'arrêt de la cour ,

ce qui seroit sans doute un grand malheur. Son avis est donc qu'il faut bien se garder de faire aucune démarche ; et que s'il y en avoit à faire , ce seroit au contraire pour tâcher de prévenir que le ministère public ne prît connoissance de cette malheureuse aventure , qui n'a déjà que trop éclaté.

Ces observations m'ont paru pleines de sagesse , et je prends le parti d'attendre de nouveaux ordres de votre part.

Permettez-moi de vous prier , Madame , de vouloir bien , en me les faisant passer , y joindre un mot sur l'état de votre santé , pour laquelle je redoute extrêmement le triste effet de tant de chagrins. J'espère que vous pardonnerez cette liberté à mon attachement et à mon zèle.

Je suis avec respect, Madame , votre , etc.

Paris, ce 10 décembre 17**.

LETTRE CLXVII.

Anonyme à M. le chevalier DANCENY.

MONSIEUR,

J'ai l'honneur de vous prévenir que ce matin , au parquet de la cour , il a été question parmi MM. les gens du roi de l'affaire qué vous avez eue ces jours derniers avec M. le vicomte de Valmont , et qu'il est à craindre que le ministère public n'en rende plainte. J'ai cru que cet avertissement pourroit vous être utile , soit pour que vous fassiez agir vos protections , pour arrêter ces suites fâcheuses ; soit , au cas que vous n'y puissiez parvenir , pour vous mettre dans le cas de prendre vos sûretés personnelles.

Si même vous me permettez un conseil , je crois que vous feriez bien , pendant quelque temps , de vous montrer moins que vous ne l'avez fait depuis quelques jours. Quoiqu'ordinairement on ait de l'indulgence

pour ces sortes d'affaires , on doit néanmoins toujours ce respect à la loi.

Cette précaution devient d'autant plus nécessaire , qu'il m'est revenu qu'une madame de Rosemonde , qu'on m'a dit tante de M. de Valmont, vouloit rendre plainte contre vous , et qu'alors la partie publique ne pourroit pas se refuser à sa réquisition. Il seroit peut-être à propos que vous pussiez faire parler à cette dame.

Des raisons particulières m'empêchent de signer cette lettre. Mais je compte que pour ne pas savoir de qui elle vous vient , vous n'en rendrez pas moins justice au sentiment qui l'a dictée.

J'ai l'honneur d'être , etc.

Paris , ce 10 décembre 17**.

LETTRE CLXVIII.

*Madame DE VOLANGES à madame
DE ROSEMONDE.*

IL se répand ici , ma chère et digne amie , sur le compte de madame de Merteuil , des bruits bien étonnans et bien fâcheux. Assurément , je suis loin d'y croire , et je parierois bien que ce n'est qu'une affreuse calomnie : mais je sais trop combien les méchancetés , même les moins vraisemblables , prennent aisément consistance , et combien l'impression qu'elles laissent s'efface difficilement , pour ne pas être très-alarmée de celles-ci , toutes faciles que je les crois à détruire. Je desirerois sur-tout qu'elles pussent être arrêtées de bonne heure , et avant d'être plus répandues. Mais je n'ai su qu'hier , fort tard , ces horreurs qu'on commence seulement à débiter ; et quand j'ai envoyé ce matin chez madame de Merteuil , elle venoit de partir pour la campagne , où elle doit passer deux jours. On n'a pas su me dire chez qui elle étoit allée. Sa seconde femme , que j'ai fait

venir me parler, m'a dit que sa maîtresse lui avoit seulement donné ordre de l'attendre jeudi prochain; et aucun des gens qu'elle a laissés ici, n'en sait davantage. Moi-même je ne présume pas où elle peut être : je ne me rappelle personne de sa connoissance qui reste aussi tard à la campagne.

Quoi qu'il en soit, vous pourrez, à ce que j'espère, me procurer, d'ici à son retour, des éclaircissemens qui peuvent lui être utiles : car on fonde ces odieuses histoires sur des circonstances de la mort de M. de Valmont, dont apparemment vous aurez été instruite si elles sont vraies, ou dont au moins il vous sera facile de vous faire informer, ce que je vous demande en grace. Voici ce qu'on publie, ou, pour mieux dire, ce qu'on murmure encore, mais qui ne tardera sûrement pas à éclater davantage.

On dit donc que la querelle survenue entre M. de Valmont et le chevalier Danceny, est l'ouvrage de madame de Merteuil, qui les trompoit également tous deux; que, comme il arrive presque toujours, les deux rivaux ont commencé par se battre, et ne sont venus qu'après aux éclaircissemens; que ceux-

ci ont produit une réconciliation sincère ; et que , pour achever de faire connoître madame de Merteuil au chevalier Danceny , et aussi pour se justifier entièrement , M. de Valmont a joint à ses discours une foule de lettres , formant une correspondance régulière qu'il entretenoit avec elle , et où celle-ci raconte sur elle-même , et dans le style le plus libre , les anecdotes les plus scandaleuses.

On ajoute que Danceny , dans sa première indignation , a livré ces lettres à qui a voulu les voir , et qu'à présent elles courent Paris. On en cite particulièrement deux (1) : l'une où elle fait l'histoire entière de sa vie et de ses principes , et qu'on dit le comble de l'horreur ; l'autre , qui justifie entièrement M. de Prévan , dont vous vous rappelez l'histoire , par la preuve qui s'y trouve qu'il n'a fait au contraire que céder aux avances les plus marquées de madame de Merteuil , et que le rendez-vous étoit convenu avec elle.

J'ai heureusement les plus fortes raisons

(1) Lettres LXXXI et LXXXV de ce recueil.

de croire que ces imputations sont aussi fausses qu'odieuses. D'abord, nous savons toutes deux que M. de Valmont n'étoit sûrement pas occupé de madame de Merteuil, et j'ai tout lieu de croire que Danceny ne s'en occupoit pas davantage : ainsi, il me paroît démontré qu'elle n'a pu être, ni le sujet, ni l'auteur de la querelle. Je ne comprends pas non plus quel intérêt auroit eu madame de Merteuil, que l'on suppose d'accord avec M. de Prévan, à faire une scène qui ne pouvoit jamais être que désagréable par son éclat, et qui pouvoit devenir très-dangereuse pour elle, puisqu'elle se faisoit par-là un ennemi irréconciliable, d'un homme qui se trouvoit maître d'une partie de son secret, et qui avoit alors beaucoup de partisans. Cependant, il est à remarquer que, depuis cette aventure, il ne s'est pas élevé une seule voix en faveur de Prévan, et que, même de sa part, il n'y a eu aucune réclamation.

Ces réflexions me porteroient à le soupçonner l'auteur des bruits qui courent aujourd'hui, et à regarder ces noirceurs comme l'ouvrage de la haine et de la vengeance d'un

homme qui , se voyant perdu , espère par ce moyen répandre au moins des doutes , et causer peut-être une diversion utile. Mais de quelque part que viennent ces méchancetés , le plus pressé est de les détruire. Elles tomberoient d'elles-mêmes , s'il se trouvoit , comme il est vraisemblable , que MM. de Valmont et Danceny ne se fussent point parlés depuis leur malheureuse affaire , et qu'il n'y eût pas eu de papiers remis.

Dans mon impatience de vérifier ces faits , j'ai envoyé ce matin chez M. Danceny ; il n'est pas non plus à Paris. Ses gens ont dit à mon valet-de-chambre qu'il étoit parti cette nuit , sur un avis qu'il avoit reçu hier , et que le lieu de son séjour étoit un secret. Apparemment il craint les suites de son affaire. Ce n'est donc que par vous , ma chère et digne amie , que je puis avoir les détails qui m'intéressent , et qui peuvent devenir si nécessaires à madame de Merteuil. Je vous renouvelle ma prière , de me les faire parvenir le plutôt possible.

P. S. L'indisposition de ma fille n'a eu aucune suite ; elle vous présente son respect.

Paris , ce 11 décembre 17**.

LETTRE

LETTRE CLXIX.

*Le chevalier DANCENY à Madame
DE ROSEMONDE.*

MADAME,

Peut-être trouverez-vous la démarche que je fais aujourd'hui, bien étrange; mais, je vous en supplie, écoutez-moi avant de me juger, et ne voyez ni audace ni timidité; où il n'y a que respect et confiance. Je ne me dissimule pas les torts que j'ai vis-à-vis de vous; et je ne me les pardonnerois de ma vie, si je pouvois penser un moment qu'il m'eût été possible d'éviter de les avoir. Soyez même bien persuadée, Madame, que pour me trouver exempt de reproches, je ne le suis pas de regrets; et je peux ajouter encore avec sincérité, que ceux que je vous cause, entrent pour beaucoup dans ceux que je ressens. Pour croire à ces sentimens dont j'ose vous assurer, il doit vous suffire de vous rendre justice, et de savoir que, sans avoir l'hon-

Tome II.

A a

neur d'être connu de vous, j'ai pourtant celui de vous connoître.

Cependant, quand je gémis de la fatalité qui a causé à la fois vos chagrins et mes malheurs, on veut me faire craindre que, toute entière à votre vengeance, vous ne cherchiez les moyens de la satisfaire, jusques dans la sévérité des loix.

Permettez-moi d'abord de vous observer à ce sujet, qu'ici votre douleur vous abuse, puisque mon intérêt sur ce point est essentiellement lié à celui de M. de Valmont, et qu'il se trouveroit enveloppé lui-même dans la condamnation que vous auriez provoquée contre moi. Je croirois donc, Madame, pouvoir au contraire compter plutôt de votre part, sur des secours que sur des obstacles, dans les soins que je pourrois être obligé de prendre pour que ce malheureux évènement restât enseveli dans le silence.

Mais cette ressource de complicité, qui convient également au coupable et à l'innocent, ne peut suffire à ma délicatesse : en desirant de vous écarter comme partie, je vous réclame comme mon juge. L'estime des personnes qu'on respecte est trop précieuse,

pour que je me laisse ravir la vôtre sans la défendre , et je crois en avoir les moyens.

En effet , si vous convenez que la vengeance est permise , disons mieux , qu'on se la doit , quand on a été trahi dans son amour , dans son amitié , et , sur-tout , dans sa confiance ; si vous en convenez , mes torts vont disparaître à vós yeux. N'en croyez pas mes discours ; mais lisez , si vous en avez le courage , la correspondance que je dépose entre vos mains (1). La quantité de lettres qui s'y trouvent en original , paroît rendre authentiques celles dont il n'existe que des copies. Au reste , j'ai reçu ces papiers , tels que j'ai l'honneur de vous les adresser , de M. de Valmont lui-même. Je n'y ai rien ajouté , et je n'en ai distrait que deux lettres que je me suis permis de publier.

L'une étoit nécessaire à la vengeance com-

(1) C'est de cette correspondance , de celle remise pareillement à la mort de madame de Tourvel , et des lettres confiées aussi à madame de Rosemonde par madame de Volanges , qu'on a formé le présent recueil , dont les originaux subsistent entre les mains des héritiers de madame de Rosemonde.

mune de M. de Valmont et de moi , à laquelle nous avions droit tous deux , et dont il m'avoit expressément chargé. J'ai cru de plus , que c'étoit rendre service à la société , que de démasquer une femme aussi réellement dangereuse que l'est madame de Merteuil , et qui , comme vous pouvez le voir , est la seule , la véritable cause de tout ce qui s'est passé entre M. de Valmont et moi.

Un sentiment de justice m'a porté aussi à publier la seconde , pour la justification de M. de Prévan , que je connois à peine , mais qui n'avoit aucunement mérité le traitement rigoureux qu'il vient d'éprouver , ni la sévérité des jugemens du public , plus redoutable encore , et sous laquelle il gémit depuis ce temps , sans avoir rien pour s'en défendre.

Vous ne trouverez donc que la copie de ces deux lettres , dont je me dois de garder les originaux. Pour tout le reste , je ne crois pas pouvoir remettre en de plus sûres mains un dépôt qu'il m'importe peut-être qui ne soit pas détruit , mais dont je rougirois d'abuser. Je crois , Madame , en vous confiant ces papiers , servir aussi bien les per-

sonnes qu'ils intéressent , qu'en les leur remettant à elles-mêmes ; et je leur sauve l'embarras de les recevoir de moi , et de me savoir instruit d'aventures , que sans doute elles desirent que tout le monde ignore.

Je crois devoir vous prévenir à ce sujet , que cette correspondance , ci-jointe , n'est qu'une partie d'une collection bien plus volumineuse , dont M. de Valmont l'a tirée en ma présence , et que vous devez retrouver à la levée des scellés , sous le titre , que j'ai vu , de *Compte ouvert entre la marquise de Merteuil et le vicomte de Valmont*. Vous prendrez , sur cet objet , le parti que vous suggérera votre prudence.

Je suis avec respect , Madame , etc.

P. S. Quelques avis que j'ai reçus , et les conseils de mes amis , m'ont décidé à m'absenter de Paris pour quelque temps : mais le lieu de ma retraite , tenu secret pour tout le monde , ne le sera pas pour vous. Si vous m'honorez d'une réponse , je vous prie de l'adresser à la commanderie de par P et sous le couvert de M. le comman-

deur de C'est de chez lui que j'ai l'honneur de vous écrire.

Paris, ce 12 décembre 17**.

LETTRE CLXX.

*Madame DE VOLANGES à madame
DE ROSEMONDE.*

J^E marche, ma chère amie, de surprise en surprise, et de chagrin en chagrin. Il faut être mère, pour avoir l'idée de ce que j'ai souffert hier toute la matinée; et si mes plus cruelles inquiétudes ont été calmées depuis, il me reste encore une vive affliction, et dont je ne prévois pas la fin.

Hier, vers dix heures du matin, étonnée de ne pas avoir encore vu ma fille, j'envoyai ma femme de-chambre pour savoir ce qui pouvoit occasionner ce retard. Elle revint le moment d'après fort effrayée, et m'effraya bien davantage, en m'annonçant que ma fille n'étoit pas dans son appartement, et que depuis le matin, sa femme-de-chambre ne l'y avoit pas trouvée. Jugez de ma situation !

Je fis venir tous mes gens , et sur-tout mon portier : tous me jurèrent ne rien savoir et ne pouvoir rien m'apprendre sur cet événement. Je passai aussi-tôt dans la chambre de ma fille. Le désordre qui y régnoit m'apprit bien qu'apparemment elle n'étoit sortie que le matin : mais je n'y trouvai d'ailleurs aucun éclaircissement. Je visitai ses armoires, son secrétaire ; je trouvai tout à sa place et toutes ses hardes , à la réserve de la robe avec laquelle elle étoit sortie. Elle n'avoit seulement pas pris le peu d'argent qu'elle avoit chez elle.

Comme elle n'avoit appris qu'hier tout ce qu'on dit de madame de Merteuil , qu'elle lui est fort attachée , et au point même qu'elle n'avoit fait que pleurer toute la soirée ; comme je me rappellois aussi qu'elle ne savoit pas que madame de Merteuil étoit à la campagne , ma première idée fut qu'elle avoit voulu voir son amie , et qu'elle avoit fait l'étourderie d'y aller seule. Mais le temps qui s'éconloit sans qu'elle revînt , me rendit toutes mes inquiétudes. Chaque moment augmentoit ma peine , et tout en brûlant de m'instruire , je n'osois pourtant prendre

aucune information, dans la crainte de donner de l'éclat à une démarche, que peut-être je voudrois après pouvoir cacher à tout le monde. Non, de ma vie je n'ai tant souffert.

Enfin, ce ne fut qu'à deux heures passées, que je reçus à-la-fois une lettre de ma fille, et une de la supérieure du couvent de La lettre de ma fille disoit seulement qu'elle avoit craint que je ne m'opposasse à la vocation qu'elle avoit de se faire religieuse, et qu'elle n'avoit osé m'en parler : le reste n'étoit que des excuses sur ce qu'elle avoit pris sans ma permission, ce parti, que je ne désapprouverois sûrement pas, ajoutoit-elle, si je connoissois ses motifs, que pourtant elle me prioit de ne pas lui demander.

La supérieure me mandoit qu'ayant vu arriver une jeune personne seule, elle avoit d'abord refusé de la recevoir ; mais que l'ayant interrogée, et ayant appris qui elle étoit, elle avoit cru me rendre service, en commençant par donner asyle à ma fille, pour ne pas l'exposer à de nouvelles courses, auxquelles elle paroissoit déterminée.

La supérieure, en m'offrant comme de raison de me remettre ma fille ; si je la redemandois, m'invite, suivant son état, à ne pas m'opposer à une vocation, qu'elle appelle si décidée ; elle me disoit encore n'avoir pas pu m'informer plutôt de cet événement, par la peine qu'elle avoit eue à me faire écrire par ma fille, dont le projet étoit que tout le monde ignorât où elle s'étoit retirée. C'est une cruelle chose que la déraison des enfans.

J'ai été sur-le-champ à ce couvent ; et après avoir vu la supérieure, je lui ai demandé de voir ma fille ; celle-ci n'est venue qu'avec peine, et bien tremblante. Je lui ai parlé devant les religieuses, et je lui ai parlé seule : tout ce que j'en ai pu tirer au milieu de beaucoup de larmes, est qu'elle ne pouvoit être heureuse qu'au couvent ; j'ai pris le parti de lui permettre d'y rester, mais sans être encore au rang des postulantes, comme elle le demandoit. Je crains que la mort de madame de Tourvel et celle de M. de Valmont n'aient trop affecté cette jeune tête. Quelque respect que j'aie pour la vocation religieuse, je ne verrois pas sans

peine , et même sans crainte , ma fille embrasser cet état. Il me semble que nous avons déjà assez de devoirs à remplir , sans nous en créer de nouveaux ; et encore , que ce n'est guère à cet âge que nous savons ce qui nous convient.

Ce qui redouble mon embarras , c'est le retour très-prochain de M. de Gercourt ; faudra-t-il rompre ce mariage si avantageux ? Comment donc faire le bonheur de ses enfans , s'il ne suffit pas d'en avoir le desir et d'y donner tous ses soins ? Vous m'obligerez beaucoup de me dire ce que vous feriez à ma place ; je ne peux m'arrêter à aucun parti : je ne trouve rien de si effrayant que d'avoir à décider du sort des autres , et je crains également de mettre dans cette occasion-ci , la sévérité d'un juge ou la foiblesse d'une mère.

Je me reproche sans cesse d'augmenter vos chagrins , en vous parlant des miens ; mais je connois votre cœur : la consolation que vous pourriez donner aux autres , deviendrait pour vous la plus grande que vous pussiez recevoir.

Adieu , ma chère et digne amie ; j'at-

tends vos deux réponses avec bien de l'impatience.

Paris, ce 13 décembre 17**.

L E T T R E C L X X I.

*Madame DE ROSEMONDE au chevalier
DANCENY.*

A P R È S ce que vous m'avez fait connoître, Monsieur, il ne reste qu'à pleurer et qu'à se taire. On regrette de vivre encore, quand on apprend de pareilles horreurs; on rougit d'être femme, quand on en voit une capable de semblables excès.

Je me prêterai volontiers, Monsieur, pour ce qui me concerne, de laisser dans le silence et dans l'oubli tout ce qui pourroit avoir trait et donner suite à ces tristes évènements. Je souhaite même qu'ils ne vous causent jamais d'autres chagrins que ceux inséparables du malheureux avantage que vous avez remporté sur mon neveu. Malgré ses torts, que je suis forcée de reconnoître, je sens que je ne me consolerais jamais de sa perte : mais mon éternelle affliction sera la seule vengeance que

je me permettrai de tirer de vous ; c'est à votre cœur à en apprécier l'étendue.

Si vous permettez à mon âge une réflexion qu'on ne fait guère au vôtre , c'est que , si on étoit éclairé sur son véritable bonheur , on ne le chercheroit jamais hors des bornes prescrites par les loix et la religion.

Vous pouvez être sûr que je garderai fidèlement , et volontiers , le dépôt que vous m'avez confié ; mais je vous demande à m'autoriser à ne le remettre à personne , pas même à vous , Monsieur , à moins qu'il ne devienne nécessaire à votre justification. J'ose croire que vous ne vous refuserez pas à cette prière , et que vous n'êtes plus à sentir qu'on gémit souvent de s'être livré , même à la plus juste vengeance.

Je ne m'arrête pas dans mes demandes , persuadée que je suis de votre générosité et de votre délicatesse , il seroit bien digne de toutes deux , de remettre aussi entre mes mains les lettres de mademoiselle de Volanges , qu'apparemment vous avez conservées , et qui sans doute ne vous intéressent plus. Je sais que cette jeune personne a de grands torts avec vous ; mais je ne pense pas que

vous songiez à l'en punir ; et ne fût-ce que par respect pour vous-même , vous n'avilirez pas l'objet que vous avez tant aimé. Je n'ai donc pas besoin d'ajouter que les égards que la fille ne mérite pas , sont au moins bien dûs à la mère , à cette femme respectable , vis-à-vis de qui vous n'êtes pas sans avoir beaucoup à réparer : car enfin , quelque illusion qu'on cherche à se faire par une prétendue délicatesse de sentimens , celui qui le premier tente de séduire un cœur encore honnête et simple , se rend par-là même le premier fauteur de sa corruption , et doit être à jamais comptable des excès et des égaremens qui la suivent.

Ne vous étonnez pas , Monsieur , de tant de sévérité de ma part : elle est la plus grande preuve que je puisse vous donner de ma parfaite estime. Vous y acquerez de nouveaux droits encore, en vous prêtant, comme je le desiré , à la sûreté d'un secret, dont la publicité vous feroit tort à vous-même , et porteroit la mort dans un cœur maternel , que déjà vous avez blessé. Enfin, Monsieur , je desiré de rendre ce service à mon amie ; et si je pouvois craindre que

vous me refusassiez cette consolation , je vous demanderois de songer auparavant que c'est là seule que vous m'ayiez laissée.

J'ai l'honneur d'être , etc.

Du château de . . . ce 15 décembre 17**.

LETTRE CLXXII.

*Madame DE ROSEMONDE à madame
DE VOLANGES.*

SI j'avois été obligée , ma chère amie , de faire venir et d'attendre de Paris les éclaircissemens que vous me demandez concernant madame de Merteuil , il ne me seroit pas possible de vous les donner encore ; et sans doute , je n'en aurois reçu que de vagues et d'incertains : mais il m'en est venu que je n'attendois pas , que je n'avois pas lieu d'attendre ; et ceux-là n'ont que trop de certitude. O mon amie ! combien cette femme vous a trompée !

Je répugne à entrer dans aucun détail sur cet amas d'horreurs ; mais quelque chose qu'on en débite , assurez-vous qu'on est en-

core au-dessous de la vérité. J'espère, ma chère amie, que vous me connoissez assez pour me croire sur ma parole, et que vous n'exigerez de moi aucune preuve. Qu'il vous suffise de savoir qu'il en existe une foule, que j'ai dans ce moment même entre les mains.

Ce n'est pas sans une peine extrême, que je vous fais la même prière de ne pas m'obliger à motiver le conseil que vous me demandez, relativement à mademoiselle de Volanges. Je vous invite à ne pas vous opposer à la vocation qu'elle montre. Sûrement nulle raison ne peut autoriser à forcer de prendre cet état, quand le sujet n'y est pas appelé : mais quelquefois c'est un grand bonheur qu'il le soit ; et vous voyez que votre fille elle-même vous dit que vous ne la désapprouveriez pas, si vous connoissiez ses motifs. Celui qui nous inspire nos sentimens, sait mieux que notre vaine sagesse, ce qui convient à chacun ; et souvent, ce qui paroît un acte de sa sévérité, en est au contraire un de sa clémence.

Enfin, mon avis, que je sens bien qui vous affligera, et que par-là même vous devez croire que je ne vous donne pas sans y avoir

beaucoup réfléchi, est que vous laissiez mademoiselle de Volanges au couvent, puisque ce parti est de son choix; que vous encouragez, plutôt que de contrarier, le projet qu'elle paroît avoir formé; et que dans l'attente de son exécution, vous n'hésitez pas à rompre le mariage que vous aviez arrêté.

Après avoir rempli ces pénibles devoirs de l'amitié, et dans l'impuissance où je suis d'y joindre aucune consolation, la grace qui me reste à vous demander, ma chère amie, est de ne plus m'interroger sur rien qui ait rapport à ces tristes évènements: laissons-les dans l'oubli qui leur convient; et sans chercher d'inutiles et d'affligeantes lumières, soumettons-nous aux décrets de la providence, et croyons à la sagesse de ses vues, lors même qu'elle ne nous permet pas de les comprendre. Adieu, ma chère amie.

Du château de ce 15 décembre 17**.

LETTRE

LETTRE CLXXIII.

*Madame DE VOLANGES à madame
DE ROSEMONDE.*

O mon amie ! de quel voile effrayant vous enveloppez le sort de ma fille ! et vous paraissez craindre que je ne tente de le soulever ! Que me cache-t-il donc qui puisse affliger davantage le cœur d'une mère , que les affreux soupçons auxquels vous me livrez ! Plus je connois votre amitié , votre indulgence , et plus mes tourmens redoublent : vingt fois , depuis hier , j'ai voulu sortir de ces cruelles incertitudes , et vous demander de m'instruire sans ménagement et sans détour ; et chaque fois j'ai frémi de crainte , en songeant à la prière que vous me faites de ne pas vous interroger. Enfin , je m'arrête à un parti qui me laisse encore quelque espoir ; et j'attends de votre amitié que vous ne vous refuserez pas à ce que je desiré : c'est de me répondre si j'ai à-peu-près compris ce que vous pouviez avoir à me dire ; de ne pas craindre de m'apprendre tout ce

Tome II.

B b

que l'indulgence maternelle peut couvrir, et qui n'est pas impossible à réparer. Si mes malheurs excèdent cette mesure, alors je consens à vous laisser en effet ne vous expliquer que par votre silence : voici donc ce que j'ai su déjà, et jusqu'où mes craintes peuvent s'étendre.

Ma fille a montré avoir quelque goût pour le chevalier Danceny, et j'ai été informée qu'elle a été jusqu'à recevoir des lettres de lui, et même jusqu'à lui répondre; mais je croyois être parvenue à empêcher que cette erreur d'un enfant n'eût aucune suite dangereuse : aujourd'hui que je crains tout, je conçois qu'il seroit possible que ma surveillance eût été trompée, et je redoute que ma fille, séduite, n'ait mis le comble à ses égaremens.

Je me rappelle encore plusieurs circonstances qui peuvent fortifier cette crainte. Je vous ai mandé que ma fille s'étoit trouvée mal à la nouvelle du malheur arrivée à M. de Valmont; peut-être cette sensibilité avoit-elle seulement pour objet l'idée des risques que M. Danceny avoit courus dans ce combat. Quand depuis elle a tant pleuré en ap-

prenant tout ce qu'on disoit de madame de Merteuil, peut-être ce que j'ai cru la douleur de l'amitié, n'étoit que l'effet de la jalousie, ou du regret de trouver son amant infidèle. Sa dernière démarche peut encore, ce me semble, s'expliquer par le même motif. Souvent on se croit appelée à Dieu, par cela seul qu'on se sent révoltée contre les hommes. Enfin, en supposant que ces faits soient vrais, et que vous en soyez instruite, vous aurez pu, sans doute, les trouver suffisans pour autoriser le conseil rigoureux que vous me donnez.

Cependant, s'il étoit ainsi, en blâmant ma fille, je croirois pourtant lui devoir encore de tenter tous les moyens de lui sauver les tourmens et les dangers d'une vocation illusoire et passagère. Si M. Danceny n'a pas perdu tout sentiment d'honnêteté, il ne se refusera pas à réparer un tort dont lui seul est l'auteur, et je peux croire enfin que le mariage de ma fille est assez avantageux, pour qu'il puisse en être flatté, ainsi que sa famille.

Voilà, ma chère et digne amie, le seul espoir qui me reste; hâtez-vous de le confir-

mer, si cela vous est possible. Vous jugez combien je desiré que vous me répondiez, et quel coup affreux me porteroit votre silence (1).

J'allois fermer ma lettre, quand un homme de ma connoissance est venu me voir, et m'a raconté la cruelle scène que madame de Merteuil a essuyée avant-hier. Comme je n'ai vu personne tous ces derniers jours, je n'avois rien su de cette aventure : en voilà le récit, tel que je le tiens d'un témoin oculaire.

Madame de Merteuil, en arrivant de la campagne, avant-hier jeudi, s'est fait descendre à la comédie italienne, où elle avoit sa loge, elle y étoit seule, et ce qui dut lui paroître extraordinaire, aucun homme ne s'y présenta pendant tout le spectacle. A la sortie, elle entra, suivant son usage, au petit salon, qui étoit déjà rempli de monde ; sur le champ il s'éleva une rumeur, mais dont apparemment elle ne se crut pas l'objet. Elle apperçut une place vuide sur l'une des banquettes, et elle alla s'y asseoir ; mais aussi-

(1) Cette lettre est restée sans réponse.

tôt toutes les femmes qui y étoient déjà , se levèrent comme de concert , et l'y laissèrent absolument seule. Ce mouvement marqué d'indignation générale fut applaudi de tous les hommes , et fit redoubler les murmures , qui , dit-on , allèrent jusqu'aux huées.

Pour que rien ne manquât à son humiliation , son malheur voulut que M. de Prévan , qui ne s'étoit montré nulle part depuis son aventure , entrât dans le même moment dans le petit salon. Dès qu'on l'aperçut , tout le monde , hommes et femmes , l'entoura et l'applaudit ; et il se trouva , pour ainsi dire , porté devant madame de Merteuil , par le public qui faisoit cercle autour d'eux. On assure que celle-ci a conservé l'air de ne rien voir et de ne rien entendre , et qu'elle n'a pas changé de figure ! mais je crois ce fait exagéré. Quoi qu'il en soit , cette situation , vraiment ignominieuse pour elle , a duré jusqu'au moment où on a annoncé sa voiture ; et à son départ , les huées scandaleuses ont encore redoublé. Il est affreux de se trouver parente de cette femme. M. de Prévan a été , le même soir , fort accueilli de tous ceux des officiers de son corps qui

se trouvoient là, et on ne doute pas qu'on ne lui rende bientôt son emploi et son rang.

La même personne qui m'a fait ce détail, m'a dit que madame de Merteuil avoit pris la nuit suivante une très-forte fièvre, qu'on avoit cru d'abord être l'effet de la situation violente où elle s'étoit trouvée; mais qu'on sait depuis hier au soir, que la petite vérole s'est déclarée confluyente et d'un très-mauvais caractère. En vérité, ce seroit, je crois, un bonheur pour elle d'en mourir. On dit encore que toute cette aventure lui fera peut-être beaucoup de tort pour son procès, qui est près d'être jugé, et dans lequel on prétend qu'elle avoit besoin de beaucoup de faveur.

Adieu, ma chère et digne amie. Je vois bien dans tout cela les méchans punis; mais je n'y trouve nulle consolation pour leurs malheureuses victimes.

Paris, ce 18 décembre 17**

LETTRE CLXXIV.

*Le chevalier DANCENY à madame
DE ROSEMONDE.*

Vous avez raison, Madame, et sûrement je ne vous refuserai rien de ce qui dépendra de moi, et à quoi vous paroîtrez attacher quelque prix. Le paquet que j'ai l'honneur de vous adresser contient toutes les lettres de mademoiselle de Volanges. Si vous les lisez, vous ne verrez peut-être pas sans étonnement qu'on puisse réunir tant d'ingénuité et tant de perfidie. C'est, au moins, ce qui m'a frappé le plus dans la dernière lecture que je viens d'en faire.

Mais, sur-tout, peut-on se défendre de la plus vive indignation contre madame de Merteuil, quand on se rappelle avec quel affreux plaisir elle a mis tous ses soins à abuser de tant d'innocence et de candeur ?

Non, je n'ai plus d'amour. Je ne conserve rien d'un sentiment si indignement trahi ; et ce n'est pas lui qui me fait chercher à justifier mademoiselle de Volanges. Mais cepen-

dant, ce cœur si simple, ce caractère si doux et si facile, ne se seroient-ils pas portés au bien, plus aisément encore qu'ils ne se sont laissés entraîner vers le mal? Quelle jeune personne, sortant de même du couvent, sans expérience et presque sans idées, et ne portant dans le monde, comme il arrive presque toujours alors, qu'une égale ignorance du bien et du mal; quelle jeune personne, dis-je, auroit pu résister davantage à de si coupables artifices? Ah! pour être indulgent, il suffit de réfléchir à combien de circonstances indépendantes de nous, tient l'alternative effrayante de la délicatesse, ou de la dépravation de nos sentimens. Vous me rendiez donc justice, Madame, en pensant que les torts de mademoiselle de Volanges, que j'ai sentis bien vivement, ne m'inspirent pourtant aucune idée de vengeance. C'est bien assez d'être obligé de renoncer à l'aimer! il m'en coûteroit trop de la haïr.

Je n'ai eu besoin d'aucune réflexion pour desirer que tout ce qui la concerne, et qui pourroit lui nuire, restât à jamais ignoré de tout le monde. Si j'ai paru différer quelque temps de remplir vos desirs à cet égard, je

crois pouvoir ne pas vous en cacher le motif ; j'ai voulu auparavant être sûr que je ne serois point inquiété sur les suites de ma malheureuse affaire. Dans un temps où je demandois votre indulgence, où j'osois même croire y avoir quelques droits, j'aurois craint d'avoir l'air de l'acheter en quelque sorte par cette condescendance de ma part ; et sûr de la pureté de mes motifs, j'ai eu, je l'avoue, l'orgueil de vouloir que vous ne puissiez en douter. J'espère que vous pardonnerez cette délicatesse, peut-être trop susceptible, à la vénération que vous m'inspirez, au cas que je fais de votre estime.

Le même sentiment me fait vous demander, pour dernière grace, de vouloir bien me faire savoir si vous jugez que j'ai rempli tous les devoirs qu'ont pu m'imposer les malheureuses circonstances dans lesquelles je me suis trouvé. Une fois tranquille sur ce point, mon parti est pris ; je pars pour Malte : j'irai y faire avec plaisir, et y garder religieusement des vœux qui me sépareront d'un monde dont, jeune encore, j'ai déjà eu tant à me plaindre ; j'irai enfin chercher à perdre, sous un ciel étranger, l'idée de tant

d'horreurs accumulées , et dont le souvenir ne pourroit qu'attrister et flétrir mon ame.

Je suis avec respect , Madame , votre très-humble , etc.

Paris , ce 26 décembre 17**.

L E T T R E C L X X V.

*Madame DE VOLANGES à madame
DE ROSEMONDE.*

LE sort de madame de Merteuil paroît enfin rempli , ma chère et digne amie ; et il est tel , que ses plus grands ennemis sont partagés entre l'indignation qu'elle mérite , et la pitié qu'elle inspire. J'avois bien raison de dire que ce seroit peut-être un bonheur pour elle de mourir de sa petite vérole. Elle en est revenue , il est vrai , mais affreusement défigurée ; et elle y a particulièrement perdu un œil. Vous jugez bien que je ne l'ai pas revue : mais on m'a dit qu'elle étoit vraiment hideuse.

Le marquis de *** , qui ne perd pas l'occasion de dire une méchanceté , disoit hier , en parlant d'elle , que la maladie l'avoit re-

ournée , et qu'à présent son ame étoit sur sa figure. Malheureusement tout le monde trouva que l'expression étoit juste.

Un autre évènement vient d'ajouter encore à ses disgraces et à ses torts. Son procès a été jugé avant-hier , et elle l'a perdu tout d'une voix. Dépens , dommages et intérêts , restitution des fruits , tout a été adjugé aux mineurs : ensorte que le peu de sa fortune qui n'étoit pas compromis dans ce procès , est absorbé , et au-delà , par les frais.

Aussi-tôt qu'elle a appris cette nouvelle , quoique malade encore , elle a fait ses arrangemens , et est partie seule dans la nuit et en poste. Ses gens disent aujourd'hui qu'aucun d'eux n'a voulu la suivre. On croit qu'elle a pris la route de la Hollande.

Ce départ fait plus crier encore que tout le reste , en ce qu'elle a emporté ses diamans , objet très - considérable , qui devoit rentrer dans la succession de son mari ; son argenterie , ses bijoux ; enfin , tout ce qu'elle a pu ; et qu'elle laisse après elle pour près de 50,000 liv. de dettes. C'est une véritable banqueroute.

La famille doit s'assembler demain pour

voir à prendre des arrangemens avec les créanciers. Quoique parente bien éloignée, j'ai offert d'y concourir, mais je ne me trouverai pas à cette assemblée, devant assister à une cérémonie plus triste encore. Ma fille prend demain l'habit de Postulante. J'espère que vous n'oublierez pas, ma chère amie, que dans ce grand sacrifice que je fais, je n'ai d'autre motif, pour m'y croire obligée, que le silence que vous avez gardé vis-à-vis de moi.

M. Danceny a quitté Paris, il y a près de quinze jours. On dit qu'il va passer à Malte, et qu'il a le projet de s'y fixer. Il seroit peut-être encore temps de le retenir!... Mon amie!... ma fille est donc bien coupable!... Vous pardonnerez sans doute à une mère de ne céder que difficilement à cette affreuse certitude.

Quelle fatalité s'est donc répandue autour de moi depuis quelque temps, et m'a frappée dans les objets les plus chers! Ma fille et mon amie!

Qui pourroit ne pas frémir en songeant aux malheurs que peut causer une seule liaison dangereuse! et quelles peines ne s'éviteroit-

on point en y réfléchissant davantage ! Quelle femme ne fuirait pas au premier propos d'un séducteur ? Quelle mère pourrait , sans trembler , voir une autre personne qu'elle parler à sa fille ? Mais ces réflexions tardives n'arrivent jamais qu'après l'événement ; et l'une des plus importantes vérités , comme aussi peut-être des plus généralement reconnues , reste étouffée et sans usage dans le tourbillon de nos mœurs inconséquentes.

Adieu , ma chère et digne amie ; j'éprouve en ce moment que notre raison , déjà si insuffisante pour prévenir nos malheurs , l'est encore davantage pour nous en consoler (1).

Paris , ce 14 janvier 17**.

(1) Des raisons particulières et des considérations que nous nous ferons toujours un devoir de respecter , nous forcent de nous arrêter ici.

Nous ne pouvons , dans ce moment , ni donner au lecteur la suite des aventures de mademoiselle de Volanges , ni lui faire connoître les sinistres événemens qui ont comblé les malheurs ou achevé la punition de madame de Merteuil.

Peut-être quelque jour nous sera-t-il permis de

compléter cet ouvrage , mais nous ne pouvons prendre aucun engagement à ce sujet : et quand nous le pourrions , nous croirions encore devoir auparavant consulter le goût du Public , qui n'a pas les mêmes raisons que nous de s'intéresser à cette lecture.

Note de l'Éditeur.



